

Année universitaire 2024-2025

Les Français aux Pays-Bas : entre la vie à l'étranger et le ressenti de la langue

Présenté par Lieve Roodhart

Sous la direction de Laurent Legrain, maître de conférences



Mémoire présenté le 24/09/2025 devant :
- Laurent LEGRAIN, directeur du mémoire
- Flavia CARRARO, membre du jury

**Mémoire de Master 2 mention Anthropologie
Parcours Anthropologie Sociale et Culturelle**

Les Français aux Pays-Bas : entre la vie à l'étranger et le ressenti de la langue



Résumé

Ce mémoire est basé sur des enquêtes de terrain ethnographiques parmi les Français vivant à La Haye, aux Pays-Bas. Cette enquête développe la question dans quelle mesure les Français aux Pays-Bas ont un ressenti de la langue et comment ce dernier se manifeste. Le ressenti de la langue est ici pris comme un savoir pragmatique propre à chaque langue qui devient d'autant plus visible quand des étrangers confrontent leurs habitudes à celles du pays d'accueil.

Le mémoire présente une description du contexte de vie des Français à La Haye et met en lumière quelques caractéristiques spécifiques aux Néerlandais comme leur appréciation de l'autodétermination, de la modération et d'une moindre hiérarchie. L'analyse cherche à décrypter dans quelle mesure ces impressions forment le ressenti de la langue. L'enquête s'intéresse ensuite aux formes au travers desquelles se manifeste le ressenti de la langue. Principalement par la manière dont les Français décrivent le néerlandais, des formes de malentendu et par les langues qu'ils mélangent.

Mots-clés : *ressenti, langue, pragmatique, Français, code-switching.*

Samenvatting

Deze masterscriptie is gebaseerd op mijn etnografische veldwerk onder Fransen die in Den Haag wonen. Dit onderzoek buigt zich over de vraag in hoeverre Fransen in Nederland een gevoel van taal hebben en waarin dat gevoel zich uit. Het gevoel van taal wordt hier beschouwd als een pragmatische kennis die eigen is aan elke taal. Dit wordt des te zichtbaarder wanneer buitenlanders hun gewoontes vergelijken met die van het gastland.

De scriptie beschrijft de leefomstandigheden van Fransen in Den Haag en belicht een aantal typisch Nederlandse eigenschappen zoals hun waardering van zelfbeschikking, matigheid en van een minder strenge hiërarchie. De analyse van de gegevens beoogt te ontcijferen in hoeverre deze indrukken het gevoel van taal vormen. Het onderzoek buigt zich verder over de manier waarop het gevoel van taal zich uit, hoofdzakelijk in de manier waarop de Fransen het Nederlands beschrijven, misverstanden en het mixen van talen.

Trefwoorden : *gevoel, taal, pragmatisch, Fransen, code-switching.*

Abstract

This master's thesis is based on ethnographic fieldwork among French people living in The Hague, Netherlands. This research explores the question to what extent the French in the Netherlands have a feeling with the language and how this feeling displays itself. The feeling of language is considered here as a pragmatic knowledge specific to each language, which becomes all the more visible when foreigners compare their habits with those of the host country.

The thesis presents a description of the living context of French people in The Hague and highlights some specifically Dutch characteristics like their appreciation of self-determination, of moderation, and of less hierarchy. The analysis seeks to disentangle the extent to which these impressions shape the feeling of language. The research then focuses on the forms through which the feeling of language is manifested. This goes mostly through the way the French describe the Dutch language, through misunderstandings and through the mixing of languages.

Keywords: *feeling, language, pragmatics, French, code-switching.*

Remerciements

On ne peut rien faire tout seul, encore moins quand on fait une enquête ethnographique. Il se doit donc de nommer ceux dont je n'aurai pas pu me passer.

Mon encadrant Laurent Legrain qui depuis le début a compris mon enquête et qui était toujours disponible pour discuter avec moi de ma recherche.

Mes interlocuteurs sur le terrain qui ont pris le temps de discuter librement avec moi, d'investir dans une relation parfois amicale, de m'accueillir chez eux pour une durée plus ou moins longue. Sans eux cette enquête aurait vite tourné court.

Mes parents et ma sœur qui sont là pour échanger, me conseiller, me redonner du courage et pour faire la fête quand une autre étape est bouclée.

Ma famille aux Pays-Bas qui était très contente de me savoir aussi souvent dans le même pays qu'eux, qui ont pris soin de moi pour faciliter au mieux mon séjour et ont tout simplement bien rempli leur rôle de famille.

Et enfin toutes les personnes qui m'ont patiemment écouté parler indéfiniment de ma recherche, même si ça devait leur paraître très vague, et qui m'ont par leur écoute et par leurs retours aidé à développer ma réflexion sur mon sujet de recherche.

Sommaire

Résumé.....	5
Remerciements.....	7
Introduction.....	11
Partie I – vivre aux Pays-Bas en tant que Français : impressions et ressentis.....	18
Chapitre 1 – Comprendre le contexte du terrain.....	19
<i>Éclairer par la littérature scientifique</i>	19
<i>The City, The Beach, The Hague : une description de La Haye</i>	22
<i>Les Pays-Bas : un pays tourné vers l'international</i>	26
<i>Expatriés : la formation d'une communauté</i>	28
<i>La politique néerlandaise vis-à-vis des étrangers</i>	30
<i>Méthode d'approche du terrain</i>	32
Chapitre 2 - Entre nourriture et autodétermination : le rapport au pays des Français aux Pays-Bas.....	37
<i>La nourriture néerlandaise</i>	38
<i>Des particularités néerlandaises</i>	42
<i>Le rapport à la religion</i>	45
<i>Traits de caractère d'un « peuple » décrits depuis un point de vue situé</i>	48
<i>Le ressenti par rapport à une population</i>	52
Partie II – métalangage et comment se manifeste le ressenti de la langue.....	55
Chapitre 3 – Parler de la langue néerlandaise avec des Français : rapport à la langue néerlandaise et française.....	56
<i>Directness : une manière de parler particulièrement néerlandaise</i>	56
<i>Le rapport des Français à la forme de la langue néerlandaise</i>	58
<i>La sonorité du néerlandais et les différents accents</i>	60
<i>Des idéologies linguistiques en œuvre</i>	62
<i>Rapport à l'apprentissage du néerlandais : apports et difficultés</i>	65
<i>Quand la langue provoque des mauvaises compréhensions et des malentendus</i>	69
Chapitre 4 – « J'ai fait un <i>slinger</i> » et « nous sommes allés à la <i>boerderij</i> » : cas d'emprunts et de code-switching comme manifestation du ressenti de la langue.....	81
<i>Définition de code-switching et borrowing</i>	82
<i>Des language modes en perspective sur le terrain</i>	88
<i>Manque de mots dans la langue appropriée</i>	93
<i>Terme en lien avec le contexte</i>	95
<i>Usage de mots qui sont drôles</i>	98
<i>Slip of the tongue</i>	99
<i>Adaptation à la langue parlée</i>	104
<i>La création d'un entre-soi</i>	105
Note conclusive.....	108
Bibliographie.....	113
Sitographie.....	118
Annexe.....	119
Liste de noms pseudonymisés des enquêtés par ordre alphabétique.....	119

Introduction

« Wanneer je een gedicht leest in het Nederlands, dan pas weet je of je de diepte van de taal begrijpt. Als je het niet helemaal begrijpt, dan kan je ook de gevoelens niet hebben die het gedicht op kan roepen. » (« Ce n'est que quand tu lis un poème en néerlandais que tu peux savoir si tu comprends la profondeur de la langue. Si tu ne le comprends pas tout à fait, tu ne peux pas avoir les sentiments que le poème suscite. »).

Extrait de mon entretien avec Charles, 8-5-2024

Les poèmes sont un beau moyen pour expliquer la sensibilité accordée à la langue. On y joue avec les mots, exploite leurs significations pour susciter des émotions ou raconter une histoire en peu de mots. C'est aussi une des formes d'écrits les plus difficilement compréhensibles pour quelqu'un extérieur à la langue. Charles parle de profondeur de la langue, mais quelle est cette profondeur ?

C'est une profondeur de la langue que j'ai remarquée en apprenant d'autres langues. À l'âge de 6 ans, j'ai déménagé en France. Après moins d'un an j'étais trilingue néerlandais-français-occitan, du fait que j'étais scolarisée dans une école occitane¹. En étant trilingue et en apprenant plus tard quatre autres langues (l'anglais, l'espagnol, l'allemand et les débuts de l'arabe), j'ai pu me rendre compte que chaque langue a ses spécificités, des manières de parler qui lui sont propres et une manière de penser en lien avec la langue et la culture. Comme l'explique Anna Wierzbicka, j'ai acquis une connaissance intime de plusieurs langues et il me paraît presque évident que le langage et les schémas de pensée sont interconnectés (Wierzbicka, 1997 : 5). Parfois, en traduisant des termes d'une langue à une autre, je me rendais compte qu'il n'y avait pas de traduction satisfaisante. Les mots d'une langue correspondaient exactement à ce que je souhaitais dire, là où l'autre langue ne proposait que des termes approximatifs. La profondeur des mots n'était pas transmise dans la traduction. J'associais un sentiment, un ressenti à ce que je disais. C'est par ma propre expérience que j'en suis arrivée à l'idée que le choix des mots consiste en plus que de désigner des choses, mais aussi de transmettre une sensation et que la langue peut véhiculer un ressenti.

¹ Une Calandreta, école associative visant à maintenir en vie la langue régionale occitane au travers de l'enseignement.

Le choix des mots est plus que simplement un moyen de platement dire les choses. Si c'était le cas, pourquoi une même chose ne se dirait pas toujours de la même manière dans une langue ou une autre ? Qu'est-ce qui ferait qu'on choisit plutôt un mot que son synonyme pour désigner quelque chose ? Quand l'on est dans un processus de traduction, l'on peut se rendre compte de la spécificité de certains termes du fait que la signification exacte d'un mot n'est pas, à notre idée, transmise dans la traduction. En traduisant, on réalise que les manières de formuler les choses dans une langue ne vont pas toujours de soi. Plus on avance dans l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, plus on en comprend les subtilités. Au final, on peut entendre à l'oreille si une phrase « fonctionne » ou pas, si un mot rapporte le sens qu'on lui donne ou pas. Bien sûr, il y a des règles qu'on apprend, mais ces règles sont tellement intégrées au bout d'un moment qu'on n'y réfléchit plus et que ce qui était une règle à respecter devient un sentiment qu'on suit. Comment expliquer alors qu'on sait ce que signifie un mot ou l'image qu'il véhicule, sans savoir expliquer pourquoi un autre mot ne le fait pas ?

Quand on est entre deux langues, il se peut que dans ce cadre on rencontre des mots intraduisibles. Dans ce cas, le mot traduit ne rend pas compte de toutes les nuances que peut comporter le mot d'origine et le traduire dans une autre langue s'avère alors assez frustrant. Par exemple le cas du mot néerlandais *gezellig*, un classique parmi les intraductibles néerlandais, désigne une situation où l'on est bien, où c'est agréable. Ce peut être un moment convivial entre amis où l'on se sent bien, ou bien un moment de retrait où l'on est sur le canapé avec un livre (ou bon film, selon les personnes) et une boisson chaude, ou bien encore une rencontre avec des amis avec qui l'on passe du bon temps, mais on le dit aussi en amont de l'activité que l'on suppose être agréable, par exemple quand on prend un rendez-vous et qu'on souhaite exprimer son enthousiasme on peut dire « *gezellig* ! ». Il y a une multitude de situations qui peuvent être désignées par le mot *gezellig*.

Ces intraduisibles sont pour la linguiste Anna Wierzbicka (1997) les mots-clés d'une culture. Elle cite l'écrivaine Eva Hoffman qui prend un exemple dans la nourriture. Elle explique que si l'on a toujours mangé des tomates en plastique, on pensera que ce goût est le goût de la tomate et l'on en sera parfaitement content. Mais au moment où on goûte une vraie tomate, on se rend compte de la différence entre les deux, même s'il est pratiquement impossible de décrire le goût de la vraie tomate et en quoi elle est différente (p.8). Cette idée est transposable à la langue. Quand on apprend à connaître un nouveau

terme pour une certaine situation, comme c'est le cas de *gezellig*, on se rend compte de la différence avec d'autres mots sans vraiment pouvoir expliquer ce qui constitue cette différence. Cette prise de conscience est assez présente chez les personnes bilingues ou plurilingues qui sont en contact avec plusieurs langues et sociétés dans lesquelles elles sont implantées.

Pour moi, la particularité des mots et le fait que l'on sait ce qu'ils signifient est de l'ordre du ressenti. De par mon expérience et des conversations avec mes enquêtés et autres personnes multilingues, je pense que l'on peut « sentir » la signification d'un mot, s'il est approprié à ce qu'on souhaite décrire et l'effet qu'il a sur notre interlocuteur.

Dans certains cas, on trouve le terme qui désigne ce qu'on veut dire dans une autre langue. On a alors tendance à utiliser ce mot dans l'autre langue, de faire du *borrowing* ou du code-switching, quand on sait que notre interlocuteur est en mesure de le comprendre. Les ethnopsychiatres dont parle la linguiste Sybille de Pury dans son ouvrage *Comment on dit dans ta langue ?* prennent en compte dans leur travail avec des personnes d'origine étrangère ces différences de définitions de mots et laissent la liberté aux emprunts et à l'expression dans une langue maternelle. C'est pour eux en même temps un outil d'analyse parce que les termes intraduisibles qui ressortent en disent long sur les perceptions et le positionnement de leurs patients. Sybille de Pury rapporte des séances d'ethnopsychiatrie où le psychiatre est accompagné d'un traducteur de la langue maternelle du patient pour que le patient puisse s'exprimer dans sa langue maternelle. Des extraits d'entretien traités dans le livre ressortent des termes en langue vernaculaire qui désignent une situation, cause ou pathologie. Parfois, même le traducteur n'arrive pas à trouver un équivalent en français d'un terme de la langue maternelle du patient. Il s'agit alors de chercher ensemble la définition du mot employé. Une toile de métalangage – parole au sujet de la parole – est alors tissée avec le patient pour essayer de comprendre ce qu'il veut dire jusqu'à trouver une explication. Ce qui rend difficile cette intercompréhension est le fait que les mots utilisés sont ancrés dans la culture, le monde social et par là la langue du pays d'origine et il est compliqué d'expliquer tout ce contexte. Il faudrait pouvoir le faire sentir. Faute de mieux, on le fait avec les mots disponibles, ou on choisit de faire du code-switching.

À l'occasion d'un déjeuner avec Claire, j'ai discuté avec elle de son rapport à l'allemand et au néerlandais. Claire est une jeune adulte française venue aux Pays-Bas pour son stage de fin d'études il y a 2 ans et qui est restée travailler à La Haye par plaisir

de vivre à l'étranger. Pendant le repas, elle m'explique qu'elle s'est rendu compte récemment qu'il y a une émotion, une sensibilité avec la langue qui influence l'usage et le rapport qu'elle a à la langue. Cette sensibilité fait qu'elle prend plus ou moins plaisir à parler une langue, à jouer avec les mots et à explorer les significations possibles.

Claire parle de sensibilité, elle « sent » la langue. « Sentir » est issu du latin classique *sentire* qui signifie d'abord « percevoir par les sens ou par l'intelligence » – le ressenti qu'on peut avoir avec une langue est perçue une fois qu'on y réfléchit, par l'intelligence – puis « être d'un certain avis » – cela s'apparente à un avis qu'on a par rapport à la langue. Cela peut aussi signifier « être affecté par quelque chose » – la langue affecte les locuteurs (Rey, 2024 : 3714).

Le verbe transitif signifie aussi « être informé par les sens ou la sensibilité (quant à un fait, une qualité, etc.) » et « connaître ou reconnaître par l'intuition » (qui date de 1080 et est toujours utilisé dans ce sens aujourd'hui) (*ibid*) – les Français bilingues avec qui j'ai parlé associent le ressenti à une forme d'intuition, quelque chose qu'ils savent automatiquement.

Quant à la définition de « ressenti », le linguiste Alain Rey s'accorde avec la définition donnée par le CNRTL qui le décrit de différentes manières. Ainsi, le ressenti peut être « éprouver une sensation physique, en tant que telle, agréable ou désagréable », par exemple le bien-être, la fatigue, la douleur, un malaise – ce type de ressenti entre aussi en compte chez l'auditeur, ce sont des mots prononcés qui peuvent avoir ce genre de ressenti comme effet – mais aussi « éprouver vivement dans son âme ou dans son esprit l'effet d'une cause extérieure », comme un chagrin, une émotion, du plaisir, du dépit ou de la tristesse ; ou bien encore « avoir une vive conscience d'un état subjectif » – le ressenti accordé à la langue est remarquée consciemment, alors que ce ressenti est tout à fait subjectif².

Ce que je vais appeler le « ressenti de la langue » et le « ressenti des mots » présente des éléments de chacune des définitions sus-présentées. Ainsi, la langue et les mots peuvent affecter les individus, l'effet des paroles peut être plus ou moins fort. L'effet des termes utilisés peut être ressenti physiquement, une douleur intérieure, une légèreté ou un malaise quant au son produit par les mots et qui fait grincer les dents ou qui justement apaise l'oreille. L'on peut aussi le vivre « dans son esprit », les mots peuvent

2 <https://www.cnrtl.fr/definition/ressenti>

provoquer une émotion, où le sens que l'on donne aux mots est proche d'une émotion. La définition du ressenti comme signifiant avoir « une vive conscience d'un état subjectif » correspondrait le mieux avec la notion de ressenti de la langue. En effet, ce ressenti-là est très subjectif et presque insaisissable, pourtant c'est réellement présent dans la conscience des locuteurs et ils reconnaissent que c'est présent. Il y a un savoir tacite de l'effet que peuvent avoir les mots, de la syntaxe de la phrase dans une certaine langue, de la manière de parler appropriée à une certaine situation. Si un locuteur en dévie, ses interlocuteurs le sentiront même s'ils n'arrivent pas à mettre le doigt sur ce qui fait problème, les auditeurs ayant eux aussi un ressenti avec ce qu'ils entendent.

C'est ce qu'a remarqué la linguiste et philosophe Alison Edwards au cours de son travail au service de traduction et d'édition de l'université de Maastricht, aux Pays-Bas. Elle y travaillait en tant que correctrice de textes en anglais, sa langue maternelle, produits par ses collègues néerlandais. Elle avait le sentiment que les textes de ses collègues néerlandais manquaient de quelque chose pour que ce soit de l'anglais qui sonne vraiment anglais. Quelque fois les éléments qu'elle devait corriger venaient de l'interférence de la langue première de l'auteur, d'autres fois elle avait du mal à mettre le doigt sur ce qui donnait à ces textes un « distinctly 'Dutch' feel » (Edwards, 2014 : 1). Elle parle de « feel », ressenti, du domaine de l'affect. Le texte aurait un je-ne-sais-quoi de néerlandais qui faisait que ce n'était pas vraiment anglais. Pourtant, elle ne savait pas si elle devait continuer à corriger ce genre d'erreurs, d'autant plus que ses collègues néerlandais contestaient les corrections qu'elle proposait, disant que selon eux leur propre texte était correct. Le sentiment néerlandais que véhiculent ces textes pourrait venir de la manière d'écrire ou d'aborder les sujets, ou bien d'autre chose. Comme Edwards l'a écrit, il est bien difficile de mettre le doigt sur l'origine de ce sentiment et tout aussi difficile de l'expliquer ou de le justifier.

Les anthropologues linguistes Bambi Schieffelin et Elinor Ochs disent que

« Members of a social group have tacit understanding of grammatical, discourse, and lexical structures as tools for signaling particular social meanings [...]. » (Schiefflin & Ochs, 1986 : 171).

Ce savoir a été acquis par la socialisation dans une communauté linguistique particulière et pourrait être perçu comme quelque chose de saisissable. Pourtant, du fait de son incrustation dans le locuteur, ce savoir de la langue devient tacite et l'on ne sait plus

réellement d'où il vient. Mes interlocuteurs ont pu me répliquer que « ça se sait » quand je leur demandais pourquoi quelque chose se dit d'une manière et non d'une autre. Par exemple quand je leur demande si on dit « des bonnes choses » ou « de bonnes choses ». Il y a bien sûr une règle grammaticale, mais elle a été intégrée d'une telle manière qu'on n'y réfléchit plus. Il en est de même pour les règles de politesse que chacun respecte presque par automatisme.

L'on dit que la langue et la capacité à parler distingue l'humain des animaux³. C'est un élément qui est présent dans de nombreux domaines de la vie humaine. Pour cette raison, la langue et le parler des personnes dans la société a été abordé depuis différents points de vue par de nombreuses disciplines. Ainsi, l'usage de la parole a été étudié bien sûr en anthropologie, anthropologie linguistique, anthropologie de la communication, linguistique, sociolinguistique et sociologie, mais aussi en philosophie, psychologie cognitive et recherche en communication parmi d'autres. Il devient alors possible d'entrecroiser les différentes disciplines dans une recherche interdisciplinaire. Je me suis nourrie d'écrits issus de ces différentes disciplines et me suis laissée inspirer par la manière dont ils ont abordé ce que j'appelle ressenti de la langue et auquel les chercheurs ont donné différents termes. Par la suite, j'ai confronté mon terrain à ces connaissances et vice versa en adoptant des outils, une approche et un regard anthropologiques.

En arrivant sur le terrain, j'ai découvert que, à côté des Français bilingues, il y a beaucoup d'expatriés français à La Haye qui ne parlent pas toujours le néerlandais. Pendant la suite de ma recherche, j'ai fait la différence entre les immigrés, c'est-à-dire les Français qui sont intégrés à la société néerlandaise et qui sont bilingues, et les expatriés qui ont un autre mode de vie comparé aux immigrés. La question s'est posée dans quelle mesure les Français, expatriés ou immigrés, ont un ressenti de la langue. Dans un deuxième temps, je me suis demandé comment se manifeste ce ressenti. Pendant mes entretiens, les Français me parlaient d'abord de leur vie aux Pays-Bas comparée à la vie en France. Ils remarquaient des choses qui font la spécificité des Pays-Bas et des Néerlandais. Ce n'est qu'ensuite qu'ils ont développé leur vision de la langue et le ressenti qu'ils ont avec elle. Dans le développement de cet écrit, je suivrai cet ordre

3 <https://www.mnhm.fr/fr/depuis-quand-l-humain-est-il-capable-de-parler>
<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philo/pourquoi-definit-on-l-humain-par-le-langage-6004106>
<https://www.rtb.be/article/c-est-le-langage-qui-fait-de-nous-des-etres-humains-10759483>

d'énonciation en traçant d'abord dans la première partie le portrait des Néerlandais et de leurs habitudes et valeurs sur la base des étonnements de mes interlocuteurs, pour ensuite développer dans la deuxième partie le rapport qu'ont les Français à la langue néerlandaise et la forme la plus fréquente sous laquelle se manifeste leur ressenti de la langue : le code-switching et les emprunts.

Maintenant que la base est posée pour la définition du ressenti de la langue, nous pouvons nous lancer sur le chemin sur lequel je me suis aventurée pour chercher le ressenti de la langue sur mon terrain.

Partie I – vivre aux Pays-Bas en tant que Français : impressions et ressentis

Dans son livre *Watching the English*, l'anthropologue Kate Fox fait la description d'éléments clés de la société britannique. Elle en souligne les particularités et explique le pourquoi du comment. De cette manière, elle écrit en quelque sorte un guide pour le nouvel arrivant en Angleterre pour lui permettre de comprendre le comportement des Anglais et de savoir quel comportement serait correct à adopter.

Chaque pays a ses propres particularités et les Pays-Bas n'y échappent pas. Au travers des remarques des Français avec qui j'ai discuté, j'ai relevé quelques champs de la vie néerlandaise qui, pour mes enquêtés, sont spécifiques aux Néerlandais. Ce sont des choses qui étonnent les Français qui doivent s'y habituer. Ce nouveau cadre de vie dans lequel ils vivent fait partie du contexte dans lequel se manifeste le ressenti de la langue. La culture néerlandaise a une influence sur le ressenti de la langue néerlandaise, tout comme la culture française a cette même influence sur le ressenti de la langue française. Pour comprendre d'où vient le ressenti des Français par rapport au néerlandais, il est important d'expliquer la partie culturelle qui influence la langue néerlandaise tout autant que la manière dont les Français le perçoivent. Pour cette raison, nous mettrons d'abord en contexte le terrain en dessinant à traits grossiers la situation aux Pays-Bas pour ensuite nous pencher sur ce que les Français associent à ce qui est néerlandais.

Chapitre 1 – Comprendre le contexte du terrain

Éclairer par la littérature scientifique

Depuis ses origines, l'anthropologie s'est intéressée à l'usage de la langue par les personnes étudiées. En premier lieu l'intérêt s'est surtout porté sur des données d'ordre linguistique qui étaient jugées significatives comme expression de savoirs ou de croyance (Bornand & Leguy, 2013 : 7). Ce n'est que plus tard que les études ont porté sur les faits de langue pour eux-mêmes, sans forcément l'utiliser comme moyen par lequel passer pour étudier un autre fait social. Suite à son terrain en tant que géographe chez les Inuit, Franz Boas s'est intéressé aux pratiques langagières. Il défend l'idée selon laquelle chaque langue possède une structure propre, qu'il faut dégager indépendamment des cadres grammaticaux connus. Il chercherait à aller plus loin que l'étude de la grammaire d'une langue pour en trouver une structure générale, influencée par la culture. La structure de la langue serait révélatrice de l'activité inconsciente de l'esprit (Leguy, 2014 : 152). Étudier la langue permettrait alors de comprendre la manière de penser des indigènes.

Sur ces bases de l'anthropologie linguistique, d'autres anthropologues (linguistes) ont pu continuer, comme Edward Sapir, l'élève de Boas. Il prolonge l'idée selon laquelle la langue et la culture sont intimement liées. Il s'intéresse à la relation entre le monde et les mots (Bornand & Leguy, 2013 : 10). Sapir, ethnolinguiste, élabore en 1929 l'hypothèse selon laquelle la langue que nous parlons influe sur la manière dont nous pensons (Lucy, 1997 : 291) et de cette manière aussi sur la culture. Le langage serait ainsi le fondement d'une conception du monde.

L'élève de Sapir, Benjamin Lee Whorf, développe cette hypothèse comme « principe de la relativité linguistique » (p.9). Whorf base ses connaissances sur un court terrain chez les hopi au Mexique et sur ses échanges avec son unique locuteur hopi à New-York. Avec Whorf vient une version plus radicale de l'hypothèse élaborée par Sapir : « le déterminisme linguistique ». Selon lui, la structure de la langue maternelle de chacun influence fortement ou détermine entièrement la vision du monde qu'il acquerra en apprenant la langue (Kay & Kempton, 1984 : 66). Ainsi, selon Whorf, le langage façonne notre manière de penser et détermine ce à quoi nous pouvons penser. John Lucy, linguiste et psychologue, le formule comme quoi l'hypothèse de la relativité linguistique affirmerait

que le langage incarne une interprétation de la réalité et le langage influence la pensée au sujet de cette réalité (Lucy, 1997 : 294).

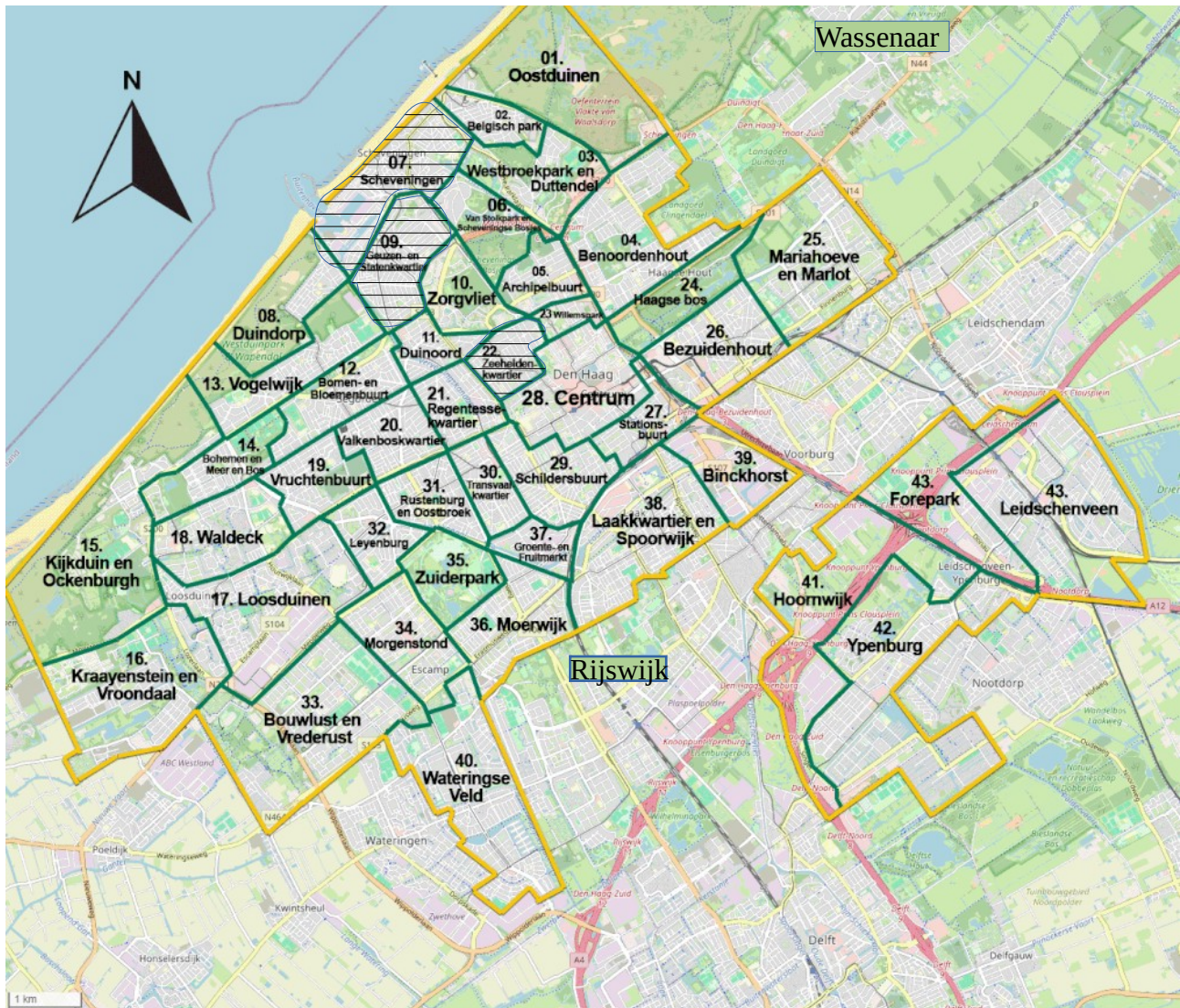
Les travaux de Sapir et Whorf ont marqué le début d'une aire de recherche sur les effets de la structure linguistique sur l'organisation de la culture et de la pensée. L'hypothèse Sapir-Whorf a été amplement critiquée pour son déterminisme linguistique, sans que les anthropologues aient pu se débarrasser de l'idée que la culture et la langue sont profondément liées (Shieffellin & Ochs, 1986 : 169). Cette notion est au cœur du concept de compétence de communication de l'anthropologue linguiste Dell Hymes. Ochs et Scollon ont proposé de reprendre l'hypothèse, se débarrasser de ses interprétations déterministes extrêmes et d'insister sur l'importance de la notion de « language habits » de Sapir et « fashions of speaking » de Whorf (*ibid*).

Nous pourrions dire que des anthropologues linguistes comme Boas, Sapir et Whorf participent à former un même type de courant de pensée. C'est cela qu'a affirmé aussi Alessandro Duranti qui discerne trois paradigmes au cours de l'histoire de l'anthropologie linguistique. Le premier naît avec les travaux de Boas sur les langues et productions orales des peuples amérindiens au début du XXe siècle. Les études dans ce paradigme visent principalement à documenter, décrire et classer les langues vernaculaires (Leguy, 2014 : 152). La langue est conçue comme complexe lexicogrammatical et les unités d'analyse sont surtout la phrase, le mot, le morphème et le phonème. Selon Duranti, le deuxième paradigme émerge dans les années 1960 avec les travaux des ethnographes de la parole et de la communication comme Dell Hymes aux États-Unis et Geneviève Calame-Griaule en France (p.153). Les ethnographes étudient alors l'usage du langage au travers des locuteurs et de leurs activités, et le langage est conçu comme une pratique (*ibid*). À la fin des années 1980 apparaît le troisième paradigme qui se laisse inspirer de perspectives théoriques hors du champ de l'anthropologie, notamment du dialogisme de Bakhtine ou les réflexions sur le pouvoir de Foucault (Leguy 2014,154). Ce paradigme met en évidence « la nécessité de repenser le langage dans une perspective plus large et de s'intéresser notamment au rôle de celui-ci dans la constitution des identités » (*ibid*). Le langage est perçu comme un moyen d'accéder aux processus sociaux complexes (*ibid*). Il s'agit de saisir le langage en situation d'énonciation et d'analyser quels sont les impacts des pratiques langagières sur les relations sociales (p.155). Aujourd'hui, les recherches s'inscriraient dans le dernier paradigme, tout en s'inspirant des autres paradigmes (*ibid*).

L'anthropologie n'est pas la seule discipline s'intéressant à la langue et au langage, loin de là. La linguistique s'intéresse à divers facteurs de la langue, de la structure à la signification des mots. La psychologie cognitive cherche à comprendre l'acquisition, l'organisation et l'utilisation de nos connaissances (Léger, 2016) en particulier au niveau du cerveau. La sociolinguistique étudie la diversité et les variations dans une ou plusieurs langues, cherchant à comprendre le langage tel qu'il existe en réalité, un peu à la manière de l'anthropologie linguistique. La philosophie du langage se pose des questions sur le rôle de la langue dans la pensée. En étudiant la langue et son usage, j'ai pu puiser dans des travaux issus de ces disciplines, l'interdisciplinarité me semblant nécessaire pour comprendre les différents aspects de la vie sociale et linguistique.

Ayant mes lectures interdisciplinaires et mes expériences personnelles pour base de mon projet de recherche, j'ai pu commencer mon terrain d'enquête ethnographique à La Haye. Je savais que La Haye est une ville internationale, hébergeant de nombreuses ambassades, des entreprises internationales et des écoles internationales dont l'école française. C'est pour cette raison que j'ai choisi de faire mon terrain dans cette ville, pensant y avoir plus de chances de rencontrer une grande variété de personnes françaises.

The City, The Beach, The Hague⁴ : une description de La Haye



Carte des quartiers de La Haye

Cadrillage : les quartiers où résident une majorité de mes interlocuteurs français

Source: https://nl.wikipedia.org/wiki/Wijken_en_buurtten_in_Den_Haag

Den Haag, La Haye en français, est une ville côtière dans la province de Zuid-Holland à l'ouest des Pays-Bas. La ville fait partie d'une conurbation réunissant Amsterdam, Rotterdam, La Haye et Utrecht en un regroupement connu aux Pays-Bas comme le Randstad (littéralement « ville de bordure »).

Dans la plupart des pays, le gouvernement siège dans la capitale, les Pays-Bas sont une exception et c'est ainsi que La Haye présente la spécificité d'être la ville gouvernementale du pays, hébergeant le gouvernement néerlandais, les ministères et les ambassades

⁴ Slogan de l'ambassade de La Haye.

étrangères. À côté de ces instances gouvernementales, beaucoup d'organisations internationales et d'entreprises étrangères sont implantées. Des organisations comme la Cour pénale internationale et la Cour internationale de justice (dans le Vredespaleis) en font partie, tout comme des ONG comme Oxfam. La ville est aussi le siège d'entreprises comme Shell, European Office of Brevets et European Space Research and Technology Center. Quelques entreprises françaises y sont aussi installées comme Total Energies, Danone et Alstom. Toute cette activité politique et entrepreneuriale rend la région attrayante pour les internationaux : expatriés, étudiants, immigrés et touristes. Il n'est pas rare d'entendre parler une autre langue que le néerlandais dans la rue. L'anglais, le français, l'espagnol, le chinois, le japonais, le coréen et l'arabe se partagent l'espace dans un brouhaha intéressant à écouter. On le retrouve aussi dans la diversité des magasins, épiceries et restaurants. Les Pays-Bas connaissent une histoire coloniale et commerçante en Afrique, Amérique et en Indonésie. C'est d'Indonésie qu'ils importaient des épices et d'où sont venus, pendant la guerre d'indépendance d'Indonésie, des migrants indo-néerlandais. La Haye est une ville d'accueil pour des personnes de nombreuses nationalités qui se regroupent généralement ensemble dans des « aires naturelles de ségrégation », dénomination empruntée par l'anthropologue Michel Agier au sociologue Robert Park (Agier, 2009 : 34), qui participent à l'homogénéisation des habitants de certains quartiers. Selon Michel Agier, les aires se forment « selon l'origine ou l'« ethnie » par agglomération progressive en fonction des affinités » (*ibid*). À La Haye, cela peut se voir dans le *Chinatown* où résident des personnes d'origine asiatique et où se trouvent la plupart des magasins asiatiques bien fournis, la particularité de La Haye étant que la gastronomie indonésienne est particulièrement présente. Dans les quartiers occupés par des expatriés majoritairement européens comme Scheveningen, le Statenkwartier et le Zeeheldenkwartier (mis en évidence sur la carte ci-dessus), l'on trouve des épiceries reflétant l'origine des habitants du quartier, les épiceries étant tenues par eux-mêmes ou répondant à la demande des habitants. Il y a par exemple des traiteurs français, anglais, mexicains et italiens. Dans les quartiers plutôt populaires où réside une majorité de personnes d'origine arabe ou turque, comme le Schilderswijk et Stationswijk, une même dynamique peut être observée et l'on peut y trouver des épiceries arabes, turques et des kebabs. Tout ceci existe bien sûr côte à côte avec les supermarchés néerlandais comme Albert Heijn, Jumbo et Hoogvliet.

La Haye a cet attrait en plus pour les expatriés d'avoir des écoles primaires et secondaires internationales comme une école internationale, une école européenne, une

école allemande, une école américaine et le lycée français Vincent van Gogh qui abrite aussi une école primaire et un collège. La ville présente aussi des attraits pour des étudiants étrangers grâce à la présence d'une antenne de l'université de Leyde à La Haye ainsi que d'autres écoles comme une école d'hôtellerie.

La Haye est une ville où il y a une communauté francophone assez importante qui s'organise pour se rencontrer et s'entraider. Ainsi, au sein même du lycée français, qui accueille environ 1000 élèves de la petite section à la terminale, des parents d'élèves ont mis en place des initiatives reflétant les habitudes scolaires françaises. La cantine ne faisant pas partie du décor néerlandais d'une école, l'école française n'en a pas non plus. Néanmoins, une des mères a créé *Déli Déj'*, une micro-entreprise qui propose un service de cantine pour épargner du temps aux parents. L'association des parents d'élèves s'est organisée pour mettre en place une papeterie scolaire permettant aux parents de commander un paquet avec toutes les fournitures nécessaires, y compris des cahiers à carreaux qui sont introuvables aux Pays-Bas. L'école propose également des activités sportives et créatives en guise d'activité extra-scolaire, évitant aux enfants de devoir s'intégrer à un groupe néerlandophone. En effet, les enfants un peu plus âgés ont du mal à s'intégrer dans une équipe du club de sport néerlandais. C'est le cas d'un de mes enquêtés qui avait beaucoup de mal à participer dans son équipe, puisque tous se parlaient en néerlandais, ce qui rendait difficile son sentiment d'inclusion. Les activités sportives francophones à l'école sont un moyen de se dépenser sans qu'il y ait de barrière linguistique à surmonter.

Indépendamment il existe d'autres associations francophones comme *Accueil La Haye* qui propose des activités auxquelles on peut participer en étant membre comme des sorties au musée, de la couture, de l'écriture, une bibliothèque pour les petits, du jogging, de la randonnée, du vélo, des visites du marché, et des « cafés blabla » pour discuter ensemble. L'Accueil La Haye présente un moyen de construire un cercle social et de se faire rapidement des amis francophones en tant que nouvel arrivant. Les Français cherchent un certain entre-soi par les activités qu'ils font ensemble au sein de la communauté francophone, qui se traduit à l'échelle de la ville par une « aire de ségrégation naturelle » comme en parle Agier (2009 : 34). Nous pourrions mettre en question le terme « naturelle » dans cette notion, du fait que le regroupement des francophones dans certains lieux de la ville résulte surtout de logiques sociales et n'a rien de naturel à proprement parler.

À Wassenaar, un village en périphérie de La Haye, se situe l'église francophone du Bon Berger où la Paroisse de tous les saints, qui est une communauté assez grande, se retrouve à la messe chaque dimanche matin. Le prêtre est lui-même Belge, bilingue français et flamand. La messe se déroule comme toute messe catholique française avec la particularité que des liens sont faits avec l'actualité néerlandaise, par exemple pendant la fête des mères néerlandaise (qui n'est pas au même moment que la fête des mères française) ou quand le prêtre lance une petite blague sur le paysage néerlandais qui ne présente pas beaucoup de dénivelé, en lien avec un passage de la Bible dans lequel Jésus monte sur une montagne. Parallèlement, il y a aussi une église réformée wallonne à La Haye et à Leyde. Dans chacune des églises wallonnes il n'y a que très peu de fréquentation, une dizaine de personnes participent à la messe, majoritairement des francophiles, des néerlandais amoureux du français.

Plusieurs groupes de communication existent pour faire le lien entre les expatriés et immigrants francophones. Ainsi il y a entre autres un groupe Facebook « La Haye nanas » où les femmes peuvent échanger. Sur WhatsApp existe une *community* « les Pintades » qui contient une petite vingtaine de sous-groupes et compte plusieurs centaines de membres. Dans ce groupe l'on peut s'échanger des informations sur la vie aux Pays-Bas : où trouver tel produit, où trouver un bon plombier, quelle entreprise propose le meilleur service pour des rénovations, ainsi que des informations sur le déroulement des élections européennes. Dans d'autres groupes de la communauté WhatsApp, l'on peut échanger sur des bons plans pour des restaurants, sur les décorations, des demandes et propositions de baby-sitting, au sujet du travail et au sujet du lycée français. De ce que j'ai pu voir, les membres sont pour la plupart des femmes. Le descriptif du groupe, un petit texte prévu pour décrire l'activité du groupe sur Whatsapp, présente le groupe comme étant pour « passer du temps entre copines, rencontrer les copines des copines [...] ». Le groupe est très actif et c'est par ce biais que j'ai pu rencontrer beaucoup de personnes au début de mon séjour, en posant ma question directement dans le groupe ou en réagissant à des demandes de baby-sitter.

Les Français à La Haye forment ce que Dell Hymes nommerait un *speech community*. Il explique que l'existence d'une communauté linguistique est donnée par « ce que les membres d'une communauté particulière ont fait des moyens linguistiques reçus, du point de vue de ce qui les unit et de ce qui les différencie des autres » (1991 : 45). Il précise aussi que le fait que les membres d'une communauté sont liés par leur langue ne signifie pas forcément qu'ils soient tous reliés de la même façon (p.42). Les Français à La

Haye ont la langue française en commun, mais ne font pas partie de la communauté de la même façon. Certains ne se mélangent qu'occasionnellement à d'autres Français, d'autres ont construit toute leur vie sociale sur la base des dispositifs mis en place, sans oublier ceux qui rejettent l'attraction du groupe et choisissent de se concentrer uniquement sur un réseau néerlandais et se positionnent ainsi en dehors de la communauté. Tous, même ceux qui ne participent pas activement à la communauté francophone, partagent une compétence de deux types : « un savoir linguistique et un savoir sociolinguistique » (Hymes, 1991 : 47). Hymes définit ces savoirs comme « une connaissance conjugée de normes de grammaire et normes d'emploi » (*ibid*), en quelque sorte comme le savoir pragmatique dont parle Albert Costa, linguiste et neuropsychologue, ou le ressenti de la langue qui fait que l'on se conforme aux normes d'emploi de la langue.

Les initiatives et associations francophones forment des lieux de regroupement pour la communauté linguistique francophone, leur facilitant l'accès à une vie sociale mais les empêchant de s'intégrer pleinement dans la société néerlandaise. Cela les exempte de parler néerlandais, ce qui est d'autant plus facilité que l'anglais est devenu une langue courante aux Pays-Bas.

Les Pays-Bas : un pays tourné vers l'international

Les Pays-Bas sont connus pour leur forte orientation internationale (Michel et al., 2021 : 160). Historiquement, c'est un pays vivant principalement du commerce. Du fait de sa petite taille et du faible nombre de locuteurs du néerlandais, la nécessité d'apprendre d'autres langues est sentie fortement par les Néerlandais et ceci depuis l'Âge d'Or à la seconde moitié du XVII^e siècle (Edwards, 2014 : 37). Les petites langues comme le néerlandais n'étant pas forcément apprises à l'étranger et les Néerlandais ayant affaire à des locuteurs d'autres langues par le commerce, il est nécessaire d'apprendre la langue de leurs interlocuteurs pour pouvoir mener à bien leurs activités commerciales. La Compagnie néerlandaise des Indes orientales (en néerlandais : *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* – VOC), créé en 1602 et considérée être la première compagnie multinationale du monde, est un des signes de l'orientation des Pays-Bas vers l'international qui dure encore jusqu'à aujourd'hui – le pays est réputé avoir l'économie la plus ouverte et mondialisée au monde (*ibid*). Proche de pays plus ou moins importants (en taille) comme l'Allemagne, la Belgique, la France et la Grande Bretagne, les Néerlandais

ont un intérêt sérieux dans une communication transnationale réussie (*ibid*). Les langues étrangères y sont donc apprises et enseignées, en particulier le français et l'allemand. Néanmoins, la langue anglaise a gagné en importance après les guerres mondiales et avec la globalisation de la culture populaire au XX^e siècle (Edwards, 2014 : 32). Alison Edwards cite Tom McArthur, linguiste, pour qui il paraît qu'il y a plus de mesures depuis la Seconde Guerre mondiale pour intégrer l'anglais aux Pays-Bas (op.cit. : 33). L'anglais était déjà présent dans le programme éducatif néerlandais, mais la Seconde Guerre mondiale marque un changement. L'anglais est la langue des libérateurs, de ceux qui procurent de l'argent et le progrès (op. cit.37). McArthur note tout de même que l'anglais s'est tellement immiscé dans l'éducation et les médias néerlandais que ce n'est presque plus une langue étrangère. Ce n'est pas vraiment une langue nationale, mais une « fenêtre sur le monde » comme les Indiens le disent à propos de l'anglais en Inde. Il note que les Néerlandais ne sont pas entièrement à l'intérieur ni à l'extérieur du monde anglophone, ce qui les rend spéciaux (op.cit. 33). L'anglais est devenu une langue mondiale pour le commerce, l'éducation et les médias, mais aux Pays-Bas c'est aussi devenu une langue omniprésente dans l'espace public, en particulier dans les régions urbaines (Michel et al, 2021 : 160). Edwards cite le linguiste Marc van Oostendorp pour dire que les Néerlandais passent de l'état d'une population traditionnellement multilingue, fiers de parler de nombreuses langues étrangères, à une population bilingue, fiers de leur maîtrise de l'anglais (Edwards, 2014 : 33). Aujourd'hui, il n'est presque pas possible de trouver un Néerlandais en dessous de 50 ans qui ne parle pas anglais (Edwards, 2014 : 77). Pour les étrangers et les expatriés aux Pays-Bas, cela présente l'avantage qu'ils peuvent parler en anglais où qu'ils soient et n'ont pas les désagréments de l'apprentissage de la langue du pays. Même les enfants de la classe d'âge allant à l'école primaire sont capables d'échanger quelques phrases en anglais, suffisamment pour se faire comprendre. En effet, Michel et al. notent qu'en plus de l'enseignement supérieur qui est en anglais, les écoles primaires et secondaires proposent des cours d'anglais concentrés sur l'acquisition de compétences orales (2021 :165). Rien d'anormal à ce niveau d'un point de vue français, mais il y a aussi des écoles primaires et secondaires entièrement anglophones (op. cit.167).

Ce passé linguistique a participé à ce que l'anglais soit devenu une langue courante aux Pays-Bas et en particulier dans les grandes villes comme La Haye où, de par l'orientation à l'international du pays, bon nombre d'expatriés et d'immigrés vivent et travaillent.

Expatriés : la formation d'une communauté

Parmi mes enquêtés se trouvent beaucoup de personnes répondant à la définition d'expatrié. Ce sont surtout les expatriés qui choisissent de se regrouper ensemble, se retrouvant au sein d'associations, de quartiers et d'activités. Spontanément, des individus que j'ai rencontrés peuvent donner une définition de ce qu'est un expatrié. Moi-même en avais une idée assez claire avant d'aller sur le terrain. En rencontrant ces mêmes expatriés, j'ai pu découvrir les nuances de leur manière de vivre et les raisons pour lesquelles ils ont fait les choix qu'ils ont fait. Ces nuances ont fait que ma définition d'expatrié a perdu en clarté et en cherchant, j'ai vu qu'il n'y a pas de définition claire et univoque pour les expatriés. Le terme est généralement employé pour désigner les personnes vivant à l'étranger pour leur travail, faisant partie d'une classe sociale avec un capital culturel et économique conséquent et étant hautement qualifié. Le terme porte en lui aussi la connotation de personnes étrangères, restant entre elles et ne faisant pas d'efforts pour s'intégrer à la société du pays d'accueil, ne résidant pas longtemps sur place et ayant une vie plus aisée financièrement.

Le mot « expatrié » ou « expat » est souvent utilisé, mais n'est pas toujours défini, laissant une place large à des interprétations différentes. Dans un article de la BBC, le journaliste Kieran Nash note que le mot porte de nombreuses connotations, préconceptions et suppositions concernant la classe, le niveau d'éducation et le privilège⁵. Souvent, le mot est utilisé pour désigner des professionnels ayant reçu une éducation avancée, ayant de bons moyens financiers et qui travaillent à l'étranger. Dr Yvonne McNulty, une chercheuse à l'université de Singapour interviewée dans le cadre de l'article, explique qu'un expatrié d'affaires est une personne ayant un travail légal qui réside pour une durée déterminée à l'étranger pour accomplir un objectif lié à sa carrière⁶. La personne peut être envoyée à l'étranger par son entreprise, mais aussi être employée directement par une organisation du pays d'accueil. Pour McNulty, la définition englobe aussi bien les cadres d'entreprise que les ouvriers dans le bâtiment par exemple. En théorie c'est effectivement le cas, mais en pratique tout le monde pense aux personnes riches et hautement qualifiés comme étant des expatriés, les autres étant définis comme des migrants ou immigrants. Ce qui fait la distinction entre les expatriés et les immigrants est le caractère temporaire du séjour des expatriés, là où les immigrants seraient venus avec l'intention de rester de manière permanente⁷.

⁵ <https://www.bbc.com/worklife/article/20170119-who-should-be-called-an-expat>

⁶ *ibid*

⁷ <https://www.eurofiscalis.com/lexiques/expatrie/>

Jeroen Ooijevaar et Lona Verkooijen (2015), tous deux chercheurs en statistiques pour le bureau central pour les statistiques (CBS), l'équivalent néerlandais de l'INSEE, ont réalisé un résumé des points en commun des définitions faites d'expatriés. Ainsi, le premier critère définissant un expatrié est que la personne est née à l'étranger et est arrivée dans le pays au moment d'être adulte. Un expatrié gagne aussi généralement plus d'argent qu'un employé moyen. Un expatrié travaille pour une entreprise orientée vers l'international et est hautement qualifié. Son objectif n'est pas de rester dans le pays d'accueil de manière permanente, les contrats de travail pour les expatriés sont en premier lieu aussi d'une durée limitée, bien qu'ils puissent être rallongés. Enfin, un expatrié ne s'identifie pas avec les normes et les valeurs du pays d'accueil comme il n'y resterait que temporairement (Ooijevaar & Verkooijen, 2015 : 6-7).

Ces définitions relativement superficielles donnent une première idée de la manière dont sont perçus les expatriés. Quand on l'étudie d'un peu plus près, la vision devient plus nuancée. En effet, dès que l'on a affaire à des cas particuliers, les définitions préconçues ne semblent plus suffisantes, comme j'ai pu le voir sur le terrain, et il devient plus difficile de les placer dans des cases préconçues. Ainsi, sur le terrain, j'ai pu rencontrer des Français qui s'auto-désignent comme expatriés et qui habitent aux Pays-Bas depuis plus de 30 ans. D'autres pourraient être considérés comme des expatriés du fait qu'ils viennent de l'étranger pour travailler à un poste important dans une entreprise ou organisation internationale et qu'ils ne parlent ni la langue ni ne s'intègrent à la société néerlandaise. Pourtant, ils ne sont pas non plus très actifs dans le cercle international expatrié dans lequel circulent la plupart des expatriés. Comment les définir alors ?

Parmi mes enquêtés, je remarque une différence sur le plan de l'impression qu'ils donnent par leur manière de faire et leur rapport aux Pays-Bas qui fait que chez certains j'hésite à les classer dans une case, là où j'ai plus de certitude chez d'autres qu'ils correspondent à la définition d'un expatrié. Ainsi, j'ai pu rencontrer des personnes venues en tant qu'expatriés il y a plus de 30 ans, dont l'homme de famille travaille dans une entreprise internationale pendant que la femme n'a pas d'emploi payé, qui disent eux-mêmes être des expatriés et qui me donnent aussi cette impression. En effet, même s'ils sont restés longtemps voire très longtemps aux Pays-Bas, ils n'ont pas l'intention de rester. Beaucoup partent ou ont prévu de partir au moment de la retraite. Ils ont aussi entretenu un lien très fort avec la France : ils suivent l'actualité française, les aléas de la politique, y vont plusieurs fois par an en vacances, mangent des aliments importés depuis

<https://www.moneycorp.com/en-us/news-hub/expat-vs-immigrant-differences-similarities-2023/>

la France et gardent un rythme et une manière de cuisiner selon les goûts français. De plus, ils ne semblent pas avoir adopté les normes et valeurs des Pays-Bas, un des caractéristiques identifiées par Ooijevaar et Verkooijen, laissant une grande place à l'incompréhension de certaines habitudes néerlandaises et restant en dehors. Leur manque de maîtrise du néerlandais est un exemple parlant du degré de leur intégration dans la société. D'un autre côté, il y a des personnes (généralement plus jeunes) qui aiment l'expérience de vivre à l'étranger et font des efforts pour se faire une place aux Pays-Bas, mais circulent néanmoins majoritairement dans des cercles sociaux internationaux. Là aussi, la maîtrise du néerlandais est moindre, mais il y a plus d'intérêt pour les valeurs néerlandaises que ces personnes apprécient. Enfin, il y a une catégorie de personnes qui sont venues aux Pays-Bas pour le travail et quelquefois pour le plaisir de vivre à l'étranger, qui ont décidé dès le départ de s'intégrer à la société néerlandaise, habitent dans des quartiers majoritairement néerlandophones, ont pris des cours de néerlandais et le parlent avec les personnes autour d'eux, travaillent dans des entreprises néerlandaises et ont ainsi plus d'occasions de se créer un cercle social néerlandophone. Tous n'étaient pas forcément venus dans le but de rester aux Pays-Bas de manière permanente, mais la culture et le pays leur plaisant, ils n'ont pas de projet proche pour repartir. De plus, leurs enfants vont à l'école néerlandaise, ce qui est déjà un indicateur de leur degré de volonté pour s'intégrer dans le pays.

Il y a donc différents types de personnes que l'on pourrait nommer « expatrié », mais les nuances de l'existence et de la vie de chacun font qu'il est difficile de les nommer par un mot qui ferait penser à une catégorie figée. Néanmoins, pour simplifier la lecture, j'utiliserai ici le terme d'expatrié pour désigner les deux premières catégories de personnes, ceux qui circulent dans un réseau de connaissances internationales et ne maîtrisent pas le néerlandais, et le terme d'immigré pour les derniers, ceux qui se sont impliqués dans la création d'un réseau de connaissances néerlandophone.

La politique néerlandaise vis-à-vis des étrangers

De la part des entreprises internationales et du gouvernement, les expatriés et immigrants d'Europe de l'Ouest sont généralement bien reçus. Après 12 années de gouvernance de droite menés par le parti VVD (Volkspartij voor Vrijheid en Democratie), le PVV (Partij voor de Vrijheid), parti d'extrême-droite, a reçu une majorité des votes en novembre 2023. Cela signifie que c'est ce parti qui a formé un cabinet avec d'autres partis

(ce qui s'est fait après 223 jours), ici les partis de droite NSC (Nieuw Sociaal Contract), BBB (Boer Burger Beweging) et le VVD⁸. La venue au pouvoir d'un parti d'extrême droite fait se poser des questions sur le rapport des Néerlandais aux étrangers, notamment par rapport aux expatriés. Le programme politique du PVV se concentre essentiellement sur l'arrêt de l'immigration, surtout orientale (PVV, 2023). Cela ne touche qu'indirectement les immigrés occidentaux. En effet, et ce depuis quelques années, des mesures ont été mises en place pour convertir les formations de l'éducation supérieure anglophones en néerlandais, ce qui éloigne des étudiants étrangers. Je me suis demandé si les évolutions politiques relativement récentes ont une influence sur l'usage de la langue des Français à La Haye. Est-ce qu'ils ont plus souvent des injonctions à parler en néerlandais ?

Mes enquêtés et les personnes étrangères avec qui j'en ai parlé m'ont assuré que l'anglais est encore une langue très courante dans les grandes villes de l'ouest du pays, présentant une texture cosmopolite. Il y a beaucoup de personnes qui ne parlent pas le néerlandais sans que cela ne pose problème et après plus de 80 ans de mesures pour internationaliser les Pays-Bas et rendre l'anglais courant dans l'espace public, ces habitudes ne semblent pas prêtes à changer. Les Néerlandais ont pris l'habitude de « switcher » vers l'anglais dès qu'ils perçoivent un accent, rendant presque difficile de ne pas parler anglais en tant qu'immigré. Le langage administratif a toujours été en néerlandais, mais dès qu'il s'agit de personnes dans l'organisation administrative, l'anglais peut être utilisé sans problème, il y a même des fonctions dans certains menus téléphoniques pour que l'échange soit fait en anglais⁹.

Bien que le programme politique du PVV semble viser à réduire drastiquement le nombre d'étrangers aux Pays-Bas et de favoriser la présence de la langue néerlandaise, mes enquêtés n'en remarquent pas les évolutions et semblent surpris par mon questionnement. Lorsque je leur pose la question, ils répondent sur le ton de l'évidence qu'il n'y a pas de politiques linguistiques restrictives.

C'est dans ce cadre que j'ai étudié la mesure dans laquelle les Français à La Haye ont un ressenti avec la langue et la manière dont ce ressenti se manifeste dans leurs manières de parler. Les conversations m'ont mené vers leur conception des Pays-Bas, qui

8 À l'heure actuelle, le cabinet a démissionné seulement deux ans après sa formation, de nouvelles élections sont prévues fin octobre.

9 Notamment dans le menu téléphonique du centre de médecine que j'ai appelé pour une de mes enquêtées quand sa fille s'est blessée en tombant.

participe à former le ressenti de la langue. C'est en parlant de la perception qu'ont les Français de la langue que des éléments de ressenti se sont présentés, mais aussi dans la parole en situation quand il arrivait que mes interlocuteurs mélangent des langues et fassent des emprunts ou du code-switching.

Méthode d'approche du terrain

Michel Agier mentionne que le terrain, en anthropologie urbaine, est constitué des relations interpersonnelles que peut avoir le chercheur (2009 : 24). Pour rencontrer des Français à La Haye et débiter des relations interpersonnelles, j'ai pu profiter de différents réseaux sociaux. Ainsi, j'ai pu rencontrer des enquêtés par le biais de la communauté WhatsApp Les Pintades. En rencontrant ces personnes, d'autres francophones m'ont été conseillés et c'est ainsi que j'ai fait de l'anthropologie en réseau, suivant le réseau social de mes connaissances françaises pour rencontrer mes enquêtés. Parallèlement, j'ai fait du bénévolat au marché bio et local Lekkernassuh où, en travaillant à la caisse où les paniers de légumes étaient récupérés, j'ai pu rencontrer des Français en reconnaissant leur nom de famille grâce aux tonalités françaises. C'est au Dutch Language Café, un café où l'on peut apprendre le néerlandais en jouant à des jeux ensemble, que j'ai appris à connaître beaucoup d'apprenants du néerlandais de différentes origines. Pendant les cours de langue néerlandaise dans différentes bibliothèques, j'ai aussi pu échanger avec des apprenants. Conscious Kitchen, une organisation étudiante qui cuisine des repas à base de légumes invendus du Haagse markt, le plus grand marché du pays, était aussi un bon endroit où discuter avec des étudiants étrangers en faisant du bénévolat ensemble. En dehors de ces associations, j'ai pu trouver des Français en participant à des ateliers d'écriture organisés par le biais d'Accueil La Haye, en allant spontanément à l'Alliance française, chez un traiteur français de La Haye, à l'église francophone et à une épicerie spécialisée française. C'est ainsi que j'ai pu construire une bonne base de connaissances françaises avec qui faire mon enquête.

Pendant mon premier terrain, à côté d'observations ethnographiques, j'ai réalisé une majorité d'entretiens qui visaient à atteindre une description du ressenti de la langue de la part de mes interlocuteurs et d'explorer en quelle mesure cette notion leur parlait ou pas. En venant sur le terrain la première fois, j'avais l'intention de faire mon enquête auprès des Français bilingues français-néerlandais à La Haye. Il me paraissait intéressant d'étudier la juxtaposition de normes culturelles au travers de la langue, et celles-ci sont les

plus visibles dans des activités au sein de groupes de personnes bilingues (Gumperz, 1977 : 6). C'est dans ces moments que les personnes bilingues sont dans la possibilité de faire du code-switching ou bien à faire référence à des connaissances culturelles partagées, mais aussi d'être avec d'autres personnes qui ont de l'expérience avec le bilinguisme et le fait de vivre avec deux langues. Dès qu'il y a une personne extérieure au groupe, la langue partagée par la majorité de personnes est utilisée, sans faire de mélange de langues. Dans des situations de parole bilingue, la connaissance de conventions de communication alternatives devient une ressource pour les locuteurs qui peuvent s'en servir pour donner plus de subtilité à ce qui est dit (*ibid*). J'avais l'idée que les Français que je rencontrerais seraient autant à l'aise en néerlandais qu'en français et qu'ils auraient un ressenti propre à chaque langue. Cela impliquerait aussi qu'ils puissent facilement faire du code-switching dans les deux langues. Je pensais pouvoir rencontrer ce que le linguiste Frederic Field appelle *balanced bilinguals*, des bilingues équilibrés, un concept généralement considéré comme un idéal plutôt qu'une réalité (Field, 2002 : 85). Sur le terrain j'ai pu m'en rendre compte par moi-même : il n'y a que peu de Français qui maîtrisent le néerlandais à un niveau bilingue et certains ne le parlent pas du tout. Il est courant d'utiliser l'anglais dans les grandes villes et la plupart des étrangers ne communiquent qu'en cette langue. J'ai alors ouvert mon enquête à tous les Français vivant à La Haye dans le but d'ensuite pouvoir faire un choix des personnes maîtrisant le français et le néerlandais qui seraient le plus à même de me parler de leur vécu du ressenti de la langue. Au fur et à mesure que mon terrain avançait, j'ai pu rencontrer des personnes bilingues ainsi que des personnes maîtrisant d'autres langues et ayant une sensibilité pour mon sujet d'enquête.

J'avais commencé mon terrain en faisant des entretiens parce que la communauté française s'est avérée être assez fermée. Peu d'activités organisées entre francophones n'étaient accessibles à des personnes extérieures et il était difficile d'entrer spontanément en contact avec des Français. Pour en rencontrer, j'ai donc fait circuler un message dans mon réseau disant que j'étais à la recherche de Français avec qui échanger au sujet de la langue et de leur expérience aux Pays-Bas. Ont suivi de nombreux rendez-vous pour des entretiens formels. L'entretien présentait alors un cadre suffisamment clair et formel pour une première rencontre avec mes interlocuteurs. Au fil des entretiens, je me suis heurtée aux limites de cette approche. En effet, ce dispositif ne me permettait pas (ou dans tous les cas moins) d'observer des pratiques de parole en situation. Mes questions ne permettaient pas de découvrir des pratiques linguistiques auxquelles je n'avais pas pensé

ou dont je ne connaissais pas l'existence. De plus, l'entretien limitait aussi les pratiques linguistiques plus spontanées, quelque peu inconscientes. Par manque de lieux de rencontre avec des Français, j'ai petit à petit organisé des rendez-vous plus informels en proposant à mes interlocuteurs de faire une activité ensemble (escalade, concert, balade, marché, jardinage, visite de musée, ...). Cela permettait d'apprendre à mieux se connaître, mais l'inconvénient était que nous nous trouvions alors dans une configuration semblable à l'entretien parce qu'on se trouvait toujours à deux, ce qui m'empêchait d'observer des interactions avec d'autres personnes. Néanmoins, ce dispositif d'organiser moi-même des activités m'a apporté de nouvelles données très intéressantes et a participé à renforcer les liens avec les personnes rencontrées au cours de mon séjour.

Pendant mon deuxième terrain, j'ai souhaité compléter ces données par plus d'observations, ce qui a été facilité par mon séjour dans trois familles françaises à La Haye, pour étudier comment se manifeste le ressenti de la langue dans la parole en situation. Du fait que je logeais dans différentes familles, j'ai pu être présente et participer à des conversations « ordinaires » dans différents contextes et activités quotidiennes, comme l'anthropologue Elizabeth Keating et la philosophe Maria Egbert définissent le travail de l'ethnographe (2004 : 171), ainsi qu'avec d'autres interlocuteurs avec qui j'ai entrepris des activités. J'ai continué sur ma base de personnes bilingues, mais mon approche a changé en cours de route. En effet, certains de mes interlocuteurs n'étaient pas disponibles ou n'ont pas donné suite à mes appels. Cette fois-ci, j'ai ouvert mon enquête aux apprenants du néerlandais, Français et autres étrangers. En les entendant parler le néerlandais, j'ai réalisé que le ressenti de la langue est d'autant plus visible chez les apprenants parce qu'ils ne l'ont pas encore (entièrement) acquis et appliquent le ressenti d'une autre langue au néerlandais. Cela fait que les phrases prennent un ordre particulier, les mots sont prononcés d'une autre manière, il y a des incompréhensions et des malentendus et le sens donné aux mots est différent. Je me suis donc intéressée un peu plus à l'apprentissage du néerlandais et j'ai continué mes observations en parallèle avec les personnes quasi-bilingues avec qui j'avais renoué ou que j'ai rencontrés pendant mon deuxième terrain.

Pendant mes entretiens semi-directifs, je demandais toujours en amont si je pouvais l'enregistrer en expliquant que ça favoriserait ma concentration pendant la conversation et que ça permettrait d'éviter que je ne sois que en train d'écrire pendant que nous parlions, comme l'expliquent les sociologues Stéphane Beaud et Florence Weber

(2010), mais aussi d'autres chercheurs comme le sociologue Tim Rapley (2018 : 28). Les quelques fois où je sentais un doute chez mes interlocuteurs j'expliquais que ce ne serait que moi qui réécouterai ce que nous nous étions dit. Je n'ai pas expliqué en détail ce que j'analyserais dans la conversation, moi-même ne le sachant pas exactement non plus. De plus, j'avais peur d'influencer trop fortement les propos de mes interlocuteurs en leur disant sur quels aspects de la langue je faisais ma recherche. C'est au fil de l'entretien que je dirigeais mes questions vers le thème du ressenti de la langue. Elizabeth Keating et Maria Egbert expliquent que le « paradoxe de l'observateur » que je craignais est généralement réduit puisque les enquêtés ne connaissent pas le focus particulier de l'analyse (2004 : 188). Dans le cas de mon enquête, les quelques fois où mes enquêtés connaissaient mon objet de recherche, ils n'ont pas forcément fait plus attention à ce qu'ils disaient et parfois pensaient justement dans le sens de ma recherche, en racontant des anecdotes ou des exemples. Ça a été le plus productif avec Coralie qui avait l'habitude de faire des entretiens au sujet des habitudes alimentaires pour son travail et qui répondait de manière développée à mes questions.

Bien que la plupart de mes interlocuteurs oubliaient l'enregistreur après une dizaine de minutes, grâce à la conversation dynamique que nous menions, quelques-uns en tenaient compte pendant plus longtemps, comme Amélie qui se penchait vers mon téléphone-dictaphone pendant les 20 premières minutes quand elle me répondait. Ou bien comme Iseult qui, tout au long de l'entretien avec son mari Marcus et son fils Tristan, rappelait l'existence de l'enregistreur et n'osait pas trop parler. Elle m'avait aussi prévenue qu'elle ferait attention à ce qu'elle dirait, bien que je lui avais dit que je n'utiliserai pas l'enregistrement pour autre chose que pour mon mémoire.

Au travers de mes entretiens formels et informels ainsi que de mes observations avec des Français, j'ai pu voir que le ressenti de la langue des Français est influencé par la culture dans laquelle ils vivent. Le ressenti qu'ils ont du français est influencé par leur socialisation tout comme le ressenti qu'ils ont du néerlandais est influencé par la culture néerlandaise ainsi que l'histoire. Les Néerlandais sont formés par leur environnement, l'histoire et les valeurs qui leur donnent forme. Ces derniers forment à leur tour la manière de penser et de parler des Néerlandais. Le comportement de ceux-ci a une influence sur la manière dont les Français les perçoivent, tout comme la langue néerlandaise et le ressenti qu'il procure. Nous nous intéresserons maintenant à la manière de parler des

Néerlandais et aux particularités de la langue néerlandaise pour faire un tour de la perception qu'ont les Français des Pays-Bas et des Néerlandais.

Chapitre 2 - Entre nourriture et autodétermination : le rapport au pays des Français aux Pays-Bas

Bien que j'aille régulièrement aux Pays-Bas pour visiter ma famille, il y a des choses qui me surprennent encore et auxquelles je dois m'habituer quand je vais dans le nord. Par exemple les produits qu'on trouve en magasin et le goût de la nourriture qui semble prendre une touche sucrée, quels que soient les ingrédients. Il y a aussi la posture des Néerlandais, leur manière de marcher, de regarder et de parler. La mentalité néerlandaise est différente de la française et je m'en rends compte plus fortement quand je suis aux Pays-Bas. C'est aussi dans ces moments que je me rends compte que je suis francisée après 17 ans de vie en France et que je me sens aussi Française, là où je me sens Néerlandaise quand je suis en France.

Au fil des entretiens avec mes enquêtés français pendant lesquels je les interrogeais sur leur vécu des Pays-Bas et des Néerlandais, j'ai découvert des éléments qui font que je me sens Néerlandaise. Je partageais l'étonnement de mes interlocuteurs pour certains sujets, mais d'autres choses me paraissaient normales là où les Français trouvaient ça particulier. En parlant de la manière de faire des Néerlandais, de quelques éléments de leur mentalité, je me suis reconnue dans cette manière de penser. C'est par exemple le cas avec le rapport à la hiérarchie, le rapport à la religion et le sens de responsabilité de ses actes. Les Français s'étonnent de traits de caractère néerlandais, alors qu'ils me paraissent normaux. En revanche, je m'étonne de certains traits de caractère français là où c'est la norme pour mes enquêtés. Paradoxalement, c'est en interagissant avec des étrangers aux Pays-Bas que j'ai réalisé de quelle manière je suis Néerlandaise. C'est aussi en parlant avec des Français au sujet des Pays-Bas que, en creux, des caractéristiques typiquement français ont été mises en évidence.

La culture, l'histoire et la socialisation forment en grande partie les personnes. Une histoire et culture partagée font que des personnes considèrent qu'ils font partie d'une communauté ou d'un pays. Cette culture et histoire partagée se traduisent dans une manière de faire, de penser et de parler propre aux ressortissants de cette culture. Comme ils ressortent dans la manière de parler, ces éléments forment en quelque sorte une partie du ressenti de la langue. Pour comprendre d'où vient le ressenti de la langue et

pourquoi il est tel qu'il est, il faut commencer par décrire et expliquer le contexte. De nombreux auteurs ont déjà émis une (tentative de) description de ce que sont les Pays-Bas et les Néerlandais (White & Boucke, 2017 ; Coates, 2015 ; Enklaar, 2007), je me concentrerai ici sur des éléments qui sont ressortis d'une grande partie de mes entretiens avec mes enquêtés français pour proposer une vue générale des étonnements de agacements des Français à La Haye.

Les Français vivant aux Pays-Bas se trouvent dans une autre société que celle dont ils sont originaires. Ils se retrouvent tout à coup dans une communauté linguistique minoritaire là où ils faisaient partie de la majorité en France. Certains ont déjà vécu ailleurs qu'en France et ont de l'expérience dans la vie à l'étranger, mais chaque pays est différent et les Pays-Bas ont leurs propres particularités. Le fait reste que vivre dans un autre pays que le sien fait appel à de multiples sensibilités. Les odeurs, goûts, paysages et sonorités sont différents et mobilisent constamment l'attention. Les impressions que donnent le pays et ses habitants forment le cadre à l'émergence du ressenti de la langue de chacun.

La nourriture néerlandaise

Quand on vit dans un autre pays que celui dont on est originaire, il faut un temps pour s'adapter aux habitudes et à la culture du nouveau pays. Bien souvent, comme ils ont des expériences dans différents pays, les étrangers peuvent s'étonner de choses qui semblent évidentes pour les natifs. Cela dit quelque chose du vécu des étrangers en question, du pays dont ils sont issus et du pays dans lequel ils vivent, le pays d'accueil où ils sont immigrés. Ainsi, ce que la plupart des personnes françaises avec qui j'ai parlé ont remarqué à leur arrivée aux Pays-Bas sont les vélos et le fait que les Néerlandais sont grands. Souvent ces observations sont suivies d'une liste des produits spécifiques aux Pays-Bas : le fromage (Gouda), *hagelslag*, le pain, *stroopwafels*,

Un des thèmes les plus fréquemment abordés est la nourriture. C'est un sujet de conversation facile et privilégié du small-talk. L'anthropologue franco-britannique Kate Fox appelle ce phénomène « grooming talk » (2005 : 25), à l'image du toilettage social que se font certains primates en guise de manière de créer du lien. Pendant son enquête au sein de la société anglaise, elle tente d'expliquer la raison pour laquelle les Anglais commencent toujours leurs interactions en parlant de la météo. Selon elle, c'est une forme

de « grooming talk », une forme de code pour dépasser leur réserve naturelle et engager la conversation. C'est une manière de se saluer, de commencer une conversation, de briser la glace et une manière par défaut de remplir les blancs au cours d'un échange (Fox, 2005 : 26). Tout comme la météo est un sujet de sauvetage neutre pour les Anglais, les conversations sur la nourriture différente aux Pays-Bas est un sujet de conversation de prédilection chez les Français. Par exemple, il est arrivé pendant un autre atelier d'écriture chez Émilie, une expatriée française vivant à La Haye depuis deux ans, qu'elle-même et les autres participantes Marie-Amélie et Élise se sont étonnées de ce qui manque à chacune en termes de nourriture. Marie-Amélie ne trouve par exemple pas des poires en conserve, Élise fait l'importation des sardines françaises et toutes trois ont du mal à trouver du bon café. Le *grooming talk* aide ici à créer du lien, rire ensemble et meubler la conversation.

Bien que beaucoup d'aliments restent comparables et que beaucoup d'autres sont trouvables dans des épiceries spécialisées, il y a des choses que l'on ne trouve pas aux Pays-Bas (et sinon à un prix très élevé) et d'autres produits qui n'ont pas le même goût. Par exemple, les légumes qui ont un goût plus aqueux et parfois même un peu sucré, quelque chose auquel je dois moi-même toujours m'habituer pendant mes séjours aux Pays-Bas. Certains de mes enquêtés déplorent le manque de légumes frais et bio. Il y a bien des magasins bio, mais ce qui leur manque sont les marchés de producteurs locaux français. Les marchés (de plein air) aux Pays-Bas sont en effet différents de ceux en France et il y a moins de petits producteurs parce que le système d'agriculture néerlandais ne leur donne pas la possibilité de survivre¹⁰. La plupart des légumes sont aussi cultivés sous serre à cause du climat relativement froid des Pays-Bas. Cela influe sur le goût des fruits et légumes et la variété de produits proposés. Manon, une Française travaillant à l'Alliance française, fait remarquer qu'il y a toujours les mêmes légumes tout au long de l'année dans les magasins. L'on ne remarque pas la variation des saisons en grande surface : il y a toujours des concombres et des tomates et toujours des courges et des choux. Manon note aussi qu'il n'y a « pas beaucoup de fromage » en rayon. Je partage mon observation selon laquelle il y a un énorme rayon de fromage chez Albert Heijn par exemple. Elle confirme, mais elle dit que c'est toujours les mêmes sortes de fromage avec différentes durées de mûrissement qui sont proposés, mais pas du bleu, fromage de chèvre, du Comté, tomme de brebis etc. Il y a toujours du Gouda jeune, moins jeune,

¹⁰ C'est le même cas pour les fermiers de vaches laitières qui doivent avoir une entreprise plus grande aux Pays-Bas que par exemple au Danemark : <https://npo.nl/start/serie/onze-boerderij/seizoen-5/onze-boerderij-in-europa/afspelen>

vieux, très vieux, au cumin, aux herbes de Provence, en tranches, râpé, en bloc, de la forme d'une petite meule, d'une marque ou d'une autre, et quelques autres types de fromage (à tartiner), mais pas vraiment beaucoup.

Le pain est aussi un thème à part dans mes discussions avec des internationaux. Quentin, un étudiant français, s'agace à propos de ce qu'il appelle du pain de mie. « Il n'y a que du pain de mie ! », alors oui, il sait qu'il y a du pain de mie en différents goûts : au maïs, de campagne, complet, nordique, blanc, aux céréales, mais il n'y a pas de 'vrai' pain. Il entend par là du pain avec une croûte dure autour d'un centre moelleux mais ferme. Même les baguettes en supermarché sont trop molles. Il lui manque une boulangerie dont il n'y en a plus trop aux Pays-Bas (et sinon assez coûteux). Clara, une étudiante allemande en études européennes à La Haye, et Felix, un immigré allemand travaillant à Lekkernassuh, disent aussi détester le pain néerlandais. Faute de mieux, Clara le mange quand même et demande (comme tous ses copains) à ses parents de lui ramener du pain allemand quand ils viennent la visiter. Felix a choisi de faire son propre pain. D'autres, comme une partie des expatriés français de Scheveningen (Marion, Mireille, Émilie et Raúl par exemple), achètent leur pain dans des boulangeries françaises ou flamandes qui ont du pain 'à la française' à un prix quelque peu élevé.

Une grande partie de mes interlocuteurs ressentent le manque des aliments qu'ils avaient l'habitude de consommer en France. Ainsi, il leur manque de bons légumes frais et de saison, tout comme des fromages variés et le pain des boulangeries françaises. Cela provoque chez certains un sentiment de gêne du fait que les habitudes alimentaires doivent changer et, surtout au début, cela prend du temps pour s'adapter. Chez d'autres ce vécu du gêne se transforme en agacement du fait qu'ils ressentent une fatigue de devoir constamment s'adapter à de nouvelles choses dans un pays étranger, et que l'absence de la nourriture qu'ils aimeraient manger vient s'ajouter à ce sentiment de fatigue précédemment construit. Mais les habitudes alimentaires néerlandaises suscitent aussi d'autres émotions et sentiments. C'est le cas des aliments que les Français ont découverts aux Pays-Bas et qui sont associés à des moments de plaisir. Comme le *hagelslag*, 'crotttes en chocolat' comme les appelle Émilie qui le connaissait avant de venir aux Pays-Bas par sa tante qui s'est mariée à un néerlandais, des petites vermicelles en chocolat. Les *stroopwafels*, deux gaufres fines et croquantes fourrées au caramel, sont aussi très appréciées par les gourmands.

Les habitudes concernant les repas néerlandais sont aussi remarquées par mes interlocuteurs qui ressentent d'abord de l'étonnement, puis entreprennent une tentative de compréhension de ces habitudes nouvelles pour eux. Louna, stagiaire à l'alliance française et logeant chez une famille néerlandaise, a remarqué que, tout comme ils préfèrent parler vite et aller droit au but, les Néerlandais déjeunent peu et rapidement avec une tartine de pain. Patrick, un jeune immigré qui travaille dans une entreprise néerlandaise d'urbanisme, pense que c'est parce que la valeur attribuée au repas n'est pas la même, ce qui fait qu'il y a moins d'attention portée à la qualité des produits et que le repas est mangé rapidement. Plusieurs de mes interlocuteurs ont l'impression qu'aux Pays-Bas, la nourriture est perçue comme un carburant plutôt que quelque chose de beau et de bon nécessitant l'attention. Il y a quelque chose de factuel dans la manière de manger des Néerlandais qu'on retrouve aussi dans leur usage de la langue qui vise à énoncer des faits plutôt que d'enjoliver (Enklaar, 2007 ; d'Iribarne, 1989). De cette confrontation à un autre rapport à la nourriture vient l'étonnement de mes enquêtés Français face à ce que Marion, une immigrée française, décrit comme un « sandwich de deux tranches de pain de mie avec une tranche de fromage Gouda entre les deux » en guise de déjeuner. Peu de mes interlocuteurs ont adopté cette habitude. Coralie, immigrée française venue aux Pays-Bas une première fois pour ses études puis pour y travailler et ayant trois enfants allant à l'école néerlandaise, fait au mieux un sandwich développé qui ressemble plus à une salade sur une tranche de pain qu'à un sandwich. Charles, gérant d'une épicerie spécialisée française, se faisait toujours un sandwich à la française avec une baguette, mais préparait une tartine néerlandaise pour ses filles à l'école par souci de bien les faire intégrer à l'école néerlandaise.

L'heure des repas néerlandais est parfois source de malentendus. Il est arrivé que Iseult et Marcus, un couple expatrié à La Haye depuis 33 ans, étaient invités chez leurs voisins à 18h. Iseult et Marcus s'attendaient à y prendre l'apéro et avaient prévu un rendez-vous pour le dîner chez des amis français par la suite. Or, quand ils y sont allés, ils étaient surpris de découvrir que leurs voisins néerlandais avaient préparé le dîner. Deux dîners de suite étant de trop, ils se sont excusés auprès de leurs voisins avec qui la relation a été moins amicale par la suite. Les horaires des repas sont différents aux Pays-Bas par rapport à la France et respectés scrupuleusement par la plupart des Néerlandais. Ainsi, l'on a l'habitude de prendre un petit-déjeuner avec des tartines, salées avec de la crème de cacahuètes, du fromage ou du jambon, d'autres sucrées avec du miel, de la confiture ou diverses sortes de *hagelslag* (des paillettes ou des flocons de chocolat). Le

déjeuner se fait rapidement, à 12h30 (Enklaar, 2007 : 48), la plupart du temps sur le pouce, avec une double tartine avec du fromage, jambon ou fromage à tartiner. Il n'y a pas un goûter à proprement parler. Il y a des moments pour boire du café ou du thé deux fois par jour, à 10h et à 15h (*ibid*), accompagné d'un biscuit, mais ce n'est pas dans l'idée d'un goûter qui peut être copieux comme en France. Le dîner est généralement pris vers 18h (*ibid*) et est constitué d'un repas chaud. Un dîner néerlandais classique est composé sur le modèle de pommes de terre-légumes-viande. Des alternatives existent, d'autant plus que le régime végétarien est en vogue. Après le dîner il y a du temps pour les activités sportives, créatives et en club. Le rythme de vie est en ce sens différent de ce que connaissent les Français de par leurs propres habitudes, et bien souvent ils choisissent de garder leurs habitudes françaises au sein du foyer.

Vivre à l'étranger va de pair avec de nombreuses nouveautés et une attention accrue pour tout ce qui nous entoure. Les paysages, sons, odeurs et goûts différents font que nos sens sont constamment étonnés par ce qu'ils rencontrent. C'est le cas pour la variété réduite de légumes disponibles en magasin, du pain, mais aussi des repas néerlandais en général. Beaucoup sont d'abord étonnés, puis cherchent à le comprendre. Très peu adoptent les habitudes néerlandaises, ceux qui le font le font par souci d'intégration pour leurs enfants par exemple, mais n'y prennent pas plaisir. Sur le plan social, les interactions ne se font pas de la même manière que d'habitude non plus et cela demande un temps d'observation et d'adaptation. La nouvelle expérience qu'est de vivre dans un pays qui n'est pas le sien implique d'avoir constamment affaire à bon nombre de ressentis variés, de manière condensée au début puis de moins en moins au fur et à mesure qu'on s'habitue aux différences. Ce sont des ressentis qui viennent avec la vie ailleurs, que l'on retrouve dans les conversations, mais qui n'ont pas encore réellement à voir avec le ressenti de la langue en elle-même. Toutefois, la manière dont le pays et ses habitants sont perçus influence l'impression qu'on aura de la langue.

Des particularités néerlandaises

Arnold Enklaar, chercheur senior rattaché à la faculté Behavioural, Management and Social Sciences de l'université de Twente (Pays-Bas) et spécialisé dans la diversité ethnique dans les lieux de travail et les différences culturelles en management international, a écrit un livre dans lequel il développe son étude des valeurs néerlandaises.

Il discerne douze valeurs internes à la société néerlandaise selon lesquelles les Néerlandais organisent leur vie. Certaines de ces valeurs sont aussi mises en évidence par mes interlocuteurs Français qui ne peuvent pas les mesurer directement à l'arrivée et dont ils se rendent compte au cours de leur séjour aux Pays-Bas. Ce qui ressort au bout d'un moment est ce que Enklaar identifie comme la valeur « Orde en netheid », ordre et propreté. Enklaar explique que la vie des Néerlandais est organisée avec une grande régularité (2007 : 48). Les heures dictent la journée, que ce soit pour les repas comme nous avons vu précédemment, le travail, les heures de sommeil ou les rendez-vous amicaux. La vie est organisée selon un schéma spécifique, le temps ne doit pas être gâché (p.49). Cela se voit déjà dans l'organisation de l'espace dans le pays. Patrick, qui était venu en premier lieu aux Pays-Bas pour son stage dans une entreprise néerlandaise d'aménagement urbain et qui y a été employé par la suite, trouve que le pays est intéressant en termes d'urbanisme. Il s'est rendu compte que comme c'est un petit pays à la population très dense, les enjeux d'aménagement sont très présents. Les enjeux sociaux et la crise de logement y jouent aussi un rôle.

L'organisation s'applique aussi aux rendez-vous avec des amis ou des connaissances (*ibid*), ce qui étonne les Français qui aiment bien pouvoir décider spontanément d'un rendez-vous. Ainsi, Philippe, professeur à l'Alliance française et vivant aux Pays-Bas depuis 12 ans, raconte qu'il trouve les Français plus spontanés quand il s'agit d'apprendre à se connaître ou d'aller prendre un verre. En arrivant aux Pays-Bas, quand il proposait d'aller prendre un verre, les Néerlandais prenaient leur agenda pour le planifier. « La rencontre doit être programmée, c'est moins spontané ». D'autres enquêtés partagent l'impression que les Néerlandais sont très à cheval sur la planification comme Patrick qui s'était aussi étonné du besoin de programmer un rendez-vous. Claire m'a précisé après être rentrée d'un afterwork spontané avec une collègue, que cela n'arrive pas souvent puisque la plupart des rendez-vous après le travail doivent être planifiés en amont. La spontanéité prend une autre forme chez les Néerlandais. En effet, Philippe précise qu'ils ont tout de même une capacité à sortir et à socialiser qui est forte. Dès qu'il y a un peu de soleil, tout le monde sort et se retrouve. En été, des barbecues entre voisins sont initiés, avec « tout de même un minimum de planification ». Frank, un immigré britanno-grec marié à une néerlandaise et que j'ai rencontré à Leyde, partage l'observation que les Néerlandais ont une capacité à sortir et socialiser quand il fait beau, c'est une des choses qu'il aime aux Pays-Bas et qui selon lui n'arriveraient pas en Grande Bretagne, où la météo est comparable selon lui.

Le caractère ordonné de la vie des Néerlandais se retrouve en quelque sorte aussi dans la manière de parler. En effet, les Néerlandais apprécient la parole maîtrisée, sans que de fortes émotions prennent le dessus et sans agressivité. L'échange doit rester calme et posé, de sorte à pouvoir discuter en toute tranquillité et, en cas de désaccord, trouver un compromis (Enklaar, 2007 : 54). Enklaar associe cette caractéristique à la valeur de « *matigheid* », modération, selon laquelle rien n'est noir ou blanc, tout est gris et il ne serait pas bon d'entrer dans les extrêmes. Patrick le voit dans la culture des *polders*, où l'on discute aussi longtemps que nécessaire pour trouver un compromis.

Les Français avec qui j'ai parlé ont relevé d'autres traits particuliers propres aux Néerlandais. Lors d'un atelier d'écriture organisé par Émilie pendant mon second terrain, j'ai pu proposer un exercice d'écriture visant à faire une liste des choses typiquement néerlandaises aux yeux des participantes. Nos listes étaient longues, mais ce qui ressortait chez Marion étaient les pantalons de pluie, les santiags qui se portent aussi en dessous de jupes élégantes, les salons de bronzage et les explosions criminelles (en lien avec des coffeshops, par vengeance, ...). Mireille, expatriée depuis 6 mois, avait noté que les Pays-Bas sont un petit pays de grandes personnes, les regards jetés par les grandes fenêtres sans rideaux au rez-de-chaussée et la liberté de déplacement en transports en commun et liberté culturelle avec la carte de musée permettant l'entrée gratuite dans tous les musées. Ces éléments font partie du small-talk entre expatriés et immigrés français. Ces petites choses qui leur sautent aux yeux, tout comme le thème de la nourriture, sont des sujets de discussion faciles sur lesquels ils peuvent échanger et dont ils peuvent rigoler, en quelque sorte une forme de *grooming talk* (Fox, 2005), comme le sujet de la nourriture. Pendant l'atelier d'écriture, chacune a reconnu les spécificités listées par les autres comme étant typiquement néerlandais et elles ont pu en rire. Le rire forme ici une manière de créer un lien social entre des personnes qui pour le reste se connaissent à peine. Comme l'écrit le sociologue et anthropologue David Le Breton, recensé par le sociologue Thierry Goguel d'Allondans, le rire participe de la cohésion sociale et de la création d'un lien social (Goguel d'Allondans, 2019 : 149). L'anthropologue Inès Pasqueron de Fommervault le rejoint pour dire que la cohésion sociale peut être créée rien qu'en écoutant ou regardant des personnes rire, le rire étant contagieux (Pasqueron de Fommervault, 2019 : 45).

La liberté aux Pays-Bas que Mireille avait nommée est un sujet qui revient plus souvent dans mes conversations. Ainsi, Fabrice, employé français depuis 28 ans chez un

traiteur français à La Haye, est resté aux Pays-Bas parce que les gens, la liberté et la culture lui plaisent. Jade, étudiante française au conservatoire de La Haye, aime aussi la liberté qu'offrent les transports en commun ainsi que le peu de regards et de jugements qu'elle aperçoit quand elle est dans la rue avec sa compagne. Enklaar explique que cette tolérance envers les autres est motivée par l'idée que, tant qu'ils ne dérangent pas les autres, cela ne pose pas de problèmes (2007 : 64). La liberté individuelle et l'autodétermination, bien qu'elle ne doive pas empiéter sur celle des autres, est fortement valorisée.

Quant aux explosions, c'est quelque chose que d'autres Français ont aussi remarqué. Marion pensait aux explosions criminelles, mais Manu, un immigré français à La Haye depuis 1 an, et Arnaud, directeur des cours à l'Alliance française, s'étonnent des explosions causées par des pétards et autres feux d'artifice tout au long de l'année. Pendant le jardinage dans le jardin du quartier de Maxime, un autre Français immigré depuis 15 ans, auquel Manu participait, nous entendions des détonations. Manu me fait remarquer : « ah oui, ça c'est typique des Pays-Bas : les pétards ». Ces feux d'artifice peuvent être utilisés à tout moment de l'année.

Les petites choses différentes qui font la vie de tous les jours rappellent aux expatriés et immigrés qu'ils ne sont plus dans le bain culturel qui était le leur. La façon dont les Néerlandais entretiennent des relations sociales est différente par exemple. Une organisation des transports en commun différente fait que beaucoup le vivent comme une grande liberté. Il y a aussi une certaine ouverture d'esprit quant aux questions d'homosexualité et par rapport à la manière d'être de chacun. Enfin, des éléments comme des explosions de pétards à des moments quelconque de la journée font aussi que, à l'oreille, l'environnement est différent. Les éléments que mes interlocuteurs remarquent font partie de ce qui fait la spécificité des Pays-Bas et de sa culture et participent à former le contexte dans lequel se déroulent les échanges conversationnels. Ces ressentis quotidiens s'agrémentent d'observations d'éléments majeurs qui semblent, aux yeux de mes interlocuteurs, totalement différents de ce qu'ils connaissaient avant.

Le rapport à la religion

Parmi les autres éléments qui étonnent les Français avec qui j'ai discuté est le rapport des Néerlandais à la religion, et ce aussi au niveau national et de l'État. Arnaud,

que j'ai rencontré à l'Alliance française, trouve que « le peuple » néerlandais est encore très ancré dans la religion et qu'il n'y a pas autant de laïcité aux Pays-Bas qu'en France, pas autant de sécularité. Il s'étonne des écoles chrétiennes et musulmanes¹¹ qu'il voit parfois, il y a un lycée chrétien pas loin de l'Alliance française par exemple. Bente, administratrice de l'éducation néerlandaise avec qui j'ai fait un entretien, m'explique que la situation est un peu plus nuancée. En effet, l'État néerlandais est bien séculaire et n'entretient pas de lien avec la religion. Par exemple, il ne finance pas les églises et autres bâtiments religieux qui doivent trouver eux-mêmes des fonds. Comme en France, l'Église et l'État sont séparés. Les écoles, religieuses ou non, reçoivent cependant bien un financement étatique. Il existe différents types d'écoles : des écoles publiques et des écoles « spéciales », parmi d'autres. Les écoles publiques sont ouvertes à toute personne et personnel et ne sont pas fondées sur une idéologie particulière, les écoles à l'instruction « spéciale » sont fondées sur une religion, une idéologie ou une vision de l'enseignement comme les méthodes d'enseignement alternatives comme la pédagogie Montessori, Steiner (*vrije school* en néerlandais) ou Agora (système récent mis en place à partir de 2014 où l'autonomie des élèves est fortement valorisée). Aux Pays-Bas, tout le monde peut commencer une école à condition de respecter certains prérequis comme la qualité de l'enseignement, un nombre minimum d'élèves, la compétence des enseignants et la quantité d'heures de cours¹². Selon Bente, les écoles « spéciales » religieuses ne sont pas trop fortement religieuses. L'enseignement est basé sur cette idéologie, mais l'on n'en ressent pas de forte présence, il y a seulement quelques différences avec l'enseignement public. Feenstra précise qu'il y a une liberté d'enseignement, inscrite dans la constitution, qui implique aussi que les parents sont libres de choisir l'école qui correspond à leur vision de ce que devrait être l'enseignement, religieux ou autre.

Pendant mon entretien avec Alex, propriétaire d'un traiteur français, le thème de la religion a aussi été traité, en particulier la laïcité. En effet, il affirme que les Français croient beaucoup en la laïcité. Pour Alex, c'est « la base de tout », s'il n'y a plus de laïcité, il ne croit plus en la République française. Il est d'avis qu'il faut faire la religion à la maison, l'État reste en dehors de la question. Cela implique aussi que tout signe religieux est interdit dans les espaces publics, que l'État ne finance pas la religion et que l'école ne l'enseigne pas, excepté les écoles privées. Aux Pays-Bas il est plus courant d'avoir des

11 Ces écoles ne sont pas des écoles coraniques ou de style école du dimanche, mais des écoles proposant un enseignement correspondant aux directives du ministère de l'éducation, basées sur des convictions religieuses.

12 <https://www.rijksoverheid.nl/onderwerpen/vrijheid-van-onderwijs/openbaar-en-bijzonder-onderwijs>

écoles religieuses, bien que l'État soit séculaire. J'ai déjà remarqué que c'est quelque chose que les Français que j'ai rencontrés n'arrivent pas à comprendre. De mon côté reste aussi une profonde incompréhension face à la manière dont certains Français rejettent tout ce qui a à voir avec la religion avec l'idée que c'est forcément dogmatique et va de pair avec l'oppression du peuple, alors que je pense que cela pourrait être différent. Alex m'explique d'où il pense que ce rejet vient. Selon lui, après 1500 ans de religion, les Français ont « coupé la tête de leur roi et la République est née » accompagnée de la séparation de l'Église et de l'État. Il y a cette idée tenace que, si la religion reçoit une place dans l'espace public, l'État l'adopterait de nouveau, il y aurait à nouveau un roi et les citoyens seraient soumis, auraient affaire à de fortes inégalités et de l'oppression basée sur la religion. Alex affirme que ceux qui ne voient pas de problème à ce que la religion reçoive une place dans l'espace public sont, de son point de vue, des royalistes là où les promoteurs de la laïcité sont des républicains. Bien que nous soyons tous les deux de bonne volonté pour écouter l'autre et essayer de comprendre son point de vue, la discussion a débouché dans une impasse. Le concept de laïcité n'est pas appliqué de la même manière aux Pays-Bas qu'en France, la liberté d'enseignement inscrite dans la constitution néerlandaise permettant aux écoles religieuses d'exister. Les conversations interculturelles à ce sujet ne semblent pas donner de possibilité d'une ouverture dans la discussion. La culture française et néerlandaise est trop ancrée en chacun pour nous en soustraire et atteindre une bonne compréhension de l'autre. À la place, l'incompréhension persiste des deux côtés. La laïcité est un sujet qui conduit la plupart des conversations dans une impasse : le ressenti que chacun a avec le concept de religion semble incompatible et les interlocuteurs argumentent sur des plans différents.

La religion et la conception que les Néerlandais en ont fait partie de ce qui forme la culture d'accueil des Français. Ceux-ci s'y heurtent parfois, faisant que les conversations débouchent dans des impasses, ou bien ils évitent d'en parler parce que l'incompréhension reste. La plupart des caractéristiques des Néerlandais qui sont relevés par les Français sont toutefois compris par ces derniers, bien qu'ils ne les adoptent pas toujours. Ce sont des traits caractéristiques qui les étonnent et qu'ils attribuent à ce qui fait que les Néerlandais sont néerlandais.

Traits de caractère d'un « peuple » décrits depuis un point de vue situé

Le fait que notre socialisation soit ancrée en nous fait que nous portons notre culture et la formons à notre tour, dans tous les cas aux yeux de ceux que nous rencontrons. De cette manière, les personnes que l'on rencontre se font une idée de notre pays et culture d'origine. Il en suit ce que le philosophe et sociologue Alfred Schütz a conceptualisé comme la *typification*. Selon lui, la typification nous permet de faire sens du monde et dans le monde (Butnaru, 2015 : 106). Le monde serait expérimenté « comme une structuration distribuée en types et en relations typiques entre les types » (p.107). Pour élaborer la notion de typification, Schütz s'est laissé inspirer par la phénoménologie husserlienne génétique et par le concept d'idéal-type de Weber dans la sociologie compréhensive. La typification est en premier lieu la capacité de l'individu à thématiser, faire sens du monde, reconnaître des types à partir d'une base de données de connaissances à portée de main (*ibid*) et ainsi en quelque sorte classer l'autrui qu'il rencontre. Il en résulte une image générale d'une population ou des habitants d'un pays, alimenté par le ressenti que donnent ces personnes au travers de leurs communications verbales et non-verbales.

Pendant notre entretien, Arnaud, qui habite à La Haye depuis un an et demi, a pu développer une vision d'ensemble généralisée des Néerlandais et des Pays-Bas. Il partage son observation que les Néerlandais sont « un peuple » qui se couche tôt et se lève tôt et serait en ce sens très ordonné. Il confirme ici ce que Enklaar a aussi relevé, le fait que les Néerlandais se lèvent en moyenne tôt, vers 6h30, et ne se couchent pas trop tard, autour de 23h (2007 : 48). Cela se voit aussi dans l'importance qu'ils accordent à la planification, comme vu précédemment. Arnaud a aussi l'impression que la population est divisée idéologiquement entre la nouvelle génération, qui est « très libertarienne, contre la règle » qui aspire à plus de liberté d'expression, et une génération plus ancienne dont il ne précise pas les particularités. Arnaud a vu juste concernant la génération plus jeune, qui se révolterait contre les règles, mais c'est le même cas pour la génération plus ancienne. Les Néerlandais accordent beaucoup de valeur à l'autodétermination. Ils n'aiment pas trop que leur liberté de choix soit entravée par des règles et n'acceptent pas que le gouvernement se mêle de trop de choses (Enklaar, 2007 : 63). Les Néerlandais souhaitent avoir leur mot à dire dans ce qui est décidé. Au sein d'entreprises, d'écoles et d'associations, il y a bon nombre de réunions pour discuter des décisions importantes. Dans les organisations des écoles, il y a un conseil de participation constitué du

personnel, de parents et dans le cas des collèges et lycées aussi des étudiants. Cela permet à chacun de participer à la prise de décisions importantes quand cela regarde chacun et l'opinion des parents et élèves est prise en compte, s'il y a un désaccord, l'on entre en discussion pour trouver un accord qui convient à tout le monde¹³. Dans les entreprises néerlandaises, la recherche de compromis prend une place importante dans l'organisation, comme l'explique le polytechnicien et sociologue Philippe d'Iribarne qui a fait une étude comparative de l'organisation interne d'une usine française, américaine et néerlandaise (1989). Le consensus assure une bonne coopération au sein de l'entreprise (Santilli, 2023 : 12) et « la négociation et l'écoute sont au cœur du fonctionnement de la structure » (p.11). Bien que les Néerlandais n'aiment pas qu'on leur impose des choses, ils sont très respectueux des règles existantes qui visent à maintenir l'ordre dans la société, mais s'ils les jugent inutiles, ils n'hésitent pas à les transgresser (Enklaar, 2007 : 50). Certains Français adoptent ce comportement, comme le fils adolescent de Marie-Amélie, une expatriée à La Haye depuis 8 ans. Leurs voisins avaient fait savoir que le lampadaire devant leur maison devait rester libre et que les enfants de Marie-Amélie n'avaient pas le droit d'y garer leur vélo. Cela entre dans l'idée des Néerlandais que l'espace privé et public doit être propre et rangé, ce qui s'étend bien souvent à la partie publique du trottoir qui est en face de leur maison. Depuis cette interdiction, le fils de Marie-Amélie gare son vélo contre le lampadaire des voisins. Il trouve la règle déraisonnable et choisit de la transgresser. C'est de cette manière que quelques règles sont transgressées, tout en respectant les règles qui paraissent importantes pour le respect de la liberté de chacun.

L'autodétermination tant chérie par les Néerlandais signifie aussi qu'il faut être responsable de ses actes et de sa vie, l'on ne peut pas rejeter les conséquences de ses actes sur les autres (Enklaar, 2007 : 64). Cela fait que les Néerlandais prennent la responsabilité de leurs décisions. Ils n'attendent pas forcément que le gouvernement les guide – Arnaud remarque que « le peuple néerlandais » ne considère pas nécessairement que l'État doit tout leur donner, bien que ce soit aussi un peuple providentiel dans le sens où l'État prend soin des citoyens – et ont moins tendance que les Français à donner la faute à d'autres, le gouvernement inclus. Arnaud a observé qu'il y a beaucoup d'individualisme vis-à-vis de la manière dont le système fonctionne, les Néerlandais se débrouillent beaucoup eux-mêmes par rapport aux Français. Selon lui, en France, les

13 Issu de mon entretien avec Bente, administratrice de l'éducation.

citoyens sont plus accompagnés par l'État et ce dès la naissance avec une école gratuite, un système qui est façonné pour eux, des cases dans lesquelles les individus entrent et s'ils en sortent on tente de les faire rentrer dans une case. Cela a des avantages, il y a un sens de la communauté et de groupe, mais aussi des désavantages. Arnaud voit aux Pays-Bas ce qu'est un système où cet accompagnement est moins fort.

L'autodétermination vient du souhait qu'ont les Néerlandais selon Enklaar de pouvoir décider pour eux-mêmes et cela implique qu'ils ont une opinion sur tout qu'ils n'hésitent pas à exprimer (p.63). Selon Enklaar, un Néerlandais exprimerait d'abord son opinion, avant de l'explicitier (*ibid*). C'est quelque chose auquel se heurte Arnaud, selon qui les Néerlandais ont tendance à dire « moi je vois les choses de cette manière et je fais ça comme ça ». Ce qui est remarquable, c'est qu'un de mes interlocuteurs néerlandais, Arie, a spontanément dit la même chose au sujet des Français : « ils ne sont pas ouverts à d'autres manières de faire et disent « je fais ça comme ça » ». Pour Arie, cette mentalité relève d'arrogance. Il me l'a dit dès que je lui ai expliqué mon objet d'enquête, suivant la manière particulièrement néerlandaise selon Enklaar d'exprimer son opinion librement, parfois sans que ce soit demandé. Nous pourrions néanmoins nous demander si cette accusation d'arrogance partagée avec d'autres Néerlandais par rapport aux Français ne dit pas plus de celui qui énonce cette idée que de ceux qu'il vise. Comme l'explique l'anthropologue de la communication Yves Winkin, « quand un groupe parle de quelque chose, il parle aussi de lui en tant qu'entité collective » (2001 : 203-204). Cela se sent aussi dans la description que fait Arnaud des Pays-Bas et des Néerlandais, mais lui-même s'en rend compte aussi et fait de temps en temps le lien entre ses observations et le fait qu'il est Français. Ainsi, en comparant les Pays-Bas à la France, il a précisé qu'aux Pays-Bas, il y a moins de poids du collectif et de la manière dont l'on est perçu de sorte à ce que la façon des Néerlandais d'exprimer leur opinion de manière directe et sans trop de détours n'est pas mal vue, voire appréciée. Il le retrouve aussi dans la posture physique des Néerlandais qui « sont très naturels quand ils sont dans la rue », ils ont moins peur d'être jugés par les autres. Cela se traduit par des discussions plus bruyantes, une posture plus relâchée, sans trop d'artifices. Il y a plus de tolérance pour l'affirmation de l'individualité de chacun. Charles partage cette impression. Il trouve les Néerlandais très ouverts. Ils ne se font pas une opinion comme les Français, c'est moins jugeant. Les manières de faire et la posture des Néerlandais donnent l'impression qu'ils sont ouverts d'esprit.

La répugnance des Néerlandais pour les règles et les obligations ou interdictions imposées par le haut font qu'il y a une relation particulière entre patrons et employés dans le monde du travail. La hiérarchie est présente, mais se fait sentir moins fortement. Agnès, une analyste de données dans une entreprise néerlandaise qui habite à La Haye depuis 10 ans, confirme que le monde du travail néerlandais est connu pour être moins hiérarchique et pour être un lieu où il y a une capacité à bien travailler ensemble. Rodrigo, un immigré français travaillant dans une entreprise de livraison de repas, me raconte que dans l'entreprise française où il travaillait avant, certains employés ne peuvent pas adresser la parole directement au directeur, mais doivent passer par une ou plusieurs personnes intermédiaires. Il y a un certain contraste avec les Pays-Bas où il n'est pas anormal que le patron déjeune avec les employés. Enklaar confirme, en citant d'Iribarne, que les directeurs dans des entreprises néerlandaises sont considérés comme des membres normaux de la communauté auxquels l'on peut s'adresser sans avoir besoin d'adopter une approche spécialement polie (Enklaar, 2007 : 95). Dans certaines entreprises des séances de *bonding* dans l'équipe et avec le patron sont rendues importantes. Il faut que les employés soient motivés à fournir du bon travail. Dans cette même idée et pour atteindre un consensus quand on est en désaccord, les directeurs et employés ont l'habitude de discuter des méthodes de travail et de ce qui ne va pas. Tous accordent une grande importance à l'opinion des autres, que ce soit celle du patron, de l'employé ou d'autres membres de la communauté (*ibid*). La recherche d'un consensus va de pair avec une bonne écoute, des explications mobilisant des données factuelles, propre à la manière de parler directe des Néerlandais, et la recherche d'un accord (*ibid*). Si tout le monde y met du sien, un accord est vite trouvé et tout le monde s'y tient (*ibid*). D'Iribarne précise que c'est un point sur lequel les Français s'étonnent souvent et c'est aussi ce que j'ai pu relever dans mes entretiens. Par exemple, Arnaud développe un discours sur la différence du rapport à la hiérarchie. Selon lui, la hiérarchie est « moins dogmatique » et plus horizontale qu'en France. « Le Néerlandais » a aussi la conscience professionnelle de dire que s'il ne travaille pas, il ne va pas y arriver, ce qui correspond avec la conscience impliquée par l'autodétermination que si on veut atteindre quelque chose, il faut le faire soi-même. Cela se traduit par un sentiment de responsabilité plus fort envers les choses qui doivent être faites. Le monde du travail est aussi fait d'une telle manière qu'au chômage, les chômeurs bénéficient d'un accompagnement pour pouvoir se remettre au travail rapidement, pour son propre bien mais surtout pour le bien de l'intérêt général de la société. J'ai moi-même pu remarquer cette conscience de l'intérêt général chez les

individus quand je devais prendre le train en heure de pointe en fin de journée. Le premier train qui passait et que je souhaitais prendre était plein à craquer et du personnel de NS, la compagnie de trains, était chargé d'empêcher les gens qui le souhaitaient encore de rentrer parce qu'autrement le train ne pourrait pas partir. Ils ont calmement fait appel à notre propre capacité de jugement : « vous voyez bien que ça n'ira pas ». Les autres voyageurs ont alors pris la sage décision d'attendre le prochain train (qui arriverait 10 minutes plus tard).

Comme Philippe le résume bien, il y a un pragmatisme différent aux Pays-Bas. (Selon lui,) il y a une logique directe des actions dans l'intérêt volontairement commun, comme dans l'exemple du train bondé ci-dessus ou bien dans le cas d'une mentalité différente par rapport au travail. Il y a par exemple l'idée qu'il faut travailler parce que, à côté du fait que cela permet de gagner sa vie, cela est une forme de contribution à une vie en société plus agréable. Il remarque aussi que le « compromis politique » est une des spécificités néerlandaises, en France il y a plus un conflit intellectuel, une volonté d'avoir raison. Ce nouveau pragmatisme que découvrent les Français expatriés et immigrés plaît à la plupart de mes interlocuteurs. Ils se trouvent confrontés à une autre manière d'être et à d'autres valeurs centrales d'une société. Cela peut être perturbant, le cadre de pensée et de manière de faire est différent et cela prend du temps à apprendre, la manière de faire française étant ancrée dans les habitudes et les réflexes des Français.

Le ressenti par rapport à une population

Le ressenti de la langue est formé par le ressenti d'un pays et d'une population en général. Il en résulte une description généralisée d'un groupe de personnes à l'échelle d'un pays, exercice auquel Alex s'est volontairement plié.

Dans son livre *Watching the English* (2005), Kate Fox s'est donné pour tâche d'essayer de trouver ce qui fait la personnalité particulière des Anglais en général. Pour cela, elle s'est volontairement limitée aux habitants d'Angleterre, sans inclure les Gallois, les Écossais et les Irlandais du nord. En explorant différents aspects de la vie quotidienne de sa population cible (entre autres les conversations au sujet de la météo, les formules de politesse, l'organisation de la maison, les règles dans les pubs et les règles de politesse strictes) elle a cherché à expliquer le comportement des Anglais, leurs valeurs, d'où ces valeurs viennent et les stéréotypes, pour aboutir à une explication de la

personnalité généralisée de la population étudiée dans l'objectif de mieux les comprendre. Elle explique de cette manière que les Anglais sont en réalité très timides et ont une grande peur de l'embarras social (Fox, 2005 : 28). Comme ils sont mal à l'aise dans des contextes sociaux, beaucoup de règles de communication implicites sont mises en œuvre. C'est par exemple le cas pour commencer une conversation. Fox dit que les Anglais ne savent jamais comment s'engager dans une conversation. Pour y remédier, des formules ont été élaborées comme le sujet de la météo qui est parfait pour briser la glace. Commencer par une remarque sur le temps qu'il fait est alors une question déguisée : « j'ai bien envie de parler avec toi, est-ce que tu consens à t'engager dans une conversation ? ». La réponse appropriée serait d'acquiescer, en ayant le droit d'y appliquer une précision. Si l'on acquiesce, l'on accepte de s'engager dans la conversation, si l'on répond négativement, l'on émet le signal implicite qu'on ne souhaite pas parler avec la personne (p.28-29). Il y a bon nombre d'autres règles d'usage de la langue qui régissent les interactions sociales, dans le but de les faciliter pour les Anglais qui sont généralement très réservés et sont mal à l'aise dans des situations sociales. C'est en expliquant ces usages de la langue que Fox décrit comment se comporter dans la société britannique. Au travers des règles implicites qu'elle aborde, elle touche à une description du ressenti de la langue.

Alex entame une entreprise comparable, bien qu'à échelle fortement réduite, pour décrire ce qui pour lui définit les Néerlandais et quel est son ressenti général par rapport aux personnes parmi lesquelles il vit. Il me prévient que sa description de ce que seraient les Néerlandais et leur culture est fortement généralisée, il est conscient que chaque personne est différente et que chaque généralisation omet les nuances. Il commence par dire qu'il a l'impression que le calvinisme est resté ancré dans la manière de faire des Néerlandais. Il pense qu'ils ont gardé la rigidité du calvinisme dans certains éléments, les Néerlandais sont assez droits dans beaucoup de choses. Par exemple, il dit que « l'argent, ça ne rigole pas aux Pays-Bas », les finances sont prises très au sérieux. Il pense que ça vient des commerçants. Il retrouve ce sérieux chez les hommes néerlandais avec qui il a du mal à créer une relation amicale. Il dit ne pas avoir de bons copains néerlandais, mais il a beaucoup de bonnes copines. Il trouve que c'est plus facile de parler et de rigoler avec les femmes néerlandaises parce qu'elles lui paraissent plus ouvertes et ont moins de retenue. Alex avait déjà été en contact avec des Néerlandais sur les campings dans la vallée du Rhône, près de Lyon dont il est originaire. C'est comme ça qu'il s'est surtout fait des amies néerlandaises. Il trouve les hommes plus sérieux, même

au bar. Cela s'aligne avec ce que Maxime me disait des hommes qu'il rencontrait à la salle de sport et dont le small-talk porte sur des sujets sérieux comme la bourse ou l'économie.

À côté de cela, Alex trouve les Néerlandais très simples, très basiques. Il le décrit aussi en disant qu'ils sont « très nature », en anglais il utiliserait le mot *rough*, sans vouloir être méchant : « c'est juste comment est leur attitude ».

À ma demande, il propose aussi une description de la culture française. Il dit que les Français sont des grognons, « Quand ils disent non, ça veut pas dire forcément non, mais ils disent toujours d'abord non. ». Il dit que les Français « c'est des révolutionnaires ! », ils ne se laissent pas marcher dessus et ne sont d'accord avec rien du tout. Aux Pays-Bas, au contraire, « il y a la politique des *polder*, tout est gris, il n'y a pas de noir et blanc. En France c'est tout noir ou blanc, le juste milieu est très compliqué ». Il met le doigt sur ce qu'a écrit Enklaar au sujet de la valeur de modération qu'ont les Néerlandais. Il est mal vu d'aller dans les extrêmes, et la discussion en vue d'atteindre un compromis est largement préférée (2007 : 54). Selon Alex, les Français sont aussi plus politisés que les Néerlandais. Avec les Néerlandais « tu ne parles jamais de politique » là où cela arriverait plus souvent avec des Français. Les sujets de conversation sont différents avec des Néerlandais, quelque chose auquel doivent s'adapter les Français ou du moins développer un savoir pragmatique pour savoir quand l'on peut parler de politique et quand non.

Le ressenti d'Alex par rapport aux Néerlandais est celui d'une certaine rigidité dans l'organisation et la manière de faire et de penser. Il les trouve aussi assez « rugueux », à l'opposé de bourgeois (excepté les commerçants), très terre-à-terre. Il touche par là à quelques valeurs néerlandaises explicitées par Enklaar dans son livre, comme la valeur de modération. Pour Alex il s'agit de ses observations, sans chercher à juger positivement ou négativement, bien au contraire, il apprécie beaucoup les Néerlandais pour leur manière d'être. Le ressenti procuré par le pays est prolongé par le ressenti que donne la langue. Les premières impressions du nouveau pays dépassées, les Français peuvent développer une meilleure écoute du néerlandais et des manières de le parler et en même temps avoir affaire au ressenti que procure cette façon de dire. Certains n'arrivent pas à nommer ce ressenti de la langue auquel ils ont pourtant affaire au vu de leurs réactions face aux conversations avec des Néerlandais ; tandis que d'autres le reconnaissent avec enthousiasme quand j'en parle et s'engagent dans une tentative de description de ce en quoi cela consisterait.

Partie II – métalangage et comment se manifeste le ressenti de la langue

Pendant une conversation avec Marie, étudiante bilingue néerlandais-français en mathématiques¹⁴, elle m'a expliqué ce qu'est le nombre imaginaire pur en mathématiques. Le nombre imaginaire, noté i , est un chiffre qu'on ne connaît pas (excepté le fait que $i^2 = -1$), pourtant il peut être utilisé dans des calculs. Marie a résumé l'analyse de ses cours en disant que les mathématiciens ne cherchent pas forcément à savoir ce qu'est i , parce qu'ils connaissent la relation que i entretient avec les autres éléments de la formule et ça suffit. J'ai eu l'idée de transposer cette idée à la notion de ressenti de la langue. Au lieu de chercher à décrire précisément ce qu'est le ressenti de la langue, ce que j'avais tenté de faire pendant mon premier terrain, j'ai cherché les relations qu'entretient le ressenti de la langue avec d'autres faits de langage. Dans l'analyse de mes données, je me suis penchée sur le métalangage produit au cours de mes entretiens au sujet du ressenti de la langue et de formes sous lesquelles se manifeste le ressenti, notamment le code-switching et le borrowing qui sont les formes de manifestation les plus courantes.

14 Pendant une sortie amicale au restaurant le 14-01-2025.

Chapitre 3 – Parler de la langue néerlandaise avec des Français : rapport à la langue néerlandaise et française

Pendant mon enquête, beaucoup de métalangage a été produit¹⁵. Dell Hymes définit le métalangage comme un langage qui a un rôle de désignation et prédication, c'est-à-dire de « nommer les choses dont on parle et dire des choses à leur propos » (Hymes, 1991 [1972] : 57). Si j'ai pu produire autant de données métalinguistiques c'est du fait d'avoir commencé mes terrains par des investigations sous forme d'entretien. Je discutais de la langue, comment elle était vécue et les descriptions possibles avec mes enquêtés pour essayer, au travers des réponses, de trouver où se logeait le ressenti de la langue. De cette manière, j'ai pu explorer la mesure dans laquelle mes interlocuteurs sont conscients du ressenti de la langue quand ils parlent, comment ils le nomment, où ils le situent et à quels moments ils sont conscients de l'interférence du ressenti à ce qu'ils disent.

Directness : une manière de parler particulièrement néerlandaise

Les Français avec qui j'ai discuté décrivent la manière de parler néerlandaise de différentes façons. Ils commencent souvent par dire que les Néerlandais sont directs pour ensuite le décrire avec d'autres mots, donnant des synonymes et parfois des exemples. C'est le cas de Louna, stagiaire à l'Alliance française, qui répond de suite à ma question en disant que les Néerlandais sont directs pour ensuite ajouter qu'ils sont francs et que cela se remarque dans leur manière de dire les choses, mais aussi dans le visage et dans le regard. Arnaud renchérit en soulignant que les Néerlandais sont « un peuple » très franc, très direct avec les autres tout en étant très tolérant. Philippe dit qu'en néerlandais « on prend moins les pincettes », qu'il y a moins de formules de politesse. Il a aussi remarqué que les Néerlandais sont moins longs que les Français pour dire des choses. Ils ne tournent pas autour mais disent le message directement tel qu'il est. Là où lui utiliserait 20 phrases pour dire quelque chose en français, un Néerlandais n'en utiliserait que 2 pour

15 Le métalangage se définit comme étant du « langage naturel considéré dans une fonction spécifique qui consiste à parler du langage lui-même » (<https://www.cnrtl.fr/definition/m%C3%A9talangage>). La métalinguistique, quant à elle, consiste en l'ensemble des idées formulées par les individus au sujet des langues qu'ils parlent.

dire la même chose. La même manière de parler succinctement se retrouve dans les questions administratives où quelque chose peut être expliqué en 4 lignes là où la même affaire s'étalerait sur deux pages en français.

Louna, Arnaud et Philippe mettent ici le doigt sur un ressenti assez général par rapport à la langue néerlandaise et la manière de parler des Néerlandais. Il est connu chez les étrangers (aux Pays-Bas ou non) que les Néerlandais sont directs (voir entre autres White & Boucke, 2017). Cette impression façonne l'image que chacun se fait du Néerlandais en général. Ces descriptions viennent se compléter par des explications plus détaillées. De cette manière, Frank, un britanno-grec, dit aimer le *openness*, l'ouverture de la langue : « les gens disent les choses comme elles sont et ils le pensent vraiment ». Il prend l'exemple que s'ils disent que tu es le bienvenu, ils le pensent vraiment, ce n'est pas par politesse. Marie, franco-néerlandaise et vivant aux Pays-Bas depuis qu'elle est née, me raconte qu'elle trouve que les Néerlandais sont « to the point », ils vont droit au but. Ils racontent ce qu'ils veulent dire, ensuite c'est au tour de leur interlocuteur et ainsi de suite. Selon elle, les Néerlandais sont assez pragmatiques, factuels. Il y a là un autre rythme conversationnel par rapport au français qui, selon Marie, est parlé de manière plus passionnée, bruyante et en se coupant mutuellement la parole en cas de discussion. Patrick, qui vit à La Haye depuis un an et demi, trouve que les Néerlandais sont « des gens sympas », assez ouverts, francs et directs. Quand ils parlent ils ne font pas trop de détours, ne rendent pas les choses plus compliquées qu'elles le sont, voire le simplifient. Cela donne le sentiment que le néerlandais est une langue claire, facile à comprendre, « sans trop de chichis ».

Manon ajoute que « vous êtes brusques, oui », et s'accorde pour dire que les choses sont claires. Elle-même a un copain néerlandais et elle a pu remarquer, dès la phase de « flirtage » comme elle dit, qu'il a d'autres habitudes de communication. En effet, après s'être rencontrés en Lettonie, ils ont commencé à se côtoyer, mais Manon avait l'impression qu'il ne se passait rien entre eux. Après avoir consulté une amie qu'ils avaient en commun elle a mieux compris comment elle pouvait s'y prendre et elle est devenue « très droite au but ». Ça ne choquait pas son copain qui avait l'habitude qu'on soit droit au but avec lui et ça faisait que c'était clair pour tous les deux ce qui se passait, les souhaits de l'un et de l'autre étaient exprimés et ils se posaient la question directement : « c'était un *date* là ? », ou « on est en couple maintenant du coup ? ». De cette manière il y a moins de messages cachés, de sous-entendus qu'il faut comprendre en lisant entre les lignes. Manon a adapté sa manière de faire et de prendre la *directness* néerlandaise. De

cette manière, sa manière de faire et son ressenti avec la langue ont changé. Elle n'est plus choquée par l'aspect brusque et direct de la manière de parler néerlandaise. Comme cette manière de faire lui convient bien, elle l'a adoptée et à force de s'en servir, elle a intégré cette manière de parler différente dans son ressenti de la langue, pouvant de cette manière repérer quand quelque chose peut se dire dans un contexte néerlandais.

Ces quelques descriptions de la langue néerlandaise que mes interlocuteurs me font relèvent un processus classique de typification que le philosophe et sociologue Alfred Schütz a élaboré. Selon lui, la typification est une capacité de l'individu à thématiser, faire sens du monde et reconnaître des types à partir d'une base de données de connaissances qu'il s'est construit au fil de ses expériences (Butnaru, 2015 : 107). Les Français avec qui j'ai parlé ont typifié les Néerlandais qu'ils ont rencontrés selon des schémas préexistants : il est assez connu que les Néerlandais sont directs et vont droit au but. Sur la base de ces connaissances a priori, ils ont pu ajouter des nuances, rajouter des expériences personnelles puis trouver un moyen de naviguer au travers de cette manière de parler différente.

Le rapport des Français à la forme de la langue néerlandaise

Découvrir une nouvelle langue implique aussi de découvrir que parfois un seul mot français peut être traduit par plusieurs mots en néerlandais. Ou bien l'on découvre un nouveau suffixe. Par ailleurs, beaucoup de Français apprenant le néerlandais ou déjà bilingues ont remarqué que l'ordre des phrases en néerlandais est différent, que les verbes ne se placent pas de la même manière et que la prononciation coûte parfois un effort supplémentaire.

Ainsi, Bruno, un retraité d'origine alsacienne qui vit à La Haye depuis qu'il a 30 ans et qui a de la famille flamande et qui est le président du consistoire de l'église réformée wallonne de La Haye, me dit que la construction des phrases en néerlandais est inversée comparée à la construction syntaxique du français. La phrase néerlandaise est construite d'une manière comparable au français avec un sujet – verbe ou groupe verbal – complément. Par contre, il existe des verbes composés en néerlandais combinant un verbe avec un adverbe ou une préposition. Ces verbes peuvent être divisibles ou non¹⁶, au contraire de verbes français qui restent groupés. Il arrive alors qu'au passé composé,

16 <https://onzetaal.nl/taalloket/samengesteld-werkwoord>

une phrase prend la forme de sujet – auxiliaire – complément – préposition + participe passé (*ik heb gisteren hardgelopen*¹⁷ (J'ai couru hier.)). Le participe passé s'insère au centre du verbe à l'infinitif, entre la préposition et le verbe. Il se peut aussi qu'au présent, la phrase soit construite dans l'ordre sujet – verbe – complément – préposition (qui fait partie du verbe) (*ik loop vandaag hard* (Je cours aujourd'hui)). Ce sont ces formes qui déroutent certains Français qui ont du mal à savoir quand respecter quelle forme.

Claire a remarqué que pour certains mots français, il y a des mots différents en néerlandais. Par exemple dans le cas du mot « maréchal ferrant » qui peut désigner tout aussi bien celui qui soigne les sabots des chevaux et celui qui travaille le fer. En néerlandais le premier est appelé *hoefsmid* et le deuxième *smid*. Nous avons aussi parlé du terme « pâte » qui sert à désigner plusieurs choses en français alors qu'il y a un mot à part pour chaque élément en néerlandais. Ainsi, la pâte à crêpes ou pour le cake est du *beslag*, les pâtes sont *pasta*, la pâte à pain est *deeg*. Cela donne l'impression qu'en néerlandais, il y a plus de mots qu'en français, au contraire de la croyance générale selon laquelle le français serait une langue riche avec plus de nuances. Objectivement, il est difficile de déterminer combien de mots ont les deux langues¹⁸, différentes sources nomment différents nombres de mots dans les deux langues. On pourrait dire que dans certains cas, le néerlandais propose plus de mots différents et dans d'autres cas c'est le français.

Clara, étudiante allemande, remarque qu'en néerlandais, il y a beaucoup de mots « petits », « small words » comme elle dit. En effet, en néerlandais l'on peut rajouter le suffixe *-je* derrière beaucoup de mots pour indiquer quelque chose de petit. Par exemple, une petite main serait un *handje* (*hand* = main, *je* = l'élément rétrécissant). Cela procure le sentiment que le néerlandais est une langue plus gentille, plus douce. C'est comme cela que le vit Coralie. Suite aux remarques de ses enfants concernant sa manière de parler en néerlandais et en français, elle a remarqué que la langue néerlandaise est plus gentille quand on s'adresse aux enfants. Selon elle, c'est dû aux mots « petits » qui sonnent plus sympathiquement, gentiment, plus doux, là où le français est une langue dans laquelle on garde plus de distance sur le plan émotionnel. C'est par les remarques de ses enfants que

17 Avec le verbe *hardlopen* (faire de la course à pied), la préposition est soulignée, *ge* est ce qui fait que le verbe est un participe passé.

18 Pour le néerlandais : <https://taalunie.org/informatie/24/feiten-cijfers>
Pour le français : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/QDL056>

Coralie s'est rendu compte du ressenti que véhicule sa manière de parler et les mots qu'elle utilise. Depuis, elle le ressent aussi de cette manière. Tout comme la manière de faire directe des Néerlandais a été intégrée à son système de pensée et correspond maintenant à son ressenti de la langue, les mots gentils ont ajouté une dimension à l'image qu'elle se fait de la langue néerlandaise, basée sur le ressenti qu'elle a avec ce qui est dit. Le ressenti positif attribué au néerlandais par entre autres Coralie n'est pas forcément partagé par mes autres interlocuteurs. Le ressenti est personnel et peut présenter des points de convergence avec d'autres ressentis puisque l'on parle de la même langue, mais il peut aussi y avoir des sentiments divergents. C'est le cas notamment de la sonorité de la langue néerlandaise.

La sonorité du néerlandais et les différents accents

La sonorité du néerlandais heurte plus d'une oreille. Des expatriés le remarquent par ce qu'ils entendent dans leur entourage ou en apprenant le néerlandais, les immigrés bilingues entendent la différence avec le français. Marie décrit la sonorité du néerlandais « comme si la bouche s'effondre », comme si on n'a pas envie de terminer la fin des mots et ce qu'il en sort est une sorte de pudding. Elle le compare au français dont elle aime la manière dont les voyelles sont prononcées. Marion, une femme immigrée, trouve la langue moche, trop gutturale. Il lui faut faire un vrai effort physique pour prononcer les sons. Elle trouve l'allemand, qu'elle connaît par son mari allemand, moins guttural, plus subtil et elle l'apprécie. Malgré son ressenti de dégoût par rapport au néerlandais qu'elle déteste, elle se force tout de même à l'apprendre parce que sa fille va dans une école néerlandaise et elle aimerait pouvoir comprendre ce qu'elle dit. Son sentiment d'agacement mène Marion à chercher les petites règles illogiques et agaçantes comme l'emploi du féminin et du masculin en néerlandais (contrairement à ce qui est dit couramment, le féminin et masculin est bien présent dans la langue, quoique moins visible qu'en français). Philippe relève le même aspect guttural du néerlandais. Il dit que le néerlandais « peut paraître abrupt, rugueux ». Contrairement à Marion, il s'y est habitué. Néanmoins, il préfère l'accent du sud des Pays-Bas qui est plus doux et qui arrondit les parties rugueuses et gutturales de la langue, et il tente d'imiter cet accent-là. Selon la sociolinguiste Suzanne Romaine, l'accent consiste en une manière de prononcer une variété de langue (2000 : 19). Ici, Philippe valorise un accent et une variété de langue, la variété parlée dans le sud des Pays-Bas, par rapport au néerlandais « courant ». Maria

Candea, sociolinguiste, précise que la perception et l'opinion que l'on a des accents est très sensible aux représentations (2021 : 21). La représentation que Philippe a du néerlandais du sud est celle d'une langue plus douce, plus jolie à l'oreille.

L'accent peut aussi donner une indication sur l'origine régionale ou nationale du locuteur. Ainsi, en participant à un séminaire qui se déroulait en anglais à Utrecht pendant mon deuxième terrain, j'ai su qu'une des intervenantes était Allemande parce que son accent était si fort que j'ai cru devoir comprendre de l'allemand. De tels accents peuvent trahir d'où vient le locuteur, comme c'est souvent le cas avec mes enquêtés français, mais cela est aussi un signe pour les Néerlandais que le néerlandais n'est pas la langue maternelle de leur interlocuteur. Pour l'aider ou pour faciliter l'échange, les Néerlandais ont alors tendance à rapidement switcher vers l'anglais. C'est agréable pour ceux qui souhaitent échanger rapidement des informations, mais pour les apprenants cela rend d'autant plus difficile de persévérer dans la pratique. Certains persistent malgré tout et il arrive parfois que des situations comiques en résultent. Ainsi, il est arrivé à Manon de parler néerlandais à une barista qui lui a répondu en anglais jusqu'à la fin de l'échange. Manon a pu en rire, mais c'était aussi un peu gênant parce que ça faisait par la suite qu'elle se posait des questions par rapport à son niveau de langue. Un événement comparable est arrivé à Maxime qui, quelques mois après son arrivée aux Pays-Bas, a eu une conversation avec une vendeuse de billets de train qui s'est entièrement déroulée en néerlandais-anglais. Il continuait à parler en néerlandais, la vendeuse a persisté à lui répondre en anglais. En rétrospective, Maxime peut en rire, mais sur le moment il avait été un peu vexé et déçu qu'elle ne participe pas à sa tentative de pratiquer le néerlandais. Dans ces cas-là, l'accent des Français était bien interprété comme étant un accent étranger, mais leurs interlocuteurs s'étaient mépris sur le niveau de maîtrise du néerlandais qu'avaient Manon ou Maxime.

Les accents influencent l'impression qu'on a de nos interlocuteurs, mais est aussi un vecteur d'erreurs. Le ressenti que donne leur manière de parler au récepteur fait que ce dernier ne s'adapte pas forcément de la bonne manière en switchant vers l'anglais en guise de langue partagée. Les accents influencent la représentation que l'on se fait d'une personne et il se peut qu'un jugement en résulte.

Des idéologies linguistiques en œuvre

En parlant de la langue, j'ai pu recueillir différentes visions sur comment les étrangers devraient se comporter à l'étranger, plus précisément aux Pays-Bas, au niveau linguistique, développant ce que l'on appelle des idéologies linguistiques. Certaines de mes interlocutrices bataillent avec l'apprentissage du néerlandais et la confrontation à l'idéologie linguistique selon laquelle il faut savoir parler la langue du pays d'accueil.

Paul Kroskrity, anthropologue linguiste, définit les idéologies linguistiques comme des

« beliefs, feelings, and conceptions about language structure and use which often index the political economic interests of individual speakers, ethnic and other interest groups, and nation-states » (Kroskrity, 2015 : 95).

Le linguiste Michael Silverstein les définit comme

« a set of beliefs about language articulated by users as a rationalization or justification of perceived language and use » (Boudreau, 2021 : 172).

La sociolinguiste Annette Boudreau précise que cette définition s'est affinée avec le temps et devrait aussi inclure des facteurs historiques et sociopolitiques qui

« permettent de mieux comprendre comment s'établissent et s'exercent les relations de pouvoir à l'intérieur d'un groupe, lesquelles contribuent à la façon dont ses membres perçoivent leurs langue(s) et celle(s) des autres, et agissent sur leurs pratiques linguistiques. » (*ibid*).

Certains des propos recueillis auprès de mes interlocuteurs au sujet de la langue française et néerlandaise pourraient être rattachés à des idéologies linguistiques.

Par exemple, Bruno ne comprend pas pourquoi les Français ayant déménagé aux Pays-Bas n'apprennent pas le néerlandais et ne font pas d'efforts pour l'apprendre, disant « qu'ils n'en ont pas envie ». Sa conception du rapport que les étrangers devraient avoir à la langue du pays qui les accueille est qu'il n'y a pas le choix d'apprendre ou pas la langue du pays d'accueil, il faut l'apprendre. Selon Bruno, mais aussi les traiteurs Alex et Charles, l'immigré est un invité des Pays-Bas et se doit de se comporter ainsi. Il faut apprendre la langue du pays et ne pas juger les habitudes locales, sinon « tu pars », comme le dit Alex.

Concernant l'opinion qu'il faut apprendre la langue du pays, il peut y avoir des paradoxes sur la question à quelles personnes cette obligation serait appliquée. Par exemple, Erik, un apprenant néerlandais de français à l'Alliance française, affirme que ça

ne lui pose pas problème que des expatriés français ne parlent pas le néerlandais. Par contre, il est d'avis que les Turcs du quartier d'à côté devraient parfaitement maîtriser le néerlandais et se mélanger plus à la population néerlandaise. Malgré mes questions critiques visant à révéler le paradoxe, il ne démord pas de cette opinion. Ici, la différence de jugement sur les expatriés européens et les immigrants orientaux est éminemment politique. En effet, le débat sur « les Turcs et les Marocains » est présent depuis plusieurs décennies. Leur présence est vécue comme un problème, même s'ils sont venus au départ à la demande du pays et d'entreprises néerlandaises en tant que main-d'œuvre pour aider à reconstruire le pays après la Seconde Guerre mondiale¹⁹. La « problématique » des migrants extra-européens, avec les Turcs et les Marocains comme figure de proue, prend une grande place dans le programme politique du parti d'extrême droite PVV (2023). Pourtant, si l'on met côte-à-côte le cas des migrants et celui des expatriés, bien que ce soient deux groupes très différents, l'on ne voit pas trop de différence à première vue concernant le rapport à la langue. La grande majorité des expatriés ne parle pas (bien) le néerlandais, aux dires de mes interlocuteurs néerlandais c'est le même cas chez les migrants extra-européens. Les deux types de communautés se regroupent autour du partage de la même langue et ne s'intègrent pas vraiment à la société néerlandaise. La différence consisterait en le travail que les deux groupes font, d'un côté des emplois bien payés et un niveau élevé d'éducation permettant une vie aisée, de l'autre côté les emplois dont personne ne veut qui sont mal payés. Et pourtant, l'on voit plus souvent d'un mauvais œil les migrants que les expatriés.

Cette idée qu'il faut parler la langue du pays est aussi partagée à d'autres degrés d'intensité. Ainsi, Valérie, expatriée à La Haye depuis 30 ans, est d'avis qu'il faut au moins connaître quelques bases en néerlandais, et est agacée par les étrangers qui ne prennent plus la peine de dire des choses simples en néerlandais mais passent directement à l'anglais. Le sujet ne pose pas problème aux Néerlandais qui vivent dans le Randstad, conurbation de villes plus cosmopolites, avec qui j'ai parlé et qui ont l'habitude de devoir switcher vers l'anglais.

En tant qu'expatriée 'ancienne' venue dans les années 1990, Valérie est d'avis qu'il est suffisant de savoir échanger quelques mots à un niveau basique et de montrer de la bonne volonté. Pourtant, elle n'a pas réellement investi dans un cercle social en dehors de la communauté expatriée. Elle a un bon contact avec ses voisins néerlandais, mais cela

¹⁹ <https://www.canonvannederland.nl/nl/gastarbeiders>

ne va pas plus loin et elle n'en ressent pas le besoin. Il y a là une différence de point de vue avec les immigrés (presque) bilingues qui pensent qu'il est nécessaire de s'intéresser plus en profondeur à la culture de la société d'accueil, ce qui se fait le mieux par la langue.

L'idéologie linguistique la mieux connue selon Boudreau est l'idéologie du standard. Cette idéologie est mobilisée pour expliquer pourquoi certaines pratiques linguistiques sont légitimes et d'autres non, et comment elles participent à la catégorisation de personnes selon leur adhésion à cette idéologie. À partir de l'idéologie du standard, l'on va juger tel ou tel accent peu conforme. De ce fait,

« l'idéologie du standard peut entraîner un fort sentiment d'insécurité linguistique chez des personnes qui ne détiennent pas la langue légitime ou qui pensent parler une langue non conforme à la vision qu'ils s'en font » (Boudreau, 2021 : 173).

Cela a pour effet possible un sentiment de honte de sa langue, une hypercorrection excessive, une conscience paralysante et exacerbée de sa façon de parler et la peur de prendre la parole (Boudreau, 2021 : 174). La conscience paralysante de sa façon de parler et la peur de prendre la parole se retrouvent chez certaines de mes interlocutrices comme Émilie, Mireille ou Marion. Le fait qu'elles ne maîtrisent pas encore assez bien le néerlandais pour dire une phrase sans chercher leurs mots fait qu'elles hésitent à prendre la parole en néerlandais. Comme elles parlent encore à un rythme assez lent, leur interlocuteur doit avoir plus de patience pour écouter et adapter sa propre vitesse de parole. Ces facteurs font que les deux participants à l'échange switchent rapidement vers l'anglais.

Le sentiment de honte joue aussi un grand rôle, surtout chez les femmes que j'ai rencontrées, moins chez les hommes avec qui je n'en ai pas parlé en ces termes. Ainsi, Marion et son amie canadienne m'ont dit après le cours conversationnel auquel nous avons participé ensemble dans la bibliothèque de Escamp qu'elles n'osent pas vraiment parler néerlandais parce que ce sera de toute façon imparfait voire terrible. Elles ont peur du jugement des autres et veulent d'abord être sûres de pouvoir parler parfaitement le néerlandais avant de le parler avec d'autres. Pourtant, c'est en pratiquant qu'on s'améliore et qu'on peut apprendre à connaître la langue. Elles sont conscientes de ce paradoxe, mais le sentiment de honte par rapport à leur propre manière de parler est plus fort. Elles sont admiratives des deux hommes du groupe de conversation qui eux osent prendre la parole et le font (excessivement). Pourtant, l'accent, la prononciation et la compréhension

de ces deux hommes n'est pas forcément meilleure que celle des femmes. Ils ont plus d'aisance à parler et moins peur de prendre la parole, là semble résider la différence. Le fait d'oser provoque chez les femmes apprenantes du groupe de l'admiration pour les capacités élocutoires des hommes. Le ressenti donné par les hommes est celui de maîtrise, qui résonne dans le sentiment d'incertitude des femmes sans forcément leur donner plus de courage pour parler à leur tour. Pourtant, prendre l'habitude de prendre la parole permet de mieux apprendre à maîtriser le néerlandais et à progresser, mais aussi à lier des expériences à la langue, favorisant l'envie de reproduire l'action de parler en néerlandais.

L'idée qu'il faut d'abord maîtriser à la perfection une langue avant de pouvoir la parler a été partagée par plusieurs autres personnes. Ainsi, Amélie, qui vit aux Pays-Bas depuis 10 ans et est en couple avec un Néerlandais, pense que c'est un effet de l'éducation scolaire française qui enseigne d'abord la grammaire et toutes les règles, ce qui place la focale sur l'apprentissage des règles avant de commencer à parler. Selon Amélie, l'idée qu'il faut d'abord maîtriser toutes les règles à la perfection avant de pouvoir parler vient de là. Je partage cette impression qu'une source du 'problème' réside en effet dans l'éducation, mais ce n'est pas un blocage uniquement français. L'amie canadienne de Marion en est un exemple, mais aussi quelques-unes de mes connaissances néerlandaises. Le frein à parler la langue apprise est d'autant plus fort auprès de mes interlocutrices, la question ne s'est pas posée avec mes interlocuteurs. Peut-être que ça fait partie de la manière de penser des femmes ou de leur socialisation qui fait qu'elles ont ce mode de pensée.

Rapport à l'apprentissage du néerlandais : apports et difficultés

L'apprentissage d'une langue est influencé par le rapport que l'on a à l'apprentissage en lui-même. Il y a aussi une part de ressenti, non pas réellement de la langue en elle-même, mais par rapport à ses propres essais, l'idéologie linguistique qu'on a et qui fait qu'on persiste ou pas. L'apprentissage de la langue influence aussi le rapport qu'on a à la langue. Ainsi, s'il y a trop d'obstacles, l'apprenant perdra éventuellement son plaisir d'apprendre ce qui influence négativement son rapport au néerlandais. Dans le cas où l'apprentissage s'accompagne de moments sociaux, conviviaux et agréables, le rapport à la langue peut devenir plus positif. Sur ce thème, il y a une différence entre les expatriés

qui circulent dans un réseau international et les immigrés qui ont travaillé à construire un réseau de connaissances néerlandaises.

Pendant mes séances de conversation en néerlandais avec Émilie, je remarque qu'elle a une posture d'auto-correction, presque de punition quand elle n'arrive pas à trouver un mot qu'elle connaît. Elle roule des yeux, lâche un « grrr » exaspéré et rit pour dissiper le malaise qu'elle ressent en étant en manque de fluidité. Je ris avec elle, mais surtout parce que je suis aussi pris de malaise par sa gêne, alors que ça ne me pose pas de problème de lui répéter plusieurs fois un mot qu'elle ne connaît pas ou de compléter sa phrase quand il lui manque des mots. À chaque erreur ou oubli, elle semble être renvoyée à son incapacité à parler le néerlandais couramment alors qu'elle a fait des efforts pour l'apprendre pendant deux ans (cours, manuels, ...). Je ne sais pas si elle a honte de son niveau ou si elle se fatigue elle-même à devoir chercher ses mots. Je reconnais cette mi-exaspération envers soi-même de ne pas se souvenir d'un mot pourtant appris à l'infini, mais l'on n'avance pas forcément plus vite en s'auto-punissant. Ce qui lui manque, selon ses propres dires, c'est des moments de conversation en néerlandais qui lui permettraient de gagner en fluidité pour ensuite pouvoir passer aux échanges quotidiens en néerlandais où la patience de son interlocuteur n'est pas garantie. Pourtant, elle ne recherche pas activement ces moments de parole. La tentation est toujours grande de basculer vers une langue dans laquelle on est plus à l'aise, de rester dans sa zone de confort. Mais à part aller à son cours conversationnel hebdomadaire avec d'autres expatriés, Émilie ne s'active pas pour chercher d'autres lieux de parole où elle pourrait s'améliorer dans un cadre de confiance. Le fait que nous avons commencé des séances hebdomadaires de conversation en néerlandais semble la remotiver et elle me dit régulièrement qu'elle gagne en fluidité grâce à nos échanges. Elle commence à avoir un rapport à la langue plus positif au fil des réussites. Cela durera toutefois encore un bon moment avant qu'elle ne développe, peut-être, un ressenti avec la langue dans laquelle elle débute.

L'apprentissage d'une langue, ici du néerlandais, est une entreprise de longue haleine dans laquelle il faut mettre beaucoup de motivation pour persister, d'autant plus que l'anglais est toujours une option dans les grandes villes aux Pays-Bas. Pour les immigrés qui ont prévu de rester sur une période longue dans le pays, la motivation est plus forte et ils s'impliquent beaucoup dans l'apprentissage du néerlandais et dans leur intégration dans la société. Du fait que l'anglais est toujours à portée de main, beaucoup

d'expatriés apprenants choisissent (consciemment ou par manque de motivation) de s'en contenter, bien qu'ils soient conscients de l'idée qu'il faudrait parler la langue du pays où l'on réside. Chez certaines, comme Sandrine, la propriétaire d'une boutique artistique, cette conscience s'exprime par l'affirmation, résolution qui reste présente même après plusieurs années de vie aux Pays-Bas, qu'elles comptent reprendre l'apprentissage dès qu'elles ont plus de temps, mais que c'est impossible pour l'instant. Le manque de temps lui sert à justifier envers elle-même et le monde extérieur qu'elle ne parle pas le néerlandais et met une fin abrupte au sujet d'apprentissage de la langue. Il en résulte une forme de mauvaise volonté et de manque d'ouverture vers la possibilité de parler le néerlandais. D'autres, comme Erin, une bénévole d'Accueil La Haye, ont justifié leur manque d'apprentissage du néerlandais par le fait qu'elles doivent déjà jongler avec plusieurs langues, dans le cas de Erin c'est le français, l'allemand avec son mari et l'anglais de ses enfants qui ont grandi dans des pays anglophones. D'autres encore se sentent honteuses de ne pas avoir réussi à persévérer dans l'apprentissage, comme une amie de Mireille. Toutes ressentent d'une certaine façon la pression sociale d'apprendre le néerlandais, ne serait-ce que par ma question de savoir si elles ont appris le néerlandais, et elles-mêmes s'auto-jugent parce qu'elles sont du même avis. Pourtant, pour des raisons qui leur sont personnelles et majoritairement parce qu'il y a la possibilité de parler anglais, beaucoup de mes interlocuteurs expatriés ne savent pas respecter cette injonction morale. Ils n'ont pas persévéré dans l'apprentissage du néerlandais ou se sentent coincés à un niveau débutant dont ils n'arrivent pas à sortir faute de motivation, de temps, et d'occasions de pratique.

L'apprentissage d'une langue est long et avec ses obstacles, mais maîtriser la langue du pays dans lequel l'on vit a ses avantages. Elinor Ochs et Bambi Schieffelin écrivent que maîtriser une langue va de pair avec l'acquisition de compétences sociales par la socialisation linguistique. Selon elles, les processus d'acquisition d'une langue et de socialisation ne font qu'un. Le processus d'acquisition d'une langue est profondément affecté par le processus qui consiste à devenir un membre compétent en société et inversement. La socialisation des individus se fait pour une grande partie au travers de la langue en apprenant les fonctions, la distribution sociale de la parole et l'interprétation de situations définies socialement (Ochs & Schieffelin, 1986 : 168), tout ce qui constitue la pragmatique. Les apprenants du néerlandais apprennent en même temps aussi à comprendre le fonctionnement de la société néerlandaise, les manières de faire et de

penser. Quelque chose qui ne s'acquiert pas de la même manière si la communication se fait essentiellement en anglais. Charles pense que la relation à la culture et au pays est plus superficielle quand on ne parle pas néerlandais. Il insiste sur l'importance d'apprendre la langue du pays dans lequel l'on habite. Selon lui, si quelqu'un ne parle pas le néerlandais, il n'aura pas accès aux couches plus profondes de la langue, de la culture et du pays.

Maxime confirme cette vision en racontant comment il a rencontré à Madrid une espagnole qui revenait des Pays-Bas, qui n'avait pas appris la langue et qui était « passée à côté du pays » en restant dans la communauté hispanophone. Selon lui, l'on a plus de chances d'avoir accès au pays, à la mentalité et aux individus en parlant la langue du pays. Ces expressions témoignent d'un rapport à la langue comme étant un moyen d'avoir un meilleur accès au pays dans lequel l'on vit.

J'ai pu voir parmi les expatriés vivant depuis environ 30 ans à La Haye que ceux qui ne maîtrisent pas vraiment le néerlandais et n'ont pas de cercle social néerlandais, sont aussi ceux qui sont encore fortement liés à la France et ont prévu de rentrer en France dès la retraite. Les Pays-Bas ne sont pas devenus beaucoup plus qu'un pays où l'on habite parce que l'on y travaille. Dès que les enfants sont assez grands pour vivre de manière indépendante et qu'eux aussi se sont déplacés en Europe, plus rien ne retient ces expatriés aux Pays-Bas et l'envie de retourner en France où ils ont leur famille et leurs amis devient plus forte. C'est ainsi que Valérie et Vincent déménagent à nouveau vers le nord de la France pendant l'été 2025 à l'occasion de la retraite de Vincent. Iseult et Marcus ont aussi prévu de quitter La Haye dès que Tristan, leur fils le plus jeune, aura quitté la maison et que Marcus part à la retraite. La génération d'expatriés plus jeunes semble suivre un cheminement légèrement différent. Ceux que j'ai rencontrés ont aussi vécu pour des durées relativement longues à l'étranger, que ce soit au Congo comme Marie-Amélie, en Lettonie comme Manon ou au Mexique comme Émilie. La vie ailleurs qu'en France leur plaît et ils s'impliquent plus dans des relations sociales sur place, n'ayant plus de liens très forts avec la France.

Mes enquêtés français apprenant le néerlandais à un âge plus avancé (à partir de l'âge étudiant) pourraient se diviser entre ceux qui ont persisté jusqu'au bout et parlent maintenant couramment le néerlandais tout en faisant quotidiennement des efforts pour s'améliorer ; ceux qui maîtrisent les bases et ceux qui n'ont pas encore perdu toute leur

motivation, mais n'avancent que très lentement parce qu'ils ne consacrent pas assez de temps pour s'améliorer rapidement ; ceux qui disent vouloir apprendre mais le repoussent toujours à plus tard, pour la plupart du temps ce sont des expatriés ; et ceux qui n'ont pas ou plus l'intention d'apprendre le néerlandais, une partie des expatriés et une majeure partie des étudiants internationaux. Il y a bien sûr aussi ceux qui ont grandi bilingues ou ont appris le néerlandais quand ils étaient enfants.

Quand la langue provoque des mauvaises compréhensions et des malentendus

De par ma propre expérience et de celle de ma famille, j'ai pu remarquer qu'un ressenti de la langue différent de celui de son interlocuteur peut provoquer des malentendus. Everett Rogers, sociologue, et Thomas Steinfatt, professeur en communication, attribuent cette différence de signification donnée aux mots aux systèmes de croyances culturelles qui fonctionnent comme des filtres pour les messages transmis et qui déterminent à un certain degré la signification que chaque locuteur associe à un message (Rogers & Steinfatt, 1999 : 126). Si l'on n'associe pas la même image et la même impression aux mots utilisés, il se peut que les interlocuteurs se parlent sans se parler. Cela peut arriver entre locuteurs de la même langue – comme avec Geertje, néerlandaise, avec qui il faut d'abord redresser plusieurs fois les incompréhensions par l'image qu'elle se fait avec ce qu'on dit, avant d'en arriver à l'essence du message qu'on essaie de transmettre en néerlandais – mais c'est plus fortement visible au sein de conversations interculturelles.

C'est pourquoi, en amont de mes deux terrains ethnographiques, j'ai inclus les malentendus dans mon guide d'entretien et ma grille d'observation visant à étudier comment le ressenti de la langue exerce une influence sur les conversations et l'intercompréhension.

Il y a une différence entre *non-understanding* (mauvaise compréhension) et *misunderstanding* (malentendu). Une situation de *non-understanding* est généralement immédiatement reconnue comme telle (Sprenger, 2016 : 22). La mauvaise compréhension peut être reconnue dès la première communication, considérée incompréhensible par le récepteur du message (*ibid*). Il y a un décalage entre ce que l'on s'attend à être dit et ce

qui est dit, l'auditeur en prend conscience et peut alors réagir pour tenter de mieux comprendre.

Le malentendu quant à lui n'est pas toujours reconnu comme tel et est premièrement pris pour une compréhension (*ibid*). C'est seulement dans un deuxième temps que l'auditeur réalise que ce qu'a voulu dire le locuteur ne correspond pas à ce qu'il a compris (Pietikäinen, 2018). Comme le dit l'anthropologue Franco La Cecla, le malentendu est « une divergence d'interprétation entre personnes qui croyaient se comprendre »²⁰.

Dans un de ses sketches de stand-up, le comédien sudafricain Trevor Noah donne une explication de ce qui peut arriver quand une situation de mauvaise compréhension tourne au malentendu²¹. Il raconte comment son ami américain a voulu lui faire goûter des tacos quand Trevor Noah était aux États-Unis. Noah ne connaissait pas les tacos et il présente l'achat comme une aventure en soi. Au moment de commander, le vendeur lui demande s'il voudrait aussi un *napkin* (serviette). Or, *napkin* signifie une couche pour bébé en Afrique du Sud, le mot pour serviette est *serviette*. Noah raconte comment il était choqué par la proposition, sa représentation du mot « napkin » étant différente de ce que voulait dire le vendeur de tacos. Le ressenti produit chez lui par les mots du vendeur faisait que Noah avait l'impression qu'il allait manger une nourriture dangereuse qui ressort directement du corps après l'avoir consommée. La discussion mise en scène par Trevor Noah devient comique quand il dit qu'il pourra « retenir très fort » pour pas que ça ne sorte. Ce sur quoi le vendeur réplique que même si on « le retient fort », ça finira par éclater partout, voulant dire par là que si on serre bien le tacos pour retenir le contenu, on finira tout de même par en mettre partout. Noah pensait toujours à ses besoins naturels qui devraient être retenus par une couche donnée par le vendeur de tacos, alors que ce dernier parlait simplement d'une serviette.

Dans ce sketch, la mauvaise compréhension du terme « napkin », un faux ami en anglais d'Afrique du Sud, vire au malentendu selon lequel il faut mettre une couche pour pouvoir manger des tacos. La situation que prend Noah est agrandie et racontée d'une manière humoristique, en temps réel il aurait sûrement pu comprendre de quoi il était question. Néanmoins, il met bien en lumière que le ressenti avec les mots, notamment avec des faux amis, peut fortement influencer le vécu qu'on a des choses.

20 <https://injs-bordeaux.org/blog/le-malentendu/>

21 https://youtu.be/QDK5ajNDgZc?si=VIHEfG_c-Aq_nFyS

Les faux amis sont des types de mots épineux quand on ne sait pas qu'on les utilise mal et qu'ils peuvent provoquer des malentendus. Il est déjà arrivé à Émilie de se heurter à un faux ami espagnol qu'elle a utilisé dans une conversation en français. Ainsi, il lui est arrivé de dire à son amie française de « quitter le poulet sur le plan de travail ». Comme son amie ne l'avait pas comprise, Émilie s'était rendu compte qu'elle avait importé le terme espagnol « quittar » (laisser) à la place de dire « laisser ». Pour elle, elle avait dit la même chose, le mot utilisé correspondait à son ressenti avec la langue. Néanmoins, ce n'était pas le cas de son amie qui n'avait pas le ressenti en espagnol et ne comprenait pas ce dont Émilie parlait. Le fait que « quitter le poulet » avait franchi si facilement ses lèvres, a fait réaliser à Émilie que la langue « se pose en toi » au fil du temps passé dans une culture entouré d'une certaine langue. Le ressenti de la langue espagnole s'est entremêlé avec son ressenti de la langue française faisant qu'Émilie ne fasse plus réellement une différence.

Albert Costa, linguiste et neuropsychologue trilingue espagnol-catalan-anglais, enseignant-chercheur au Centre for Brain and Cognition à l'université Pompeu Fabra à Barcelone, explique l'importance d'avoir du « pragmatic knowledge » d'une langue, c'est-à-dire la connaissance de quel usage d'expressions est approprié pour un contexte communicatif spécifique (Costa, 2021 : xi). Il l'illustre par un exemple où ce savoir pragmatique manque. Il prend l'exemple de l'usage de gros mots par un locuteur non natif. En effet, bien qu'un non natif puisse connaître des gros mots d'une autre langue que la sienne, il ne saura pas automatiquement comment les utiliser ni ne les comprendra bien quand il les entend. Cela arrive par un manque de savoir pragmatique de la langue, mais aussi parce que les mots « don't sound like they should » (p.124) dans la traduction correspondante. Il explique que la réaction émotionnelle ne semble pas être la même que l'on aurait dans la langue maternelle et parce que la signification en est affectée, les mots ne sonnent pas comme ils devraient. Le résultat est qu'on jure de la mauvaise façon dans une langue étrangère et qu'on ne semble pas trop s'en préoccuper (p.125). Le ressenti du locuteur ne correspond pas à la signification donnée par les locuteurs natifs, faisant que celui qui jure mal peut être vu comme particulièrement grossier. Ici, le manque de ressenti avec la langue, l'absence de la « vive conscience » que mentionne le CNRTL, est plutôt remarqué par l'auditeur. Le locuteur n'est pas conscient du ressenti accordé à ce qu'il dit, et s'en rend compte au mieux grâce à la réaction de son interlocuteur. Pourtant, il peut

apprendre le ressenti qui va avec les mots qu'il dit pour qu'il comprenne petit à petit la sensibilité que certains accordent à ce qui est dit.

Certains de mes interlocuteurs français qui maîtrisent le néerlandais se sont heurtés à cet autre ressenti accordé à la langue. C'est le cas d'Amélie, une immigrée en couple avec un homme néerlandais qui a lui-même des enfants. Elle avait gardé le plus jeune des enfants de son compagnon, alors âgé de 5 ans, à qui elle devait faire prendre un bain avant d'aller se coucher. Elle lui a annoncé : « kom, je moet in bad » (viens, il faut prendre ton bain). Le garçon a réagi de manière choquée, il n'avait pas l'habitude qu'on lui dise qu'il *faut* prendre son bain. Amélie n'a pas compris sa réaction démesurée à ses yeux, pour elle il ne s'agissait que d'aller se laver. Elle a appris plus tard qu'en néerlandais, on n'utilise pas le verbe *moeten* (devoir), mais plutôt le verbe *mogen* (pouvoir) ou encore préféablement d'autres formulations comme « we gaan in bad » (on va prendre le bain). Il en parle une action qui est non-négociable et qui, dans sa formulation, ne donne pas la possibilité de protester. *Moeten* implique une obligation dure, or, les Néerlandais n'aiment pas qu'on leur impose des choses à faire, cela va à l'encontre de leur désir d'autodétermination (Enklaar, 2007). En France, il est plus normal d'imposer des choses à faire, notamment aux enfants. C'est une question de hiérarchie : les adultes décident pour les enfants et leur donnent des ordres. Le beau-fils d'Amélie a réagi d'une manière forte à ce qu'elle a dit parce que l'instauration d'une obligation lui paraissait déplacée et il n'avait pas l'habitude qu'on le lui dise de cette façon. Les ressentis différents d'Amélie et son beau-fils se sont heurtés et ont provoqué un malentendu dont Amélie ne s'est rendu compte que quelques années plus tard.

Le malentendu entre Amélie et le fils de son copain est d'une part causé par un autre ressenti de la langue. D'autre part, il y a une partie de différence culturelle qui joue dans le ressenti accordé aux mots. En effet, le beau-fils d'Amélie n'a pas grandi dans une culture où l'on donne des ordres, ce qui est le cas en France et ce qui transparaît dans la manière de dire française.

La différence de culture et la manière dont cela se voit dans la langue peut provoquer des malentendus culturels. Selon Guido Sprenger, la notion de malentendu culturel part de la présupposition que des communications et significations sont systématiquement organisées. De cette manière, une communication compréhensible dans un système serait plus difficile à comprendre dans un autre système de

communication (Sprenger, 2016 : 27). Par exemple, parler de religion avec un Français en tant que Néerlandais nécessite une connaissance de l'histoire de la religion en France et de la situation actuelle. Dans mon entretien avec Alex, il est remonté jusqu'à la Révolution pour m'expliquer l'importance de la laïcité pour la République. Comme vu précédemment dans la sous-partie du chapitre 2 « Le rapport à la religion », la laïcité est un sujet qui débouche souvent dans une impasse dans les conversations entre Français et Néerlandais. Quand je parle de la religion dans l'espace public avec Alex, il fait automatiquement le lien avec un État qui opprimerait le peuple en complicité avec l'Église. Cette représentation est ancrée en lui du fait de sa socialisation en France, où la mémoire de la Révolution est très présente. Aux Pays-Bas, l'histoire a pris un autre cours et voir la religion dans l'espace public sous la forme d'écoles religieuses publiques n'est pas choquant, étant donné que l'État est séculaire. La forme que prend cette sécularité diffère selon les deux pays, mais n'exclut pas qu'ils soient tous les deux séculaires. Dans ma conversation avec Alex, il est apparu que notre culture d'origine est tellement ancrée en nous que nous n'avons pas pu réellement nous comprendre mutuellement. Les mots qu'on utilisait étaient les mêmes, mais leur signification était différente selon nos deux ressentis. Le concept de laïcité n'est pas appliqué de la même manière aux Pays-Bas qu'en France et nous n'avons donc pas la même représentation avec le terme. Ce n'est que quand la discussion a débouché dans une impasse que je me suis rendu compte qu'en réalité il y avait un profond malentendu sur le ressenti que provoque le sujet de laïcité chez nous deux. Je n'ai pas réellement pu comprendre le ressenti d'Alex et lui ne saisissait pas ce que je voulais dire. C'est ce que Sprenger qualifierait de *structured misunderstanding*. Ce sont des malentendus dans lesquels des termes spécifiques (comme la laïcité), des traductions conventionnelles ou autres éléments sémantiques créent pour les partis impliqués l'impression de se comprendre, même si les effets de la conversation montrent qu'il y a un malentendu (Sprenger, 2016 : 22). Dans ma conversation avec Alex, nous pensions se comprendre puisque nous parlions la même langue, utilisions les mêmes mots et réagissions de façon adéquate à ce que disait l'autre, mais nous ne nous sommes fondamentalement pas compris et c'est un malentendu que nous ne pourrions pas dépasser parce que notre éducation n'a pas donné la même charge aux mots. Tenter d'expliquer ce ressenti de la langue différent serait comme essayer d'expliquer le goût d'une vraie tomate à quelqu'un qui ne connaît que le goût d'une tomate en plastique (Wierzbicka, 1997 : 8). Comme le dit Benjamin Bailey, la compréhension de l'autre implique non seulement de comprendre ce qui est dit, mais aussi la compréhension

des mondes culturels (Bailey, 2004 : 410). La conversation avec Alex s'est déroulée dans un système propre à sa culture avec laquelle je n'ai pas le même ressenti que lui.

Dire que les communications se déroulent dans un système qui serait propre à une culture donnée suppose que chaque conversation fait partie d'une série de communications qui la précèdent et suivent (Sprenger, 2016 : 27). Si l'on suit ce modèle et que cela ne convient pas aux attentes, l'on peut, selon Sprenger, parler de malentendus (*ibid*). Il m'est arrivé au Dutch Language Café (DLC) d'être prise dans une conversation avec Amélia, une jeune femme bulgare, où nos questions-réponses ne correspondaient pas à un modèle connu, ce qui a provoqué un cas de *non-understanding* qui menaçait de devenir un malentendu.

En rencontrant Amélia, je m'étais présentée en néerlandais : « Bonjour, je suis Lieve, comment tu t'appelles ? »

« Je vais bien, quel est ton prénom ? ». Sa réponse m'a déséquilibrée. Je m'attendais à entendre son prénom, là où elle m'a répondu qu'elle allait bien avant de me demander mon prénom que je lui avais déjà donné. Nous avions toutes les deux d'autres attentes de la conversation et c'est cela qui a fait que notre échange patinait un peu au début. Après avoir hésité à lui expliquer qu'elle m'avait mal comprise ou mal entendue, j'ai choisi de faire comme si de rien n'était et de répondre à sa question : « Je m'appelle Lieve, et toi, comment tu t'appelles ? »

« ... ». Comme elle me regardait avec un sourire un peu hésitant, je compris que cette fois-ci c'était moi qui avais dévié de son modèle habituel. J'ai alors copié sa manière de poser la question pour que la conversation puisse avancer, choisissant une deuxième fois de ne pas lui expliquer comment on dit les choses en néerlandais : « Quel est ton prénom ? ».

Elle a reconnu la forme de la question et a pu me répondre : « Je m'appelle Amélia ».

Dans cet exemple, ma connaissance pragmatique du néerlandais (quand est-ce qu'on dit quoi et comment) s'est heurtée à la connaissance pragmatique en acquisition de mon interlocutrice bulgare en addition à une compréhension approximative de la langue. La compréhension approximative a l'avantage de permettre de suivre ce qui est dit sans forcément comprendre tous les mots utilisés (Blanche-Benveniste, 2007 : 173), mais si on a mal interprété, un malaise peut s'installer. C'est ce qui m'est arrivé avec Amélia. Notre échange a provoqué un sentiment de confusion chez nous deux parce que la conversation ne s'est pas passée conformément à nos attentes.

Benjamin Bailey prend la métaphore d'une tour de blocs pour expliquer que la construction d'une conversation se fait par séquences, en interaction avec les autres participants. Chaque tour de parole est doublement contextuel : chaque énoncé dépend du contexte créé précédemment pour une bonne interprétation. En même temps, chaque énoncé crée un nouveau contexte pour le prochain tour (Bailey, 2004 : 398). Ainsi, dans l'exemple avec mon interlocutrice bulgare, la question « comment tu t'appelles » crée un cadre, un contexte, pour la réponse. Si un des blocs de la tour de blocs n'est pas connue d'un des locuteurs, c'est-à-dire que le contexte est inconnu ou mal interprété, il se peut que la réaction de l'interlocuteur soit déplacée – mon interlocutrice m'a répondu que « ça va bien » – provoquant un malentendu, et la tour de blocs s'effondre – il y eut un blanc dans la conversation le temps que je comprenne ce qui se passait – pour être reconstruit par la suite – nous avons choisi de faire comme si de rien n'était. Cela peut arriver quand des ressortissants de cultures différentes ne suivent pas le même cheminement de communication. Dans le cas d'Amélia, il peut y avoir différentes raisons qui ont fait qu'il y avait une mauvaise compréhension de part et d'autre. Il se peut que ce soit parce qu'elle ne maîtrise pas encore assez bien le néerlandais et qu'elle n'a pas compris ce que j'avais dit quand je me suis présentée et que je lui ai demandé comment elle va. Dans ce cas, la mauvaise compréhension serait provoquée par une maîtrise insuffisante de la langue et non d'un ressenti différent accordé aux mots. Il se peut aussi que j'avais dérogé à l'ordre des sujets habituellement abordés quand elle parle en néerlandais. En effet, il y a l'habitude instaurée par les employés du DLC de demander directement comment quelqu'un va avant de lui demander son prénom. Cela expliquerait qu'Amélia ait réagi en disant qu'elle va bien avant de demander comment je m'appelle. Pourtant, c'est sa réaction qui a provoqué chez moi une mauvaise compréhension : je n'ai pas tout de suite compris si elle m'avait entendue, mal comprise ou si elle ignorait simplement ma question. Cette situation a déclenché une « sensation physique » de malaise (CNRTL), mais plutôt causé par une situation sociale embarrassante que par un ressenti de la langue. Une dernière raison qui expliquerait le comportement conversationnel d'Amélia est qu'en bulgare, sa langue maternelle, il est habituel de commencer par dire comment l'on va avant de se présenter. Dans ce dernier cas, elle aurait appliqué son ressenti de la langue bulgare au néerlandais.

L'échange avec Amélia a provoqué plusieurs fois une situation de mauvaise compréhension. Comme j'étais venue au DLC en tant que bénévole pour apprendre le

néerlandais à des étrangers, j'étais préparée à des moments où la langue est mal utilisée. J'ai compris qu'Amélia m'avait mal compris ou mal entendu, et j'ai fait le choix de m'adapter à sa manière de parler pour que la conversation puisse se poursuivre sans trop de heurts. Si je n'avais pas compris ce qui s'est passé et ce qu'Amélia voulait dire, la conversation aurait pu provoquer un malentendu.

Nous vivons dans une société qui valorise les compréhensions plutôt que les malentendus (Sprenger, 2016 : 24). La forme linguistique de malentendu (mal-entendu) suggère l'échec d'une procédure naturelle qu'est la compréhension. Il serait toutefois plus profitable de les considérer comme des processus tout à fait normaux dans la négociation de vies sociales et linguistiques (Bailey, 2004 : 410). Sybille de Pury dirait même que le malentendu « est à l'origine de la compréhension » (2005 : 116). On pourrait y ajouter que, selon Sprenger, les malentendus et incompréhensions ne diffèrent pas de la communication : toute communication implique la production de différences et de mauvaises compréhensions. En ce sens, les malentendus sont tout autant productrices de socialité que les situations de compréhension (Sprenger, 2016 : 23).

Se faire comprendre commence par le fait de se rendre compte des mauvaises compréhensions (Sprenger, 2016 : 24). En général, le malentendu est vu comme l'écart entre les effets escomptés de la communication et la réaction qui suit en réalité. Se réaliser le malentendu implique déjà un des éléments requis pour la compréhension : l'adoption de la perspective de l'autre (*ibid*). Il faut essayer de s'imaginer le ressenti de l'autre par rapport à ce qu'il dit, se déplacer dans son vécu du contexte pour essayer de comprendre où il voulait aller. C'est ce qui est arrivé à un cours conversationnel de néerlandais à la bibliothèque de Scheveningen où nous discutons de la reconstruction à Scheveningen de la grotte de Lourdes et où une des participantes franco-portugaise, Marie-Jo, parlait d'un *rosarium* (roseraie, en néerlandais). L'animatrice de la conversation, Toos, tentait de comprendre, et donc de se déplacer dans la perspective de l'autre, pourquoi Marie-Jo parlait d'une roseraie dans un contexte religieux. Ce n'est qu'en réfléchissant plus loin et grâce au mouvement que faisait Marie-Jo pour s'expliquer que Toos en déduit qu'il s'agissait d'un *rozenkrans* (rosaire). La mauvaise compréhension a été reconnue et le début de malentendu a ainsi rapidement pu être « réparé », comme le dit Bailey qui explique que la conversation donne souvent l'opportunité aux participants de se reprendre (2004 : 399). La structuration de la conversation entre Toos et Marie-Jo a largement laissé l'occasion de réparer ce potentiel malentendu (*ibid*).

Comme dans le cas de la conversation entre Toos et Marie-Jo, la plupart du temps les malentendus sont facilement reconnus comme tels et résolus par les interlocuteurs (Bailey, 2004 : 395). La fréquence de ces réparations et la structure de la réparation conversationnelle quotidienne éclaire la capacité des individus d'atteindre un degré de compréhension intersubjective (p. 396). Cela concourt notamment à aider à comprendre ce que l'autre veut dire en se déplaçant dans son point de vue.

Au cours des entretiens que j'ai réalisés pendant mon premier terrain, il arrivait que les questions que je posais au sujet du ressenti de la langue suscitaient d'abord une réaction d'incompréhension ou bien mes interlocuteurs l'interprétaient dans un sens que je n'avais pas prévu. Alors, même la conversation incomprise était productive parce qu'elle changeait la suite de la conversation (Sprenger, 2016 : 29) et la dirigeait vers des manières de penser et des sujets que je n'avais pas envisagés. Très souvent, c'était parce que le terme « ressenti de la langue » n'était pas clair et la description que j'en faisais restait vague parce que la notion me paraissait encore compliquée à définir. Dans la formulation de la notion de ressenti résidait la première source de mauvaise compréhension. Par exemple, pendant mon entretien avec Patrick où il avait mal compris ce que je voulais dire par le ressenti de la langue, il a partagé les difficultés qu'il a avec la place du verbe dans les phrases, puis il a expliqué les erreurs linguistiques qu'il fait. Par exemple, pour vouvoyer il dit *jullie* (vous, deuxième personne au pluriel) à la place de *u* (vous, formule de politesse). Pendant notre conversation, j'ai cru qu'il me racontait les difficultés qu'il rencontre au fil de son apprentissage de la langue. Ce n'est qu'après une deuxième analyse de l'entretien que j'ai réalisé qu'il se peut aussi qu'il y a eu un malentendu. Peut-être que Patrick avait voulu dire qu'il était confronté à un ressenti différent quand il s'agissait du vouvoiement, *jullie* correspondant pour lui à un vouvoiement. Vouvoyer avec le mauvais terme peut être source de malentendus, parce que *jullie* et *u* sont deux termes différents, le premier étant utilisé quand on s'adresse à plusieurs personnes et le deuxième pouvant être utilisé pour une seule personne. Il se peut que ce soit cela que Patrick ait voulu me raconter pendant notre entretien, ce que je n'ai compris qu'un an plus tard.

Maxime a aussi d'abord parlé de la structure grammaticale du néerlandais pour ensuite approfondir la réflexion sur ce qu'est le ressenti de la langue. Là aussi j'ai cru qu'il me donnait un aperçu de ses difficultés pour comprendre la construction de la langue, alors qu'il a peut-être justement donné un exemple de comment se manifeste le ressenti

de la langue dans son quotidien. Une autre construction de phrase fait que le ressenti est différent, on a constamment l'impression de mal parler, surtout au début de l'apprentissage.

Mes entretiens avec Patrick et Maxime pourraient être un exemple de malentendus structurés au sens de Sprenger (2016 : 22) du fait que la conversation donnait l'impression qu'on se comprenait parfaitement, alors qu'il se peut qu'une mauvaise compréhension se soit glissée dans l'échange sans qu'on ne l'ait remarqué.

Lors de mon entretien avec Charles, il y a aussi eu un cas de mauvaise compréhension de ce que j'avais voulu dire en posant ma question. J'avais demandé à Charles s'il y a des intraduisibles en français avec lesquels il fait du code-switching en néerlandais. Suite à ma question, il a énuméré les mots néerlandais qui sont à l'origine empruntés au français – comme *cadeau*, *trottoir*, *parapluie*, *porte-monnaie* – que l'on trouve dans le vocabulaire courant néerlandais. Ici, il n'y a pas de lien avec le ressenti de la langue, il est seulement question des emprunts faits historiquement par le néerlandais au français. J'étais déjà en train de réfléchir à comment diriger la conversation vers ce qui m'intéresse, le ressenti, mais comme Charles développait le sujet, des anecdotes intéressantes sont remontées. Par exemple au sujet de termes français qu'il croise dans la rue et qui le font rire, comme le nom de famille *Labruyère* qu'il a vu sur une camionnette et dont il a appris que c'est un nom originaire de huguenots qui s'étaient réfugiés aux Pays-Bas. Il a aussi développé au sujet de l'expression de manger un *boterham* (littéralement : tranche de pain) quand on parle du déjeuner. Il a partagé son observation que les Néerlandais mangent leur *boterham* de préférence en route et en vitesse, là où les Français se posent vraiment pour déjeuner « avec un petit verre de vin et tout ». Le ressenti du mot « déjeuner » et de *boterham* en est différent, avec d'autres représentations qui y sont associées. C'est ainsi qu'au travers d'une mauvaise compréhension, nous en sommes tout de même arrivé à une réflexion sur le ressenti de la langue, appliqué au cas précis du déjeuner. La mauvaise compréhension n'était pas basée sur un ressenti différent, Charles avait seulement mal compris le sens de ce que je disais. Par le détour qu'il a fait, il a quand même abordé la question du ressenti de la langue, faisant que la mauvaise compréhension s'est avérée être productive dans le cadre de l'entretien.

La plupart du temps dans les conversations de mes enquêtés, je n'ai pas tout de suite pu relever des cas de malentendus dus à un ressenti de la langue différent. Au plus, j'ai rencontré quelques situations de mauvaise compréhension. Cela m'a donné, ainsi qu'à mes enquêtés qui me racontaient qu'ils n'avaient pas de malentendus avec des Néerlandais, l'impression que chacun se comprenait parfaitement. Or, des chercheurs comme Benjamin Bailey et Guido Sprenger démontrent que même si les participants d'une interaction, tout comme les observateurs de cette interaction, ne trouvent pas de malentendus, la compréhension entre les différents partis est nécessairement incomplète ou partielle (Bailey, 2004 : 397). En étudiant à nouveau et plus en profondeur les données récoltées pendant mes enquêtes et pendant mes entretiens, je me suis rendu compte que les malentendus peuvent bien se cacher. Sprenger, La Cecla et Pietikäinen disent que les interlocuteurs ne sont pas de suite conscients qu'un malentendu survient au cours de leur conversation parce qu'ils ont l'impression qu'ils se sont bien compris. Moi-même étant prise dans les conversations que j'ai menées, certains cas de potentiel malentendu m'ont échappé jusqu'à l'analyse. Je pensais pouvoir observer des malentendus du type qui sont survenu à Amélie qui ne partageait pas le même ressenti de la langue que son beau-fils, ou à Alex et moi-même qui n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur ce que signifie un État laïque. Au fil de mes analyses, j'ai pu voir que les malentendus peuvent être beaucoup plus fins et concerner des conversations que j'ai eues et dont je pensais bien comprendre la portée.

La vision de la langue néerlandaise n'est pas unanimement positive. Le rapport à l'apprentissage est assez complexe pour les personnes expatriées qui manquent de motivation pour se donner tous les moyens pour apprendre le néerlandais. De plus, l'anglais est une langue tout à fait courante dans les grandes villes et il n'y a en réalité pas besoin d'apprendre le néerlandais pour pouvoir communiquer.

Quant à la forme de la langue néerlandaise et à ses sonorités, beaucoup s'accordent pour dire que la langue n'est pas particulièrement jolie, assez grossière, bien que des immigrés comme Amélie et Anne-Lou ne sont pas de cet avis.

Les immigrés et expatriés français aux Pays-Bas vivent dans le cas de certains selon l'idéologie linguistique qui dit qu'il faut parler la langue du pays où l'on vit. D'autres sont confrontés à cette morale qu'ils partagent, mais qu'ils n'arrivent pas à respecter. L'apprentissage du néerlandais vient avec des hauts et des bas. Mes enquêtés expatriés

cèdent souvent à la tentation de mettre en pause l'apprentissage et de se rabattre sur l'anglais. Ceux qui persévèrent remarquent les avantages que cela apporte : ils sont en capacité d'acquérir des compétences sociales au travers de la langue et de mieux comprendre la mentalité des Néerlandais. Ils intègrent une part du ressenti de la langue néerlandaise. Cela n'empêche pas qu'il y a encore des moments de mauvaise compréhension et de malentendus dans leurs conversations avec des Néerlandais, mais bien souvent le malentendu peut être dépassé ou compris en rétrospective.

Les Français immigrés bilingues, en particulier leurs enfants qui sont alors biculturels, ont bien intégré le ressenti propre à la langue néerlandaise et qui coexiste à côté du ressenti du français. Pour la plupart, ils se sentent appartenir aux deux cultures, comme Sam, un petit garçon de 10 ans, né aux Pays-Bas de parents français. Il reconnaît bien l'effet de ne pas appartenir entièrement à aucun des deux pays. Aux Pays-Bas il se sent français, en France il est clairement néerlandais. Cela lui permet de naviguer entre les deux cultures et de trouver un équilibre qui lui convient. Il en est de même des langues : l'on peut naviguer entre différentes langues, à tel point qu'elles se mélangent dans la parole orale. C'est ce qui est appelé code-switching.

Chapitre 4 – « J'ai fait un *slinger* » et « nous sommes allés à la *boerderij* » : cas d'emprunts et de code-switching comme manifestation du ressenti de la langue

Dans le petit parc à côté de son école, Max (8 ans) est en train d'échanger des cartes Pokémon avec ses copains pendant qu'ils mangent une glace. Il commente en néerlandais les cartes qui lui sont proposées « *deze is te damaged* » (celui-ci est trop *abîmé*²²), « *die heeft echt veel damage* » (celui-là est vraiment très *abîmé*). La crème glacée de Max est dans un petit pot en plastique et ça lui donne une idée. Une fille, Matilda, vient les rejoindre et Max partage son idée avec elle en anglais : « I'm going to do an experiment [...] with toilet water » (je vais faire une expérience avec de l'eau des toilettes). Puis il raconte son plan aux autres garçons qui ricanent un peu. Son copain lui demande en espagnol sur le ton de la confidence : « Vas a poner... como se dice... *plas* ? » (tu vas mettre... comment ça se dit... *du pipi* ?²³). L'idée est acceptée. Le but est que ce soit le plus dégoûtant possible. Chacun y va de sa touche imaginative. Ainsi, ils prévoient de prendre de l'eau dans la cuvette des toilettes publiques qui sont juste à côté, dans laquelle Max dit avoir fait pipi. Ils y ont ajouté du savon « pour le rendre propre », des restes de crème glacée, des bouts de bâton, de la terre et du sable, de l'herbe coupée. Matilda sait où trouver des vers de terre et des cloportes et c'est à ce moment que Charline, la mère de Max, vient le récupérer pour aller chez le médecin. Dans cet extrait de mon carnet de terrain, il y a plusieurs moments où des langues sont mélangées dans une conversation se déroulant majoritairement en néerlandais. Il s'agit de ce que l'on appelle des emprunts et du code-switching.

Quand on connaît plusieurs langues, on a accès à une grande variété de mots. Parfois, un mot dans une autre langue nous semble correspondre mieux à ce qu'on veut dire et le ressenti est mieux approprié par rapport à une autre langue. Quand cela arrive, il se peut qu'on mélange des langues. Parfois, un mot dans une autre langue que celle dans laquelle se déroule l'interaction nous semble mieux correspondre au ressenti qu'on aimerait transmettre, alors que la traduction suffirait. Ce sentiment est difficilement explicable, un peu comme ce qu'explique Eva Hoffman qui prend un exemple dans la

22 En italiques ce qui a été emprunté à l'anglais au sein d'une énonciation en néerlandais.

23 En italiques ce qui a été emprunté au néerlandais au sein d'une énonciation en espagnol.

nourriture : si on a toujours mangé des tomates en plastique, on pensera que ce goût est le goût de la tomate, mais au moment où on goûte une vraie tomate, on se rend compte de la différence entre les deux même s'il est pratiquement impossible de décrire le goût de la vraie tomate et ce qui fait la différence (Wierzbicka, 1997 : 8). Une fois qu'on a découvert un mot dans une langue étrangère qui semble dire exactement ce qu'il veut dire, il est difficile de rester satisfait des mots de notre langue de base. Dans des contextes où c'est possible, en co-présence de locuteurs qui maîtrisent les langues qu'on souhaite utiliser, il peut alors arriver qu'on fasse du code-switching parce que le mot qu'on emprunte correspond mieux à notre ressenti.

Définition de code-switching et borrowing

Au cours de mes deux terrains, j'ai pu relever de multiples cas de code-switching et de borrowing. Ils étaient faits dans des contextes différents et pour différentes raisons comme par manque de mots dans la langue appropriée, du fait que le mot est sorti sans qu'on ne le contrôle réellement, par un souhait de créer un entre-soi ou par un souci d'adaptation à la langue de l'autre. Avec les travaux de l'anthropologue Jan-Petter Blom et le sociolinguiste John Gumperz en 1972 les changements de langue par des locuteurs plurilingues n'est plus considéré comme « la marque d'un manque de compétence dans les langues parlées » (Gernez, 2023 : 69), mais comme une pratique répondant à des règles systématiques et des restrictions grammaticales (Costa, 2021 : 51). Nous traiterons ici deux formes de mélange de langues, le code-switching et le *borrowing*. Les deux notions ont été amplement étudiées par des linguistes, sociolinguistes et anthropologues linguistes, chacun y appliquant une définition qui lui convient le mieux en lien avec ses études.

Selon Maren Berg Grimstad (2017), linguiste norvégienne, et le psycholinguiste François Grosjean (2001), les termes de code-switching et borrowing sont utilisés de manière différente selon les chercheurs. Une définition de code-switching pour l'un pourrait être considérée comme la définition du borrowing pour l'autre. Il y a des débats au sujet de la définition qui serait la plus appropriée. Ainsi, Grimstad rapporte comment des chercheurs en linguistique comme Myers-Scotton, van Coetsem et Thomason, qui considèrent le code-switching et le borrowing comme faisant partie d'un même continuum diachronique, c'est-à-dire que le code-switching peut évoluer vers le borrowing dans une

continuité, sans changer de registre, s'opposent à d'autres chercheurs comme Sankoff, Poplack, Dion, MacSwan, et Colina, qui voient les deux types de mélange comme des processus fondamentalement distincts (Grimstad, 2017 : 3).

Grimstad cite Gardner-Chloros (2009: 10-11) qui a écrit que le code-switching n'est pas une entité existante dans le monde (concret, objectif, du dehors), mais une construction faite par des linguistes pour permettre de décrire des données. C'est pour cela qu'il est important de définir ce que nous entendons par les termes que nous employons pour préciser la signification choisie.

Gumperz définit le code-switching (conversationnel) comme la juxtaposition significative dans le même échange de parole appartenant à deux systèmes grammaticaux différents (Gumperz, 1977 : 1). Quand Max s'adresse à Matilda, il fait du code-switching du néerlandais à l'anglais, respectant les règles syntactiques des deux langues et les juxtaposant dans une conversation. Son copain fait la même chose en passant du néerlandais à l'espagnol quand il s'adresse à Max.

Selon Gumperz, le borrowing consiste en l'introduction de mots seuls ou de courtes phrases idiomatiques d'une langue dans une autre. Les éléments empruntés sont incorporés au système grammatical de la langue réceptrice, font part de son lexique, adoptent ses caractéristiques morphologiques et entrent dans ses structures syntaxiques (p.6). Le mot *damage* qu'utilise Max pour désigner l'état des cartes Pokémon serait du borrowing, un emprunt, depuis l'anglais dans une conversation en néerlandais.

Frederic Field explique que dans le cas de borrowing, l'on fait une différence entre la langue matrice, celle qui est parlée majoritairement et qui « reçoit » les mots d'une autre langue, et la langue donneuse, dont les mots sont empruntés. La langue matrice décide de la syntaxe et de la grammaire qui seront appliquées aux mots empruntés, c'est le système de cette langue qui transformera le mot emprunté (Field, 2002 : 16).

Poplack et ses associés utilisent le concept *borrowing* pour désigner des éléments qui sont copiés du lexique mental du locuteur bilingue, vers le lexique mental des éléments d'une autre langue de ce locuteur. Le terme *lexique mental* désigne « le stockage mental des informations linguistiques d'un utilisateur de la langue qui ne peuvent

pas être saisies par des règles »²⁴. Ce sont des éléments de la langue autant grammaticaux que sociaux et acquis par la socialisation linguistique²⁵. C'est en ayant ce lexique mental qu'un locuteur peut avoir un ressenti avec la langue, une idée qu'il sait comment dire les choses et ce qu'elles signifient, sans pouvoir émettre une règle expliquant ce savoir. Pour Poplack, la distinction entre code-switching et borrowing repose seulement sur la question si l'élément en question est inséré directement dans la syntaxe ou d'abord copié vers un autre lexique mental (Grimstad, 2017 : 3). Ainsi, le mot *damage* utilisé en anglais par Max dans une phrase néerlandaise serait un mot copié du lexique mental anglais vers le lexique mental néerlandais avant qu'il ne l'utilise. Selon Poplack il s'agirait de borrowing. Par contre, le mot *plas* qu'utilise le copain de Max dans sa phrase en espagnol « Vas a poner... como se dice... *plas* ? » (tu vas mettre... comment ça se dit... *du pipi* ?²⁶), relèverait de code-switching puisqu'il est inséré directement dans la syntaxe, sans être copié d'un lexique mental à un autre.

Grosjean définit le concept de code-switching comme un shift complet vers une autre langue pour utiliser un mot, une unité de signification ou une phrase. Selon lui, le borrowing est plutôt un morphème, mot ou expression courte d'une autre langue adapté morphosyntactiquement (et parfois aussi phonologiquement) à la langue parlée (Grosjean, 2001: 44). Le code-switching serait par exemple un cas où des locuteurs passent d'une langue à une autre au sein d'une phrase, il s'agit alors de code-switching intra phrase, ou entre des phrases, le code-switching inter-phrase, comme les font les locuteurs du Chicano, les Mexicains vivant aux États-Unis, principalement en Californie et dans le sud-ouest des États-Unis (Anzaldúa, 2002). Cette pratique de switcher peut aussi arriver pour marquer un changement de relation à l'autre, comme le décrit l'anthropologue linguiste Nathaniel Gernez au sujet de son hôte et ses employés en Tanzanie où le swahili indique une position d'autorité, et l'usage de la langue hehe marque une soumission au patron (Gernez, 2023 : 67). Sur mon propre terrain, le code-switching comme l'entend Grosjean serait par exemple le cas de locuteurs du français qui changent vers le néerlandais avec l'arrivée de quelqu'un qui ne parle pas français. Ou bien un cas où, en présence de

24 <https://ecampusontario.pressbooks.pub/essentialsoflinguistics2fr/chapter/7-4-le-lexique-mental-essentials-of-linguistics-2e-edition/>

25 La socialisation linguistique, ou socialisation langagière, est une notion d'abord développée en anthropologie « pour décrire le processus par lequel un enfant s'intègre peu à peu à la communauté dans lequel il grandit » et qui est élargi depuis peu à la socialisation dans une deuxième langue (Roberts et al., 1999 : 103). La socialisation langagière implique à la fois d'interpréter « des signaux pragmatiques » (p.105) qui peuvent être multiples, et la mise en relation de ces signaux avec des enjeux et fonctions de situations où ces signaux apparaissent (*ibid*).

26 En italiques ce qui a été emprunté au néerlandais au sein d'une énonciation en espagnol.

plusieurs personnes, un locuteur change de langue en fonction de la personne avec qui il parle. Par exemple, Claire et moi parlions surtout en français, avec ses collègues nous parlions en anglais et quand je parlais avec un des collègues nous parlions en néerlandais, switchant à chaque fois en fonction des personnes participant à la conversation.

Un emprunt, adapté morphosyntactiquement à la langue matrice (celle qui emprunte), serait plutôt ce que fait Marie avec sa famille avec le mot néerlandais *instoppen* (mettre au lit) qu'ils adaptent aux règles grammaticales et de syntaxe du français en modifiant légèrement la forme du mot pour que ça devienne « instopper ». Ici, la terminaison néerlandaise à l'infinitif *-en* a été remplacée par la terminaison à l'infinitif du premier groupe en français : *-er*. Cela a donné un nouveau verbe prononcé avec un accent français, adaptant ainsi l'emprunt phonologiquement au français. Marie l'a fait par jeu, mais c'est aussi un moyen de s'appropriier le mot, en faire une forme de néologisme en modifiant le son et la forme du mot, et le rendre propre à sa famille.

La linguiste Myers-Scotton²⁷ écrit que des formes de borrowing sont devenues partie du lexique mental de la langue matrice – pour Marie et sa famille, le mot « instopper » est devenu part du lexique mental du français familial. Des formes de code-switching quant à elles restent part de la langue donneuse, *Embedded Language* comme elle le nomme, qui n'est pas présente dans la langue matrice autrement que par le code-switching. Selon Myers-Scotton, il y a un continuum entre les formes de borrowing et toute forme de code-switching, les deux formes de mélange de langue n'appartiendraient pas à des phénomènes distincts (Myers-Scotton, 1992 : 21). Ainsi, les deux sont de l'ordre du mélange de langues. Ce qui est d'abord du code-switching s'immisce parfois dans la langue matrice à tel point qu'elle en fait partie prenante, parfois jusqu'à apparaître dans le dictionnaire. Ce qui était d'abord considéré comme du code-switching devient du borrowing.

À partir de ces travaux, nous pourrions conclure que le borrowing désigne des mots qui ont été empruntés à une langue étrangère et ont été intégrés au fil du temps au lexique de la langue matrice. Ce serait le cas de mots anglais ou d'origine arabe qui ont été intégrés de telle manière au français que l'on ne le remarque plus vraiment. Par

27 Carol Myers-Scotton a majoritairement travaillé sur le thème de bilinguisme, en particulier sur les aspects sociaux et cognitifs du code-switching et des langues mélangées. Elle s'est surtout intéressée aux langues d'Afrique de l'Est.

exemple avec « internet », « cheh » (Sourdöt, 2007), « jogging » (dans ce dernier cas le sens du mot a changé), « sweater », etc. En suivant la définition de Grosjean et Field cela concernerait aussi les mots étrangers adaptés aux règles grammaticales et à la syntaxe de la langue matrice, comme ce serait le cas de mots néerlandais 'francisés' comme *bakfiets* qui est prononcé avec un accent français, ou *kampot peper*, également prononcé à la française et qui a une place logique selon la syntaxe d'une phrase française. Le code-switching quant à lui peut se faire sous forme d'un mot, groupe de mots ou d'une phrase dans une autre langue insérée dans un discours dans la langue matrice. Un mot ou expression courte avec lequel l'on fait du code-switching peut à terme être inséré dans la langue matrice et devenir une forme de borrowing. C'est cette continuité que éclairent des chercheurs comme la linguiste Myers-Scotton.

Nathaniël Gernez souligne quelques critiques adressées à la notion de code-switching. Gernez écrit que le terme « code-switching » renvoie à une conception de la communication qui ne serait plus pertinente, « la représentation d'une langue comme un code [étant] trop réductrice » (Gernez, 2023 : 75). Il rappelle que la notion de code-switching vient des travaux de Robert Fano qui était pionnier de l'informatique (*ibid*). Les termes utilisés en informatique, tel que « code », ont été transposés à des formes d'usage de la langue. Or, la langue ne saurait se faire classer d'une manière informatique ; les faits de langue sont plus complexes et le social y joue un rôle important. C'est en ce sens que le mot « code-switching » est perçu comme réducteur par des anthropologues comme Gernez. Il explique une autre approche conceptuelle utilisée par des chercheurs qui est le *translanguaging*. Il cite Makoni et Pennycook pour dire que « l'approche considère que *« languages do not exist as real entities in the world and neither do they emerge from or represent real environments; they are, by contrast, the inventions of social, cultural and political movements »* (Makoni & Pennycook, 2007 : 2) » (*ibid*). Gernez explique d'abord la notion de *languaging* qui remet en question l'idée d'une langue établie et immuable. Au contraire, la langue est considérée comme « un continuum de pratiques auxquelles les locuteurs prennent part et qu'ils contribuent à modifier par leurs propres pratiques » (p.76). Le *translanguaging* consisterait pour les locuteurs plurilingues à puiser dans un seul répertoire langagier qui leur est propre et dont certaines propriétés sont socialement considérées comme appartenant à différentes langues (*ibid*). Il n'y aurait pas un répertoire par langue, mais un répertoire personnalisé incluant les langues que connaît la personne plurilingue. Quand une personne plurilingue 'emprunte' donc un mot à une autre langue

que celle dans laquelle la conversation se déroule, cela pourrait être un indicateur que ce mot est celui qui désigne exactement ce qu'il veut dire, en accord avec le ressenti qu'il a de ce mot. Le fait que le terme est dans une autre langue viendrait du fait qu'il se trouve tel quel dans son répertoire. Ce que nous appelons ordinairement code-switching pourrait aussi être nommé *translanguaging*, comme il n'y aurait pas de répertoires distincts par langue, donc pas besoin de switcher, mais plutôt l'insertion de mots originaires d'une autre langue. Quand le copain de Max lui parle en espagnol, puis emprunte un mot au néerlandais (« Vas a poner... como se dice... *plas* ? »), il n'emprunterait pas vraiment à une langue distincte, mais utilise un mot présent dans son lexique mental.

Cette approche des mélanges de langues perçues comme étant du *translanguaging* me paraît très intéressante, notamment dans le cas de mes interlocuteurs mineurs. Néanmoins, j'ai choisi de ne pas le retenir ici, la notion méritant d'être étudiée plus en profondeur d'abord dans le cadre d'une recherche plus élaborée.

Certaines conditions facilitent les pratiques d'emprunts et de code-switching, ou ce que l'on pourrait appeler *translanguaging*. Frederic Field cite les linguistes Sarah Thomason et Terrence Kaufman qui ont éclairé quelques facteurs sociaux qui expliqueraient la quantité et le type d'emprunts que des locuteurs font. L'intensité et la durée du contact entrent en compte (Field, 2002 : 4). Ainsi, il arrive plus souvent que mes interlocuteurs français qui habitent depuis une dizaine d'années aux Pays-Bas et y ont un cercle social néerlandophone font des emprunts et du code-switching que ceux qui viennent d'arriver aux Pays-Bas ou qui ne se mélangent pas à la population néerlandaise, même après plusieurs dizaines d'années. Toujours selon Thomason et Kaufman, un deuxième critère est celui du nombre de locuteurs de chaque langue (*ibid*). À La Haye, il y a une dominance de néerlandophones par rapport aux Français. Mis à part leur influence au cours de l'histoire, les Français n'apposent actuellement pas une grande empreinte sur la culture néerlandaise. Néanmoins, le cas des Pays-Bas n'est pas une situation de domination linguistique et culturelle comme l'on pourrait le voir dans des régions (anciennement) colonisés comme l'Inde, où l'anglais est omniprésent, ou la région de Florina en Grèce, qui a vécu des politiques linguistiques restrictives visant à éliminer l'usage du macédonien (van Boeschoten, 2006), ou encore le Vanuatu où la langue vernaculaire a été interdite d'usage suite à la colonisation européenne (Vandeputte, 2020). La France et les Pays-Bas se trouvent sur un pied d'égalité au niveau politique et la

cohabitation entre Français et Néerlandais se fait comme voisins au sein de l'union européenne.

Des language modes en perspective sur le terrain

J'ai rencontré Anne-Lou au marché de légumes de Lekkernassuh pendant mon premier terrain. Grâce à son nom de famille enregistré dans le système de la caisse, j'ai pu la repérer comme francophone. Pourtant, elle parlait un néerlandais sans accent trop audible. Notre entretien s'est déroulé en néerlandais, nos messages écrits par WhatsApp également. Lors de mon deuxième terrain nous nous sommes revues pour une promenade dans un parc, puis pour un dîner chez elle avec son copain néerlandais. À chaque fois nous nous parlions en néerlandais. Quand j'ai fait du code-switching en français par manque de mots, elle a ri : « ça fait bizarre de t'entendre parler en français, parce que j'associe une langue à une personne et ça m'étonne toujours d'entendre la personne parler dans une autre langue ». Le lien qu'elle a avec une personne est aussi défini par la langue qu'elle parle avec l'autre. Quand son interlocuteur en dévie, comme je l'ai fait, elle ressent un étonnement par rapport à quelque chose auquel elle ne s'attendait pas. Avec moi, elle ne parle qu'en néerlandais, faisant rarement du code-switching et quand elle le fait c'est une manière de « faire communauté », de marquer le partage d'une langue et d'en rire ensemble. Parler en français avec elle ne paraît pas naturel, alors que c'est sa langue maternelle et qu'elle n'apprend le néerlandais que depuis trois ans.

Pour faire du code-switching ou des emprunts, il faut que son interlocuteur puisse le comprendre. La deuxième chose à vérifier est dans quelle mesure son interlocuteur peut comprendre les emprunts. S'il parle un peu la langue étrangère ou le maîtrise bien fait une différence dans la manière de parler de la personne bilingue.

Albert Costa compare les locuteurs bilingues maîtrisant deux langues à des jongleurs. Dans des situations de communication où cela s'avère nécessaire, quand il n'y a que des interlocuteurs monolingues, ils sont capables de se concentrer uniquement sur une des langues sans difficultés apparentes, évitant l'interférence de l'autre langue (2021 : 50). François Grosjean, lui-même bilingue français-anglais, dirait que dans ces cas, le locuteur est dans un « mode langagier » monolingue. Il explique dans son article (2001) ce que sont les « modes langagiers » et comment il les applique à la manière de parler de locuteurs bilingues.

Grosjean définit le mode langagier comme étant

« the state of activation of the bilingual's languages and language processing mechanisms at a given point in time. ». (2001 : 61)

Il fait un schéma explicatif où la flèche horizontale représente le continuum entre mode langagier monolingue et bilingue, les petites cases en haut sont la langue A activée et les cases en bas sont la langue B qui est plus ou moins activée.

40 LANGUAGE MODE

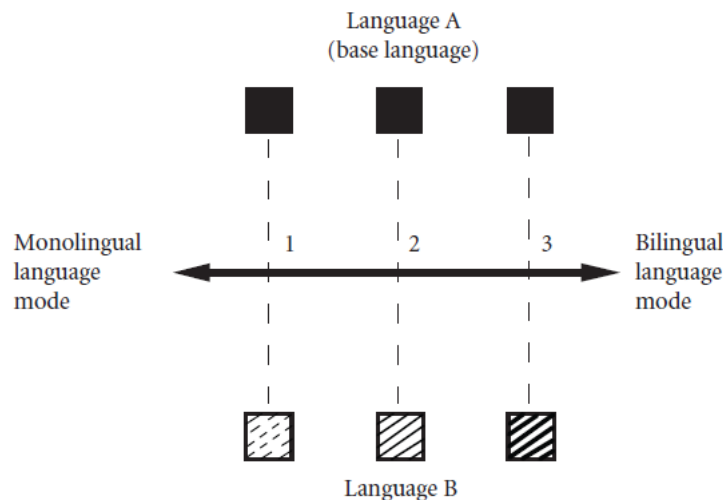


FIGURE 4.1 Visual representation of the language mode continuum. The bilingual's positions on the continuum are represented by the discontinuous vertical lines and the level of language activation by the degree of darkness of the squares (black is active and white is inactive)

Source: This figure first appeared in Grosjean (1998a). It is reprinted with the permission of Cambridge University Press.

En pratique, les locuteurs bilingues sont généralement dans un mode langagier monolingue (langue A dans le graphique) quand ils interagissent avec des locuteurs monolingues avec qui ils ne peuvent tout simplement pas utiliser leur autre langue (langue B dans le graphique). Dans ces cas-là, ils désactivent leur langue B, Grosjean précise que c'est généralement fait de façon inconsciente, pour qu'il n'y ait pas de mauvaise communication dû à l'usage de la langue B par inadvertance. Les locuteurs seraient dans une position intermédiaire où leur langue B n'est activée que partiellement quand leur interlocuteur ne maîtrise pas bien l'autre langue ou n'a pas l'habitude de mélanger les langues. Les locuteurs sont en mode bilingue quand ils interagissent avec d'autres

personnes bilingues qui partagent les mêmes langues et avec qui ils se sentent à l'aise de mélanger les langues. Dans ce cas, les deux langues sont actives, mais la langue B est légèrement moins active que la langue A comme ce n'est pas la langue principale qui traite la langue de communication principale (Grosjean, 2001 : 40-41).

Anne-Lou est le plus souvent dans un mode langagier monolingue avec ses interlocuteurs. Comme je sais qu'elle maîtrise tout aussi bien le français que le néerlandais, je fais plus de code-switching, l'encourageant par là à en faire de même. Au fil du temps, elle s'est sentie plus à l'aise pour faire du code-switching et adopte un mode langagier intermédiaire quand elle parle avec moi. Dans ce cas-là, la langue B, ici le français, est un peu plus activé, bien que pas autant qu'elle le serait dans le cas d'un mode bilingue.

Dans le mode langagier bilingue, les deux langues sont activées bien que la langue B le soit un peu moins comme ce n'est pas la langue principale dans la communication. Les locuteurs bilingues adoptent une langue pour discuter, la langue A, et quand cela s'avère nécessaire, ils insèrent l'autre langue, la langue B, sous la forme de code-switching et de borrowing (Grosjean, 2001 : 44). Par exemple, Marie me parle en néerlandais, sa langue A dans les moments où nous sommes ensemble. Quand on est à deux, ou bien avec une autre personne (quasi) bilingue, elle emprunte parfois un mot français, bien que ça lui arrive rarement. Par contre, elle prononce des mots d'origine française en français. C'est le cas de mots comme *flammekueche* (qu'elle prononce [flamky]), et non [flamkyxø]) ou *carambar* (bonbon qui n'existe pas sous cette forme aux Pays-Bas). Dans ce 'mode langagier néerlandais', le français représenterait la langue B. Quand elle est avec des personnes monolingues néerlandais, Marie se limite au néerlandais, ne switchant même pas avec moi. Quand elle est avec des Français, elle se tient au français. Lors de notre entretien elle m'avait raconté que même avec ses parents, et ce depuis un jeune âge, elle ne fait pratiquement pas d'emprunts. Quand elle était petite, elle s'imposait de ne parler que dans une langue avec chacun des parents : français avec sa mère, néerlandais avec son père. À tel point que quand elle parlait en français, elle n'acceptait pas que ce soit son père qui réponde, puisque c'était destiné à sa mère et vice versa. Si elle n'arrivait pas à terminer en français une phrase qu'elle avait commencé dans cette langue, elle devait à tout prix reformuler la phrase entièrement en néerlandais. Elle fait ainsi ce que certains parents mettent en place eux-mêmes,

notamment en Catalogne et Andorre où des parents suivent le principe « un parent-une langue » (Burban, 2016 : 227), réunissant les conditions d'un bilinguisme équilibré. C'est ce que Marie a mis en place en étant elle-même rigoureuse. Marie pensait que c'était la bonne manière de faire. Il y a là une forme de réflexivité, de vive conscience, témoignant d'un ressenti avec la langue. En décidant de parler à ses parents dans une langue qui leur était assignée, elle associe un ressenti avec la langue : c'est celle qu'elle parle avec un certain type de personne, le modifier la perturbe. De ce qu'elle me raconte, j'ai l'impression que ses modes langagiers sont bien ordonnés, répondant à des règles strictes. Elle utilise des langues distinctes selon la situation (à la maison, à l'école, avec un des deux parents) associées à des types d'activités séparées (études, vacances, sport) ou parlées avec différentes catégories de locuteurs (famille, amis, étrangers) (Gumperz, 1977 : 2).

La mise en ordre des modes langagiers se fait souvent dès que l'on rencontre quelqu'un. Une fois établie la langue que chacun utilise dans l'interaction, il paraît bien difficile de parler à quelqu'un dans une autre langue (Costa, 2021 : 52). C'est ce que relève aussi la socio-anthropologue linguiste Chrystelle Burban au sujet des couples mixtes catalan-espagnol et dont la langue des premiers échanges est déterminante parce qu'elle deviendra la langue habituelle du couple (2016 : 226). Cette difficulté se pose avec certains de mes interlocuteurs, comme Anne-Lou mais aussi Raúl, le mari mexicain d'Émilie, qui, de tout mon séjour, n'a pas souhaité me parler en espagnol parce que la langue dans laquelle nous nous étions rencontrés était le français et l'anglais. L'espagnol ne lui venait pas naturellement avec moi. Lors de moments partagés avec mes enquêtés, et dans une autre langue que j'utilise habituellement avec eux, j'ai moi aussi tendance à switcher vers la langue dans laquelle nous nous sommes rencontrés. C'est le cas avec Claire avec qui, quand je souhaite rapidement dire quelque chose, je parle en français. Il en est de même avec Marie avec qui je préfère parler en néerlandais.

Chez Max aussi j'ai remarqué l'influence des modes langagiers sur le choix de la langue en fonction de son interlocuteur. Ainsi, je l'ai rencontré par le biais de sa mère avec qui je parlais français. Il semble avoir enregistré que je suis quelqu'un avec qui il faut parler français, bien que j'aie précisé dès le début que je parle aussi néerlandais. Spontanément, il s'adressait à moi en français, même si je répondais en néerlandais puisque pour moi compte la règle que c'est plus correct de parler une langue que tout le

monde peut comprendre dans un contexte monolingue, ici le néerlandais. Il me parlait aussi en français dans un contexte néerlandais, quand il était avec ses copains et que je les rejoignais. Quand nous étions seuls ensemble, généralement pendant que je gardais sa sœur Lola et lui, on parlait en français. Lors d'une de mes gardes au parc près de leur école, il m'a demandé explicitement de ne lui parler qu'en français. Max fait montre d'une certaine réflexivité par rapport aux modes langagiers dont résulte le ressenti qu'on accorde à la langue et à la personne qui la parle. Ainsi, il lui paraît plus naturel de me parler en français, son ressenti étant plus en accord avec cela, et quand je ne le fais pas ça le déstabilise quelque peu. J'ai pu voir l'application de son mode langagier avec d'autres personnes avec qui il préfère parler en anglais ou en espagnol, selon l'origine des personnes. Il parle en néerlandais quand il est en groupe avec ses copains, mais quand il veut s'adresser à un seul d'entre eux qui parle une des langues qu'il maîtrise lui-même, il utilise la langue en question, en accord avec le mode langagier dans lequel il est avec cette personne particulière.

Le concept de « mode langagier » s'applique d'une manière différente à Claire. Celle-ci n'est pas bilingue français-néerlandais (ni bilingue avec une autre langue), mais maîtrise très bien l'anglais et l'allemand et est à un stade quelque peu avancé en néerlandais. De ce fait, elle est en mesure de faire des emprunts et du code-switching dans ces langues-là. Du fait qu'elle travaille dans une entreprise néerlandaise où elle entend du néerlandais et parle anglais, et qu'en néerlandais l'on a souvent l'habitude de faire des emprunts à l'anglais, elle a plus tendance à emprunter à l'anglais et au néerlandais. Quand elle parle avec moi, sa langue de base est le français : c'est la langue qui lui vient le plus facilement et depuis notre rencontre c'est la langue qu'on utilise le plus spontanément. Là où nous manquons des mots, nous n'hésitons pas à utiliser le terme approprié en anglais ou en néerlandais. Ainsi, toutes les deux activons les deux ou trois langues qu'on a en commun. La spécificité est que Claire n'est pas bilingue et n'aurait pas un système de traitement dans les deux langues. Quand je discute avec elle, j'ai l'impression qu'elle a consciemment activé sa deuxième langue, là où cela se fait le plus souvent automatiquement chez les personnes bilingues selon Grosjean (2001 : 40). Pendant un de nos entretiens informels, elle m'a déjà dit qu'avec Igor, son collègue polonais au marché de Lekkernassuh, ils s'amusaient à utiliser des mots néerlandais par plaisir de jouer avec la langue et de switcher d'une langue à une autre. Dans ces cas-là, la deuxième langue est consciemment activée et ils sont très actifs dans la recherche

d'occasions d'utiliser un mot néerlandais. De plus, ça leur procure du plaisir, ce qui influence positivement le ressenti qu'ils ont avec la langue parlée. Comme Claire me l'a aussi dit plus tard, associer des moments joyeux et positifs à l'élocution d'une langue fait que cette langue prend une connotation agréable. Par la suite, parler la langue en question, ici le néerlandais, fait remonter de bons souvenirs et n'est alors pas une charge. Bien que Claire et Igor soient loin d'être bilingues néerlandais, il me semble qu'ils ont affaire à des modes langagiers bilingues.

Manque de mots dans la langue appropriée

Il y a plusieurs raisons qui font que des personnes bilingues ou plurilingues choisissent d'utiliser un mot dans une autre langue au sein d'une conversation. Parmi celles que mentionne Field il y a la raison de combler les lacunes lexicales de la langue réceptrice, mais aussi la commodité (Field, 2002 : 4). Selon Grosjean (1982), cité par Field, il arrive aussi que des emprunts de mots spécifiques soient faits parce que seulement une langue possède le mot désiré, ou parce que le locuteur n'est pas familier avec certains mots des deux langues et choisit le mot à disposition (Field, 2002 : 5). C'est aussi ce qu'écrit l'anthropologue linguiste Kathryn Woolard en disant que des emprunts se font quand « le mot juste » est disponible dans la langue donneuse (Woolard, 2004 : 75). Le mot adéquat pour la situation ne semble pas être à disposition dans la langue souhaitée et pour que la conversation garde sa souplesse, l'on utilise le mot qui nous vient le plus vite. C'est ce qui joue beaucoup dans les conversations avec Claire. Ainsi, nous n'arrivions pas à trouver le mot pour « set de table ». « Ce n'est pas un dessous d'assiette, ni un dessous de plat, mais... », je l'ai aidé en néerlandais : *placemat* (qui est un mot à son tour emprunté à l'anglais, mais couramment employé en néerlandais). Claire vit la même difficulté quand il s'agit de choisir un mot pour féliciter. Elle choisit le néerlandais *gefeliciteerd*, qui pourrait très bien se traduire par « félicitations ».

Avec ses collègues néerlandais avec qui elle avait couru un semi-marathon, nous avons mangé des frites dans un *bakje* (barquette) avec de la *fritesaus* (sauce pour frites, ressemble à de la mayonnaise). Comme ils parlaient ensemble en anglais, ils avaient du mal à traduire ces mots. Ça arrivait aussi à Karen, une des collègues de Claire, qui expliquait qu'en courant, elle avait eu un *steek* (point de côté). Les autres présents étant néerlandais, ils ont compris, mais Claire devait réfléchir avant de conclure en français :

« ah, un point de côté ! ». Ces mots empruntés le sont parce que selon l'impression des locuteurs, en quelque sorte le ressenti, ils conviennent mieux à la situation.

Une situation comparable est arrivée lors de ma fête d'anniversaire avec Marijn, une amie d'enfance néerlandaise qui parle bien le français grâce à ses études en LLCER français, et Marie qui est franco-néerlandaise. Nous parlons en néerlandais du livre *Le comte de Monte-Cristo* dont Marijn a vu le film que Marie a vu aussi après avoir lu le livre. Marie est d'avis qu'une scène du début du film est totalement détournée de la scène d'ouverture du livre et l'a vécu comme « une insulte ». Ici, Marie a pu faire cet emprunt parce qu'elle savait que Marijn et moi le comprendrions et qu'elle ne trouvait vraiment pas de traduction pour le mot en néerlandais. Mais c'est aussi le mot qui correspondait le mieux, à l'oreille de Marie, à ce qu'elle voulait dire. Cet emprunt a été le départ d'une série d'emprunts faits aussi bien par Marie que par Marijn ce qui faisait de notre conversation un joyeux mélange.

Selon Grosjean (1982), cité par Field, il arrive parfois que des emprunts de mots spécifiques soient faits parce que le locuteur n'est pas familier avec certains mots des deux langues et choisit le mot à disposition (Field, 2002 : 5). C'est le cas de Anaïs, la fille d'Émilie (Française) et Raúl (Mexicain) qui a 4,5 ans et est bilingue espagnol-français, qui choisit d'utiliser des mots dans une autre langue quand elle ne connaît pas le terme dans la langue de la conversation. Comme elle est exposée à deux langues par ses parents mais que les contextes d'énonciation vécus ne sont pas identiques, elle a parfois besoin de switcher vers une autre langue. Anaïs ne connaît pas la traduction du mot qu'elle emploie parce qu'elle ne l'a pas encore appris. Par exemple dans le cas du mot *frijoles*, des haricots noirs entiers ou en purée utilisés dans beaucoup de plats mexicains, que Anaïs aime beaucoup manger. Dans la famille c'est ce mot qui est employé et elle n'en connaît pas d'autre. L'usage d'un terme espagnol dans ce cas-là est aussi impliqué par ses parents. En effet, le code-switching des enfants peut être influencé par l'input des parents (Quay, 2008 : 6) qui transmettent de cette manière une façon de faire mais associent aussi un sens affectif au mot : *frijoles* serait par exemple le seul mot à bien décrire ce qui est dit et « haricots noirs » n'y correspondrait pas. Émilie et Raúl n'hésitent pas à faire du code-switching quand c'est plus facile. Par exemple, ils utilisent des mots espagnols pour des plats mexicains comme *frijoles*, *nopales* (cactus préparé) et *quesadilla* (tacos au fromage).

Dans certains cas, des apprenants s'aventurent à faire un emprunt. Par exemple dans le cas de Gregor, un jeune russe avec qui j'ai joué à des jeux de société au Dutch Language Café. Nous jouions en groupe au jeu *Dobble* qui consiste à poser des cartes avec plusieurs images sur le tas au milieu. Chacun pose sa carte en indiquant quelle image du tas est aussi présente sur leur propre carte. Cela permet d'exercer le néerlandais et d'associer en vitesse un mot à une image. J'avais déjà dit plusieurs fois qu'on pouvait faire une partie où on indiquait l'image dans sa propre langue maternelle. Gregor, en ayant marre et ne trouvant pas le mot correspondant, a indiqué le dragon sur la carte (*draak* en néerlandais) et a dit « dragonnetje ». En faisant cet emprunt, il ne s'est pas contenté de faire du code-switching, insérant un mot d'un autre registre lexical tel quel dans le jeu en néerlandais, mais a adapté le mot à la grammaire néerlandaise. Comme le dragon était petit, il a rajouté le suffixe néerlandais *-tje* au terme « dragon ». Pour que la prononciation colle, il a rajouté un *e* avant le suffixe, ce qu'il a retenu d'autres cas néerlandais, pour dire « dragonnetje ». Au vu de la vitesse à laquelle il a trouvé le mot, il n'y a pas réfléchi très longtemps et s'est basé sur son ressenti avec ce qui sonnait bien et ce qui lui paraissait correspondre à un son néerlandais. Après lui avoir demandé après le jeu, il me dit qu'en russe on dit « drakon », il se pourrait qu'il ait emprunté le mot au russe avant de l'adapter au néerlandais. Il se peut toutefois qu'il se soit aussi laissé inspirer par le mot anglais « dragon ». Dans tous les cas, il a néerlandisé un mot dans une autre langue. Et comme il montrait l'image avec son doigt et que chacun autour de la table parle anglais, nous l'avons tous compris.

Les personnes bilingues ou plurilingues qui maîtrisent bien le néerlandais sont en capacité de reconnaître quand un mot n'est pas traduisible dans l'autre langue. En effet, le ressenti du terme traduit ne correspond pas toujours exactement à ce que le locuteur aimerait dire. Dans des situations où tout le monde est en capacité de le comprendre, les Français qui parlent couramment le néerlandais ont alors la liberté de faire du code-switching ou des emprunts parce que le mot souhaité manque dans la langue dans laquelle se déroule l'échange.

Terme en lien avec le contexte

D'autres types d'emprunts sont faits quand le mot emprunté est appris aux Pays-Bas et correspond à un contexte néerlandais. Edward Sapir affirme que, quand il y a des

emprunts culturels, il y a toujours la possibilité que les mots associés soient aussi empruntés (Sapir, 1921 : 206). Pour lui, c'est le type d'influence le plus simple qu'une langue peut exercer sur une autre. Field en parle comme d'un emprunt fait dans le cadre de la dominance culturelle de la langue donneuse (2002 : 4), ici le néerlandais qui reste omniprésent malgré le caractère international de La Haye. Ainsi, des termes qui existent aussi en français sont tout de même adoptés en néerlandais parce que mes interlocuteurs ont eu affaire à certains concepts et institutions qu'en arrivant aux Pays-Bas, les mots néerlandais sonnant mieux. Par exemple *makelaar* (agent immobilier), *pasta*, *bakfiets* (vélo cargo), *poelier* (volailler) ou *zzp* (indépendant (sans employés)).

C'est aussi le cas des mots utilisés au marché de Lekkernassuh. Les bénévoles étrangers dont Claire (Française) et Igor (Polonais) (mais plus largement il s'agit de tout le monde, quelle que soit la langue de la conversation) disent *verpakkingsvrije winkel* pour parler du magasin sans emballages de Lekkernassuh, *pakket* ou *package* pour désigner les paniers de légumes distribués, *kassa* pour caisse, *shift* pour le temps de travail qui est divisé entre plusieurs personnes, Igor dit *zuurkool* pour la choucroute, et Claire dit même *groente* quand elle parle des légumes de Lekkernassuh là où elle ne le fait pas dans un autre contexte. Et enfin, le terme que certains désignent comme particulièrement néerlandais : *borrel*, apéro.

Des locuteurs immigrés qui ne maîtrisent pas le néerlandais ni ne l'apprennent font du code-switching avec des mots appris aux Pays-Bas par le biais de Néerlandais ou simplement parce que tout le monde le dit comme ça dans ce contexte. Je l'ai surtout observé pendant des conversations en anglais au marché de Lekkernassuh (parce qu'il y a toujours des bénévoles internationaux présents) pendant ce fameux *borrel*, il y a pas mal d'emprunts correspondant à des instances auxquelles les locuteurs n'ont affaire que depuis qu'ils sont aux Pays-Bas. Wierzbicka écrit qu'il est courant de faire du code-switching quand des pratiques ou institutions ont des noms spécifiques que l'on ne peut pas traduire (1997 : 2). C'est le cas du *Centrum voor Poolse vrouwen* (centre pour femmes polonaises) où Mélusine, une polonaise, a fait du bénévolat. Ou bien le *gemeente* (commune) et *gemeentehuis* (mairie), dont ils ne trouvaient pas de traduction en anglais. Ce qui est remarquable est que ces mêmes mots sont empruntés au français par les Néerlandais vivant en France, le concept étant légèrement différent entre les deux pays et la traduction ne donnant pas l'impression de couvrir la totalité des nuances. Une traduction mot pour mot serait trop imprécise. Dans ces cas de code-switching il y est en quelque sorte question de ressenti, parce que bien qu'ils ne soient pas bilingues, les locuteurs sont

conscients que la traduction des termes ne correspond pas vraiment à ce qu'ils veulent dire. Le dire en néerlandais correspond mieux au contexte qu'ils décrivent et au ressenti qu'ils souhaitent transmettre.

Comme c'est le cas avec le mot *gemeente*, il y a des emprunts à d'autres langues parce que ces mots désignent un concept français ou néerlandais. Par exemple le mot *tikkie*, qui est à l'origine une application par laquelle l'on peut faire une demande de remboursement d'argent à ses amis ou contacts. Le mot est aujourd'hui couramment employé quand il est décidé de partager les frais et ne se passe plus forcément par le biais de l'application mais peut aussi se faire directement avec une demande de virement. Des personnes de toutes nationalités ont adopté ce terme. C'est le cas avec les personnes du DLC, mes enquêtés français et de personnes lambda au parc. C'est aussi au parc que j'ai entendu quelqu'un expliquer en anglais à son ami un événement durant la période de carnaval à Maastricht, le *Boonte Störrem*. Le mot est utilisé en limbourgeois, le dialecte du sud des Pays-Bas, parce que c'est un événement qui ne se déroule qu'aux Pays-Bas, il est alors évident de ne pas le traduire.

Un même type d'emprunt est survenu pendant une conversation en néerlandais entre les pratiquants à l'église wallonne de La Haye où Bruno, le seul Français présent ce dimanche-là, parlait de « la diagonale du vide ». Comme c'est une région en France, il n'y avait pas besoin de le traduire en néerlandais, cela ne paraîtrait pas naturel à Bruno pour qui il est évident ce que la diagonale du vide désigne. Il a tout de même enchaîné avec une explication de la mesure dans laquelle cette région est désertée au profit des grandes villes.

Dans le cas des jeux vidéo, les mots sont empruntés parce qu'apparus dans la langue associée au jeu et adaptés à la syntaxe de la phrase en français. Ainsi, Max m'explique son jeu vidéo « Sonic » où il faut attraper un maximum de *ring* (bagues, en anglais, prononcé à la française). D'autres éléments du jeu servent à *protecter* ou pour *protect*. Traduire ses mots ferait que le ressenti avec ce qu'il dit est différent. En disant *ring* et *protect*, Max utilise des mots qui pour lui désignent exactement ce qu'il veut dire, en lien avec son ressenti avec ce qu'il dit. La particularité chez Max est qu'il a grandi en Australie avec une mère française, un père espagnol et qu'actuellement il va à l'école néerlandaise depuis deux ans. Sa mère Charline m'a expliqué que la langue dans laquelle Max est le plus à l'aise est l'anglais, que c'est vraiment sa langue, le ressenti par rapport à

cette langue est bien enracinée en lui, et qu'ensuite viennent les autres langues. Peut-être que les emprunts de Max en anglais viennent de là, mais il est très probable que ses amis néerlandais utilisent aussi des termes anglais pour un jeu qui fonctionne entièrement en anglais aussi. Ça semble être une espèce de langage propre aux enfants. Comme lors des échanges de cartes Pokémon pendant lequel des termes particuliers sont utilisés, comme des cartes qui font du *damage*, terme associé aux Pokémon, ce mot ne serait pas utilisé dans un autre contexte.

Usage de mots qui sont drôles

Utiliser du néerlandais dans une conversation en français peut être fait pour la seule raison que c'est drôle de s'entendre prononcer quelques sons en néerlandais ou parce que ce sont des mots qu'ils apprécient bien. Ainsi, Patrick aime bien faire du code-switching avec des mots néerlandais pour lesquels il n'a pas trouvé d'équivalent satisfaisant en français. C'est le cas de mots comme *lekker* (bon – s'applique tout aussi bien à la nourriture qu'à la température ou à une activité agréable). Patrick explique qu'en néerlandais on peut dire « *het was lekker zonnig* » (il faisait beau) qui se traduirait littéralement par « c'était bon ensoleillé », mais ça ne sonne pas bien du tout. Il préfère utiliser *lekker* en néerlandais parce qu'il a découvert que ça sonne mieux dans certains contextes et ça le fait rire d'emprunter un mot néerlandais. Il en est de même de l'expression « *even kijken* » (regarder un instant, rapidement) qu'il énonce en riant. Patrick aime ces sonorités courtes qui claquent en quelque sorte. Là aussi, la traduction ne le satisfait pas, il a l'impression que seuls les Néerlandais utilisent ce type d'expression qui est énoncée quand on va rapidement vérifier ou regarder quelque chose ou quand on cherche quelque chose (que ce soit un objet ou une idée). Ces mots et expressions courtes sont associées par Patrick à un ressenti néerlandais. Pour lui c'est typiquement néerlandais et il est motivé à les apprendre et à les maîtriser pour acquérir une façon de parler néerlandaise. Associer de l'humour à l'apprentissage d'une langue, et y prendre plus plaisir comme le fait Patrick en cherchant les mots qui le font sourire, est une manière de réduire la monotonie de l'apprentissage d'une langue et de redonner un boost à la motivation (Rémon, 2013 : 80). La curiosité de Patrick est piquée par l'existence de mots qu'il n'arrive pas à traduire vers le français et qui lui semblent bien ancrées dans la culture néerlandaise. Pour lui, des expressions typiquement néerlandaises (et je reconnais que je n'ai pas encore entendu d'équivalents dans d'autres langues) sont aussi *nee hoor* (non

hein, qui se veut rassurant) ou *doe maar* (tu peux le faire). Ce sont des séries de mots comme serait en français « quand même » qu'on peut dire dans des contextes très variés. Apprendre à mieux connaître ces expressions et savoir bien les utiliser est une source de motivation pour Patrick pour approfondir son apprentissage du néerlandais.

Parfois, faire des erreurs en parlant est aussi source de rires. Ainsi, il est arrivé à Marie de dire « articulatie » en néerlandais pour parler des articulations (coude, genoux, poignets). Or, en néerlandais, cela signifie l'articulation d'un discours ce qui n'était pas ce qu'elle voulait dire. Son amie néerlandaise a bien pu en rire et l'a ajouté à la liste de mots qu'elle fait des termes que Marie emprunte en pensant que le mot français et néerlandais veut dire la même chose.

Slip of the tongue

Il y a ainsi bon nombre d'enquêtés qui switchent entre les deux langues pour différentes raisons. Pourtant, en premier lieu, la plupart de mes interlocuteurs disaient ne pas faire de code-switching ou dans tous les cas très occasionnellement. C'est aussi ce que rapporte John Gumperz de ses enquêtes. Il dit que les locuteurs, comme ils sont pris dans l'interaction, ne sont souvent pas conscients de quel code est utilisé à quel moment (Gumperz, 1977 : 3). De plus, l'auto-évaluation des enquêtés diffère systématiquement de l'usage de la parole en situation (p.8). Suzanne Quay, philosophe spécialisée dans l'usage de la langue par des locuteurs plurilingues, l'a aussi vécu avec le couple trilingue avec lequel elle a enquêté sur l'usage de la langue avec leur fille de deux ans. Les parents lui disaient ne pas faire de code-switching, mais en faisaient environ 10 % du temps enregistré (Quay, 2008 : 17). Bien que les enquêtés de Quay aient répondu ne pas faire de code-switching, la réalité est légèrement différente. C'est aussi le cas de Maxime qui dit ne faire du code-switching ou des emprunts que pour des choses « très techniques » comme *schuur*. Néanmoins, quand je l'ai aidé au jardin du quartier en compagnie de ses voisins néerlandais, je l'ai entendu utiliser des mots français dans un discours néerlandais à plusieurs reprises sans qu'il ne semble conscient que c'était là une forme d'emprunt. La notion de translanguaging expliquée par Gernez pourrait être intéressante pour expliquer ce genre de phénomène. Certains mots sont devenus tellement familiers pour mes interlocuteurs qu'ils ne le ressentent plus comme du code-switching mais comme faisant partie de leur propre langue. Il s'agirait pour eux plutôt de translanguaging.

Quelque fois, les emprunts et le code-switching surviennent sans que le locuteur en soit réellement conscient. Notamment dans le cas d'expatriés qui n'ont pas appris le néerlandais mais qui imitent l'usage de la langue de leurs connaissances internationales, il n'est alors pas question de code-switching du fait du ressenti de la langue. Par exemple, pendant notre entretien, Élise ne se rendait pas encore compte du code-switching qu'elle fait malgré elle. Suite à ma question, elle disait ne pas utiliser de mots néerlandais, après quoi elle m'a expliqué qu'elle utilise souvent son *bakfiets* (vélo cargo). Quand je lui ai fait remarquer que c'est un mot néerlandais, elle m'a avoué qu'elle n'en connaissait pas l'origine « tout le monde le dit comme ça ».

Bien que ce soit plus rare, il arrive que mes interlocuteurs fassent un emprunt de manière tellement spontanée qu'ils ne semblent pas s'être rendu compte de leur changement de langue. Ce phénomène est ce que Albert Costa appelle « translinguistic error » (2021 : 50). Il le définit comme un moment où l'on glisse sans l'avoir voulu un mot de la deuxième langue dans la langue dans laquelle l'on a une conversation. Cela arrive plus souvent quand le locuteur (bilingue) est en manque de contrôle linguistique (*ibid*), quand il parle plus vite qu'il ne pense par exemple et que des mots de la deuxième langue sont exprimés avant d'avoir pu y faire attention. Un exemple d'erreur translinguistique est arrivé pendant un repas chez Claire avec son ami coréen avec qui nous parlions en anglais. Il avait préparé une soupe et était à la recherche d'une louche pour nous servir. Claire lui indiquait où c'était : « yeah, there is a *louche* over there ». Elle ne s'est pas reprise et son ami a compris ce qu'elle disait. Cet emprunt peut être dû à l'état de fatigue de Claire ou au fait qu'elle avait déjà jonglé entre l'anglais, le français et le néerlandais avec moi.

Pendant une de nos autres conversations, elle me racontait comment elle avait fait un *rooftop* à Bruxelles, que sa discussion avec une autre amie avait été très *deep* alors qu'en amont elle avait eu peur que ce soit *awkward*. Ces mots empruntés à l'anglais le sont aussi par les Néerlandais. Ce sont des mots qui, à force de les entendre, viennent plus rapidement et entrent dans les habitudes linguistiques. S'y ajoute que si l'on les traduit, ça donnerait des séries de mots assez longues. Pour *rooftop* l'on pourrait penser à « dessus de toit » ou « terrasse de toit ». Pour *deep* « profond », « intense ». *Awkward* pourrait se traduire par « malaisant », « ça me mettait mal à l'aise », « bizarre ». Dans ce dernier cas, les propositions de traductions ne semblent pas vraiment convenir à ce qui

veut être dit, qui est un sentiment de malaise. Le mot anglais convient mieux au niveau du ressenti qui y est accordé par le locuteur.

Pendant mes enquêtes, les emprunts pratiquement inconscients étaient le plus souvent faits par des enfants plurilingues. Par exemple Lola (4,5 ans), la sœur de Max qui est aussi née en Australie d'une mère française et d'un père espagnol. Pendant une de mes séances de baby-sitting chez eux, nous avons fait des dessins. Lola m'a proposé de dessiner une *map* (prononcé à la française). Ne comprenant pas tout de suite ce qu'elle voulait de moi, j'ai tenté de deviner puis lui ai demandé de mieux m'expliquer. Quand je l'ai enfin compris : « ah, tu veux dire une carte ! », elle m'a répondu que « moi, j'appelle ça une *map* ». Il semble qu'elle a retenu ce mot d'un contexte anglophone et qu'elle l'applique aussi hors contexte. Sa mère Charline m'a expliqué plus tard que Lola n'aime pas trop être corrigée sur la manière dont elle dit les choses et qu'elle s'accroche à sa propre manière de faire sans toujours savoir que ça peut générer des malentendus. Lola ressentirait un malaise par rapport à la correction, un peu comme une remise en cause de son savoir et préfère ne pas avoir à être confrontée à l'apprentissage qu'elle doit encore faire. Sa posture de « moi je dis ça comme ça » pourrait aussi être un signe que le mot qu'elle préfère, même s'il est dans une autre langue, correspond le mieux pour elle à la signification et l'image qu'elle a en tête avec ce mot. Si un mot dans une autre langue correspond mieux à son ressenti avec la signification, elle ne s'embarrasse pas de la traduction. Nous pourrions nous demander cependant si ce ressenti relève d'une « vive conscience » comme le définit le CNRTL, ou de « conscience linguistique » (Behrent, 2007 : 68) que Sigrid Behrent, spécialisée dans l'apprentissage des langues, définit comme un savoir explicite ou implicite, ou bien une sensibilité qui peut « se référer au langage en général, à une ou plusieurs langues spécifiques, à certains ou à tous les niveaux linguistiques » (*ibid*). Lola ne semble pas avoir cette conscience linguistique, encore moins avoir le niveau de réflexivité pour associer un ressenti à une langue en général par exemple. Elle mélange les langues sans accepter ou admettre qu'elle a emprunté des mots à une autre langue. Pour elle cela paraît faire partie du même lexique et il n'y aurait pas de réflexion par rapport au sens de différentes traductions de mots avant d'en choisir un. C'est en la rendant consciente de la différence entre les langues que Lola pourrait développer un ressenti propre aux mots qu'elle utilise pour faire ensuite en quelque sorte un choix éclairé des mots qu'elle emprunte. Lola fait bon nombre d'autres emprunts. Ainsi, lors d'un autre moment où je la gardais avec Max, elle me montre son

doigt avec un pansement. « Tu as un pansement ?! », elle me répond : « oui, parce que j'ai *bloed* (sang) ». Plus tard, elle m'explique qu'elle a utilisé du papier pour faire un *slinger* (guirlande). À un autre moment, elle vient regarder comment je suis en train de faire des grues en origami. Elle affirme que « ce n'est pas trop *moeilijk* (difficile) » à faire. Puis elle remarque que « ça ressemble un peu à un *kraanvogel* », je lui réponds qu'en effet, ce sont des grues (j'insiste sur le mot français). Lola me demande si je peux lui apprendre à plier des « *kraanvogels*, euh, grues ». Ici, elle s'est reprise, montrant de cette manière qu'elle a bien entendu ma correction indirecte de son français.

Son frère Max n'est pas en reste concernant les emprunts, bien qu'il distingue mieux les différentes langues et s'efforce de parler dans une même langue, ayant aussi plus de réflexivité quant au ressenti qu'il a avec les mots. Pendant notre activité dessins, il me montre le dessin qu'il a fait d'un *esquelette*. À l'oreille, je n'ai pas tout de suite compris ce qu'il voulait dire. Il s'est efforcé de m'en faire une description : « c'est invisible, c'est à l'intérieur de ton corps, ça ne se voit pas ». Comme ce n'était ni un fantôme, ni une âme, ni un cœur, j'ai enfin compris qu'il parlait d'un squelette. L'habitude de mettre des e devant des s vient très probablement de l'espagnol. Là aussi, il n'y a pas vraiment une réflexivité qui est développée par rapport au mot qu'il utilise. Bien que ce soit un emprunt adapté intéressant et parlant pour le fait qu'il est bilingue, le ressenti n'est pas encore rendu conscient. Néanmoins, il y a des emprunts qui sont conscientisés et qui sont faits parce que le ressenti avec le mot en néerlandais correspond mieux qu'en français. Ainsi, toute la famille (Charline, Max et Lola) parlait de leur visite à la *boerderij* (ferme), à tel point que moi-même leur demandais « où est la *boerderij* ? » avant de me rappeler que le mot « ferme » n'est pas plus compliqué à dire. Pourtant, une ferme fait plus penser à une ferme à la campagne, là où un *boerderij* pourrait dans ce contexte aussi être une ferme adaptée aux enfants, visant à leur faire découvrir des animaux et activités de la ferme.

Dans la famille de Anaïs, chez qui j'ai logé pendant deux semaines, bon nombre d'emprunts sont faits aussi par habitude et par facilité dans cette famille bilingue espagnol-français avec son père Raúl qui est mexicano-américain et sa mère Émilie qui est française et qui a vécu pendant 15 ans au Mexique. Des termes de plats mexicains comme les *frijoles* (petits haricots noirs), *quesadillas* (tortillas au fromage) ou *nopales* (cactus) sont courants. Mais, du fait que c'est écrit dans cette langue sur l'emballage, Raúl dit aussi *frambozen* (framboises en néerlandais), et comme le mot pour myrtilles ne leur paraît évident qu'en anglais, ils disent *blueberries*. Dire ces mots en français changerait le

sens de ce qui est dit. Le ressenti associé aux noms d'aliments fait que chacun sait exactement de quoi il s'agit et donne en prime une connotation mexicaine à ce qui est mangé. En compagnie de Raúl avec qui Anaïs parle plutôt espagnol, il lui arrive d'utiliser des mots qu'elle connaît en français. Ça arrive au moment où elle a allumé une bougie imaginaire sur le gâteau d'anniversaire de Raúl et qu'elle veut qu'il souffle dessus : « *hacelo porque hay **bougie*** » (fais-le parce qu'il y a une *bougie*²⁸). Bien qu'elle utilise ce mot français parce que la traduction ne lui vient pas assez rapidement, il y a aussi une forme de réflexivité en amont des emprunts. C'est parce que Anaïs est dans un mode langagier bilingue qu'elle n'hésite pas à faire des emprunts, qu'elle fait en fonction de son ressenti avec les mots, mais elle sait aussi en rester dans un mode langagier monolingue en fonction de son interlocuteur.

Pendant mon entretien avec Alex, il faisait de plus en plus de code-switching au fur et à mesure que l'entretien avançait. Ainsi, il disait qu'il est *open-mind*, mot anglais qu'on utilise aussi en néerlandais pour dire qu'on est ouvert d'esprit. Il citait aussi en néerlandais ce que des clients avaient dit. Vers la fin de l'entretien il switchait parfois de manière assez imprévue et fluidement, presque inconsciemment. Par exemple quand il expliquait quelles plaisanteries il aime bien faire avec ses clients « des *grap* comme ça, tu vois ». Il se peut qu'il associe les plaisanteries qu'il fait aux Pays-Bas plutôt à la désignation néerlandaise que française et que c'est pour cela qu'il a choisi d'emprunter le mot néerlandais. Il se peut aussi qu'il s'agissait d'une erreur translinguistique comme le nomme Costa et que le mot est sorti sans qu'il ne l'ait prévu, auquel cas le ressenti avec les mots n'a pas joué de rôle dans le choix des termes.

Les cas de « slip of the tongue », d'erreur translinguistique ou de méconnaissance de traduction qui surviennent dans des cadres bilingues forment un point frontière de la notion de ressenti de la langue. Dans d'autres contextes les locuteurs ont un ressenti propre à chaque langue, ils sont capables de réflexivité par rapport aux mots qu'ils utilisent. Parfois l'étape de la réflexion est sautée et des emprunts et cas de code-switching intéressants et parfois assez drôles surviennent.

28 En italiques ce qui a été emprunté au français au sein d'une énonciation en espagnol.

Adaptation à la langue parlée

Chez mes interlocuteurs enfants, il y a une conscience du fait que tout le monde ne parle pas les langues qu'ils parlent. Ainsi, Anaïs me dit qu'elle veut bien manger des *frijoles*, puis se reprend au milieu de sa phrase pour trouver une traduction en français de ce mot espagnol pour des haricots noirs. Elle ne trouve pas et je la rassure en disant que je comprends le mot. Un cas comparable arrive quand je lui demande quel est le nom du lézard de la reine des neiges qu'elle a sur son t-shirt. Elle dit qu'elle ne le sait pas en français, mais qu'en espagnol c'est *la gartija* (le lézard). Ici, elle a précisé la langue dans laquelle elle connaît le terme, comme manière de m'apprendre un peu de vocabulaire espagnol.

La conscience de la barrière linguistique de certains est aussi visible chez Lola qui, avant de me présenter à son copain néerlandophone, me demande en français si je parle néerlandais. Son frère Max me présente ses copains en précisant qui parle aussi anglais, une habitude qu'il semble avoir pris avec ses babysitters précédentes qui ne parlaient pas le néerlandais. Par rapport à leur mère Charline, ils ont pris l'habitude de lui traduire des mots ou bouts de phrase qu'ils ont rapportés de l'école du néerlandais vers le français. Il y a là un processus de socialisation du parent par les enfants (Quay, 2008 : 9). Cette socialisation se prolonge par l'apprentissage au parent de la valeur sentimentale, la manière dont une façon de dire ou un mot peut affecter l'autre, de la langue, connaissance que les enfants ont parce qu'ils sont socialisés à un jeune âge dans la nouvelle langue et s'imprègnent plus facilement du savoir tacite que l'on a avec la langue.

D'autres fois encore, le code-switching survient quand une autre langue que la langue dominante fait partie de l'entourage. Par exemple dans la boulangerie française Philippe Galerne où les employés maîtrisent le néerlandais et le français et où Geertje, ma tante néerlandaise, se plaît à exercer le peu de français qu'elle connaît. Cela lui donne l'impression d'avoir été en France pendant un moment et un sentiment un peu exotique. C'est aussi le cas de l'épicerie spécialisée française de Charles qui vend des baguettes-sandwichs. Certains clients, en particulier des clients plus âgés, se plaisent à échanger quelques mots de français avec Charles. Ainsi, l'on peut y entendre des « bonjour », « merci », « au-revoir » et « bon appétit ». Charles lui-même se plaît à lancer des petites phrases en français à ses clients comme « *genieten ervan, bonne journée* » (profites-en, bonne journée), « *alsjeblieft, bon appétit* » (et voici, bon appétit). Ces expressions en

français sont sa marque de fabrique et sont une des raisons pour lesquelles les clients viennent chez lui : pour vivre un moment français et être en présence de la sensation quelque peu exotique et peut-être romantique qu'ils associent à la langue française. Les expressions en français, la playlist « chansons françaises nostalgiques », les produits français et la présence d'un Français, Charles, font que les clients ont le ressenti de vivre un moment français. C'est dû au ressenti associé à ce qui est dit et ce qui est entendu et auquel les clients participent aussi en répondant parfois en français. Il y a l'impression pour certains d'avoir été dans un cadre étranger, ce qui met en alerte les sens qu'ils n'utilisent pas toujours dans un cadre néerlandais, mais qui procure aussi un sentiment de vacances et de plaisir, parce qu'on y vient pour se faire plaisir avec une délicatesse.

La création d'un entre-soi

Le code-switching peut aussi être utilisé comme moyen de créer un entre-soi, parfois une sorte de complicité entre les locuteurs d'une même langue. C'est ce qui m'est arrivé de faire par exemple avec le petit cousin d'Émilie, Paul, qui, bien qu'il ait une mère et une grand-mère françaises, ne parle pas vraiment le français. La conversation se déroulait donc en anglais. Quand je lui ai été présentée, Émilie a précisé que je parle aussi le néerlandais, suite à quoi j'ai plaisanté en néerlandais avec Paul : « nu kunnen we elkaar geheime dingen vertellen » (on peut se raconter des secrets, alors). De cette manière, je souhaitais créer un entre-soi basé sur une langue partagée que les autres locuteurs ne maîtrisent pas et une manière de briser la glace. Plus tard, pendant le dîner que nous avons partagé, probablement dû à la fatigue et à la facilité d'échanger en néerlandais, Paul m'a demandé quelques choses assez générales en néerlandais pendant que Raúl et Émilie discutaient ensemble en anglais ou espagnol. De cette manière nous pouvions mener deux conversations côte à côte sans vraiment se déranger et en même temps on réaffirmait la langue comme un point en commun.

Max utilise aussi le code-switching pour créer une forme d'entre-soi en changeant de langue en fonction de la personne avec qui il parle, notamment dans son groupe d'amis. Comme il l'a été décrit dans la vignette ethnographique au début de ce chapitre, il alterne l'espagnol, l'anglais et le néerlandais pour s'adresser exclusivement à un de ses copains ou au groupe d'amis en entier. Ce partage d'une langue commune crée de la complicité, mais peut aussi être perçu comme une forme d'exclusion de tous les autres qui

ne peuvent plus suivre ce qui est dit. Charline m'avait prévenu avant que je garde les enfants qu'il est déjà arrivé qu'ils se parlent en espagnol pour que la babysitter ne comprenne pas ce qu'ils disent. C'est ce que tente Max la première fois quand je les garde au moment où Lola m'explique que son prénom signifie lune en espagnol. Max la charrie en espagnol « *la luna que hace pipi caca sobre Lola* » (la lune qui fait pipi et caca sur Lola). Il semble espérer que je ne dirai rien de cette méchanceté puisque peut-être je ne le comprendrai pas, mais comme je l'ai très bien compris je lui fais savoir que ce n'est pas très sympathique de sa part.

Les mélanges de langues que sont le code-switching et les emprunts sont faits pour plusieurs raisons. Chaque langue connue des locuteurs a un ressenti qui lui est propre, un savoir pragmatique qui varie selon la langue parlée et qu'il faut savoir appliquer dans le bon contexte. Parfois, un mot dans une langue semble mieux correspondre que le terme dans la langue dans laquelle se déroule la conversation. Quand le contexte le permet, quand tous les locuteurs peuvent comprendre les langues parlées, il arrive d'emprunter ces mots qui correspondent mieux au ressenti ou bien de faire du code-switching. Le mode langagier bilingue permet d'écouter son ressenti et d'utiliser les mots qui correspondent le mieux à ce qu'ils veulent dire. Parfois, des emprunts sont faits parce que le mot qu'on cherche manque, qu'il est intraductible et ne correspond donc pas à notre ressenti, qu'il ne nous vient pas assez rapidement ou qu'il n'est simplement pas présent dans notre lexique. Dans d'autres cas, le contexte fait qu'un emprunt correspond mieux à ce qu'on veut dire, par exemple quand on veut désigner quelque chose de typiquement français en néerlandais ou qu'on imite une situation néerlandaise dans une conversation en français. Un point frontière du ressenti de la langue est le moment où il n'y a pas vraiment de réflexivité en amont de l'emprunt. Ce sont les moments où un mot dans l'autre langue nous échappe ou quand des enfants bilingues parlent simplement de manière spontanée. Du fait que le ressenti qu'ils accorderaient aux mots n'est pas conscientisé, l'emprunt n'est pas fait en raison du ressenti plus adapté, mais en quelque sorte par erreur.

Le code-switching et les emprunts sur mon terrain ne sont faits que par des locuteurs qui sont bilingues. Ceux qui connaissent suffisamment de néerlandais pour avoir une conversation basique, ne mélangent pas vraiment les langues. Le fait est aussi que la plupart des Français à La Haye ne parlent pas le néerlandais, mais se contentent de parler en anglais. Mes interlocuteurs qui connaissaient d'autres langues avant de venir

aux Pays-Bas sont aussi ceux qui prennent plaisir à essayer de sonder le néerlandais pour en extraire les particularités. Ils ont une plus forte sensibilité pour les langues et aiment mélanger les langues pour le plaisir, pour rire ou pour s'exercer à utiliser le néerlandais dans un contexte approprié.

Note conclusive

ou comment il n'y a jamais une enquête sans suite

Le ressenti de la langue, un savoir implicite pragmatique, est une notion qui joue chez les Français habitant aux Pays-Bas. Du fait qu'ils ne vivent pas dans leur société d'origine, ils ont affaire à d'autres manières de faire et de parler auxquelles ils doivent s'habituer. Le ressenti de la langue en fait partie. En effet, chaque langue a une manière de faire et de parler qui lui est propre, influencée par son histoire et la culture qui y est rattachée. Les individus intègrent ces manières de faire et de parler par la socialisation qu'ils ont reçue. Au fur et à mesure, la connaissance qu'ils acquièrent devient presque propre à un sentiment. Ce sont les personnes bilingues ou maîtrisant plusieurs langues qui reconnaissent le mieux le phénomène et peuvent l'agrémenter d'exemples et de leurs propres réflexions. Pendant mon enquête, en complément des travaux en anthropologie, je me suis nourrie d'écrits de chercheurs de différentes disciplines qui ont touché à ce sujet et ont proposé différentes formulations pour désigner le ressenti de la langue allant de « savoir pragmatique » (Costa, 2021) à un « distinct feel » (Edwards, 2014).

Historiquement, du fait que leur économie repose principalement sur le commerce à l'international, les Pays-Bas sont ouverts sur l'étranger. Ceci fait entre autres que l'anglais est une langue largement embrassée et maîtrisée par les Néerlandais, permettant la communication avec des personnes d'origines très variées, étant donné que l'anglais est devenu une langue internationale depuis la Seconde Guerre mondiale. Les villes de l'Ouest du pays, dont fait partie La Haye, sont particulièrement attrayantes pour les étrangers et un grand nombre d'expatriés y travaillent et y résident, notamment des Français.

Au cours de mes deux terrains, j'ai vu que le fait de vivre à l'étranger dans un contexte culturel et linguistique qui n'est pas le leur fait que des Français, dont une partie de mes interlocuteurs, se regroupent au sein d'une communauté linguistique. Ils créent une forme d'entre-soi par des associations comme Accueil La Haye et par des institutions comme l'Alliance française et l'école française où élèves et parents-d'élèves se voient proposer des activités francophones. De cette manière, les Français recréent un environnement où ils se sentent bien, où leur ressenti de la langue est en accord avec celui des autres et surtout où ils retrouvent d'autres personnes avec lesquelles ils

partagent les normes, valeurs et habitudes. Comme dit Hymes (1991), les compétences linguistiques et sociolinguistiques que maîtrisent les Français par leur socialisation font qu'ils se sentent plus à l'aise dans un réseau social français. C'est là qu'ils peuvent construire un réseau social plus facilement qu'avec des Néerlandais avec qui la barrière de la culture et de l'agenda joue un rôle, mais aussi de la langue car bien que les Français parlent aussi l'anglais, le français est associé à leur zone de confort. Le fait qu'il y a la possibilité de ne circuler que dans un réseau social francophone empêche aux Français de s'intégrer pleinement dans la société néerlandaise. Les Français immigrés cherchant à construire un réseau néerlandais restent éloignés de la communauté française expatriée, là où cette même communauté est un bon moyen pour les expatriés d'avoir des relations sociales tout en restant dans leur zone de confort linguistique et culturelle.

Vivre à l'étranger implique d'être confronté quotidiennement à de nouveaux ressentis. Que ce soit de l'ordre des aliments trouvables au supermarché, la posture des Néerlandais, la manière de faire directe des Néerlandais, la sonorité de la langue néerlandaise, le rapport à la hiérarchie et à la religion, ou l'organisation rigoureuse des Néerlandais. Il arrive aussi qu'en vivant ailleurs que dans sa communauté langagière, l'on prend conscience qu'il y a différents ressentis en lien avec différentes langues. Les Français doivent s'y adapter et trouver un moyen de vivre avec, que ce soit en adoptant certains éléments ou en s'y opposant. Les Français mettent leurs expériences néerlandaises en lien avec leurs connaissances françaises. Naturellement, ils ont tendance à comparer la nouvelle langue apprise à leur langue maternelle. En même temps, ils découvrent que les choses peuvent se faire d'une autre façon. Le fait de vivre avec deux langues (ou plus) fait que mes enquêtés peuvent se rendre compte des conventions linguistiques propres à chaque langue. Comme par exemple dans le cas de certains Français immigrés et expatriés qui apprécient la manière de faire directe des Néerlandais, en opposition à la 'fausse' politesse française.

Les descriptions données reflètent un ressenti général par rapport aux Néerlandais et aux Pays-Bas, influencé par le type de personnes qu'ils rencontrent qui sont à leur tour ancrées dans leur culture.

D'un autre côté, nous avons vu que mes enquêtés ont affaire à des idéologies linguistiques qu'ils se sont appropriés. Beaucoup sont d'avis qu'il faut parler la langue du pays d'accueil, une idéologie qu'éclaire aussi Boudreau (2021). Certains sont à la hauteur de cette idée et ont fait beaucoup d'efforts pour bien maîtriser le néerlandais et développer

un ressenti avec la langue. Ceux-ci ont remarqué que connaître la langue leur permet de mieux comprendre la culture et les raisons de faire des Néerlandais. D'autres maîtrisent suffisamment de néerlandais pour discuter de sujets basiques, mais n'ont pas de ressenti particulier avec la langue. D'autres encore sont en train de batailler avec leur apprentissage qui ne va pas sur des roulettes, ce qui fait qu'ils préfèrent parler le moins possible de néerlandais. Ce sont surtout les femmes qui se heurtent à la pression sociale de parler la langue du pays dans lequel elles vivent. L'apprentissage n'allant pas avec souplesse, elles n'osent pas non plus parler le néerlandais pour s'exercer, de peur qu'elles n'arrivent pas à bien s'exprimer. Elles se sentent souvent doublement honteuses : parce qu'elles ne parlent pas bien le néerlandais et parce qu'elles ne pensent pas faire suffisamment d'efforts, une tendance relevée aussi par Boudreau. Leur cercle social étant souvent francophone ou international, la tentation de rester dans une communauté linguistique où elles sont plus à l'aise, bien qu'elle ne soit pas néerlandaise, est grande et les empêchent de s'intégrer pleinement à la société néerlandaise, ce que leur morale leur imposerait. Du fait que l'apprentissage du néerlandais est surtout associé à des difficultés, la langue perd en attrait. Il n'y a pas ou peu de moments plaisants associés au néerlandais qui pourraient leur donner l'envie de se perfectionner.

Pour avoir un ressenti avec quelque chose, il faut qu'il y ait de la réflexion à ce sujet. Autrement l'on ne peut pas en parler. Là où d'autres auraient un ressenti avec ce qu'ils disent, ceux qui n'ont pas développé de réflexion à ce sujet parlent sans qu'il y ait une pensée pour le ressenti qu'ils auraient avec les mots. De mon enquête est ressorti que les Français qui n'ont pas appris le néerlandais ou sont débutants n'ont pas cette réflexion ni de ressenti avec le néerlandais. Les Français bilingues ou plurilingues avec qui j'ai parlé et passé du temps font preuve de réflexion par rapport aux langues qu'ils parlent, et ils ont un ressenti avec les langues et avec des mots particuliers.

Au fil de leur séjour, les Français ayant appris le néerlandais développent un ressenti général avec la langue et avec ce qui est typiquement néerlandais. Par exemple, certains trouvent que la langue est un peu « *rough* », simple, en accord avec le comportement des Néerlandais. D'autres trouvent que la langue est plus gentille, ce qui se traduit au travers de l'usage de « petits mots » rendant tout mignon à leurs yeux.

Un ressenti de la langue différent de son interlocuteur peut aussi être source de mauvaises compréhensions ou de malentendus. Au cours de mon enquête, quelques cas

de malentendus m'ont été racontés, comme quand Amélie avait dit à son beau-fils de 5 ans qu'il « moet in bad » (doit prendre son bain) ce qui avait choqué l'enfant parce que le ressenti qu'il avait avec ce qui était dit était démesuré par rapport à ce qu'avait voulu dire Amélie. D'autres situations de malentendu révèlent un ressenti fondamentalement différent de l'autre, rendant impossible d'atteindre une réelle compréhension, comme c'est le cas avec la notion de laïcité. Une analyse plus profonde de mes conversations avec des Français a révélé que certains malentendus surviennent plus en profondeur, nécessitant une analyse plus rigoureuse pour les comprendre, alors qu'on pensait s'être compris au moment de la conversation, ce qui est une caractéristique du malentendu selon Bailey et Sprenger.

Au fur et à mesure que mes interlocuteurs se sont familiarisés avec le néerlandais, ils sont en capacité d'emprunter des mots pour faire du code-switching ou du borrowing. En apprenant à connaître la langue néerlandaise, ils savent en apprécier les nuances et les différences par rapport au français. C'est ainsi qu'ils se rendent compte des mots intraduisibles qui représentent des concepts ou des situations pour lesquels la traduction n'est pas suffisante. Comme c'est le cas avec *schuur* (cabanon) ou *borrel* (apéro). La connaissance de plusieurs langues permet aux locuteurs de choisir le mot qui correspond le mieux à leur ressenti et de faire du borrowing ou du code-switching quand l'interlocuteur est en capacité de le comprendre. Ils adoptent ainsi différents modes langagiers selon la personne avec qui ils parlent, Costa dirait qu'ils jonglent constamment avec les langues (2021).

Pour mélanger des langues dans une conversation avec d'autres personnes, il faut que les autres interlocuteurs soient en capacité de le comprendre. Il y a une part de réflexion par rapport à quelle langue les locuteurs bilingues ou plurilingues peuvent parler avec qui, s'ils doivent adopter un mode langagier monolingue ou bilingue. Même de jeunes enfants de 4 ans ont cette conscience que tout le monde ne parle pas les mêmes langues qu'eux et qu'il faut s'adapter à son interlocuteur. Dès un jeune âge, les enfants que j'ai observés sont capables de changer de mode langagier pour s'adapter à leurs interlocuteurs.

La notion de ressenti de la langue a aussi ses limites. Une de ces limites, que je qualifierai plutôt de point frontière de la notion, est celle du code-switching par inadvertance. Le fait qu'il y ait du code-switching ou des emprunts par inadvertance

pourrait tomber en-dehors de la notion de ressenti de la langue parce qu'il n'y a pas de réflexion décidant du mot à utiliser en amont. Pourtant, le fait que l'emprunt est fait pourrait être un signe que le mot correspond mieux au ressenti souhaité. Le ressenti serait devenu inconscient après avoir été conscientisé, ce qui permet de ne plus y penser. Or, cette idée n'est que difficilement vérifiable avec les outils de l'anthropologie, une approche en psychologie cognitive serait peut-être plus adaptée.

Au fil de mon enquête de terrain et de mes lectures, la notion de ressenti de la langue s'est accompagnée d'une description plus précise ainsi que d'exemples tirés de mes rencontres avec des Français à La Haye. Mes terrains m'ont aussi ouvert à d'autres approches possibles pour étudier le ressenti de la langue. Ainsi, là où je me suis surtout concentrée sur les Français bilingues au début de mon enquête, j'ai réalisé pendant mon deuxième terrain que les apprenants du néerlandais peuvent aussi être un échantillon intéressant parce qu'ils n'ont justement pas de ressenti avec la langue néerlandaise. Ce manque dessinerait en creux ce qui devrait être là, mais n'est pas encore acquis. L'approche pourrait être intéressante pour tenter de décrire d'un autre point de vue quel est ce ressenti que les locuteurs apprenants doivent encore acquérir pour parler naturellement le néerlandais, mais aussi quels effets le fait de ne pas avoir le ressenti approprié avec la langue que l'on parle a sur les conversations. Cette suite à l'enquête pourrait être élargie à des personnes d'autres nationalités et non uniquement françaises. En effet, j'ai pu remarquer pendant mes échanges avec des locuteurs natifs d'autres pays que leurs impressions du pays et de la langue étaient similaires avec celles des Français. Il semblerait y avoir des dimensions du néerlandais qui seraient spécifiquement néerlandais, du fait qu'elles étonnent une majorité des étrangers. Le fait de ne pas avoir de ressenti approprié au néerlandais quand l'on est apprenant est quelque chose qui s'applique à tous les locuteurs étrangers. Au travers d'observations (futures), il serait peut-être possible de déterminer un ressenti général propre au néerlandais.

Bibliographie

- Agier, Michel. 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Collection : Anthropologie Prospective, Louvain-la-Neuve, éd. Academia Bruylant.
- Anzaldúa, Gloria. 2022. *Terres frontalières/La Frontera. La nouvelle mestiza*, éd. Cambourakis.
- Bailey, Benjamin. 2004. « Misunderstanding », in Duranti, Alessandro (éd.) *A Companion to Linguistic Anthropology*, Blackwell Publishing Ltd, pp.395-413.
- Behrent, Sigrid 2007. *La communication interalloglotte. Communiquer dans la langue cible commune*, Paris, L'Harmattan.
- Blanche-Benveniste, Claire. 2007. « Formes de compréhension approximative », in Castagne, Éric (dir.), *Les enjeux de l'intercompréhension. The Stakes of Intercomprehension*, Reims, Éditions-Épure et PUR, pp.167-179.
- Bornand, Sandra et Leguy, Cécile. 2013. *Anthropologie des pratiques langagières*, Armand Collin.
- Boudreau, Annette. 2021. « Idéologie linguistique », *Langage & Société*, hors série, pp.171-174.
- Burban, Chrystelle. 2016. « Poids et limites des politiques linguistiques sur la transmission intergénérationnelle au sein des couples mixtilingues : Une langue (le catalan), deux contextes (la Catalogne et l'Andorre) », in Alén Garabato, Carmen et al., *Rencontres en science du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis*, Paris, L'Harmattan, pp.223-234.
- Butnaru, Denisa. 2015. « La typification en tant que « modèle » expérientiel », *Sociétés*, no.128, pp.105-114.
- Candea, Maria. 2021. « Accent », in Boutet, Josiane ; Costa, James, « Dictionnaire de la sociolinguistique », *Langage & Société*, Hors Série 1, pp.19-22.
- Coates, Ben. 2017. *Why the Dutch are Different : A Journey into the Heart of the Netherlands*, John Murray Business.
- Costa, Albert. 2021. *The Bilingual Brain. And What it Tells Us about the Science of Language*, Penguin Books.

- Edwards, Alison. 2014. *English in the Netherlands. Functions, forms and attitudes*, PhD thesis, University of Cambridge.
- Enklaar, Arnold. 2007. *Nederland, tussen nut en naastenliefde : Op zoek naar onze cultuur*, Schiedam, Scriptum.
- Field, Frederic W. 2002. *Linguistic Borrowing in Bilingual Contexts*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Fox, Kate. 2004. *Watching the English. The Hidden Rules of English Behaviour*, London, Hodder Paperbacks.
- Gernez, Nathaniel. 2023. *Anthropologie sociale de la parole plurilingue en Afrique de l'Est*, Villejuif, Lacito-Publications.
- Goguel d'Allondans, Thierry. 2019. « David Le Breton, *Rire. Une anthropologie du rieur* », *Revue des sciences sociales*, no. 62, pp. 148-149.
- Grimstad, Maren Berg. 2017. « The code-switching/borrowing debate : evidence from English-origin verbs in American Norwegian », *Lingue e linguaggio*, XVI (1), pp.3-34.
- Grosjean, François. 2001. « The bilingual's language modes », in J. Nicol (ed.) *One Mind, Two Languages: Bilingual Language Processing*. Oxford, Blackwell, pp.1-22.
- Gumperz, John J. 1977. « The Sociolinguistic Significance of Conversational Code-Switching », *RELC Journal*, vol.8, no.2, pp.1-34.
- Hymes, Dell H. 1991 [1972]. *Vers la compétence de communication*, Paris, Éd. Didier.
- Iribarne, Philippe (d'). 1989. *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Seuil.
- Kay, Paul et Kempton, Willett. 1984. « What is the Sapir-Whorf hypothesis ? », *American Anthropologist*, vol. 86, no.1, pp.65-79.
- Keating, Elizabeth, Egbert, Maria. 2004. « Conversation as a Cultural Activity », in Duranti, Alessandro (éd.) *A Companion to Linguistic Anthropology*, Blackwell Publishing Ltd, pp.169-196.
- Kroskrity, Paul V. 2015. « Language Ideologies. Emergence, Elaboration, and Application », in Bonvillain, Nancy (dir.), *The Routledge Handbook of Linguistic Anthropology*, pp.95-108.

Léger, Laure. 2016. *Manuel de psychologie cognitive*, Malakoff, Dunod.

Leguy, Cécile. 2014. « Langage, culture et expression littéraire du point de vue de l'anthropologie linguistique », in Aguilar, Jose ; Brudermann, Cédric ; Leclère, Malory (dir.), *Langues, cultures et pratiques en contexte : interrogations didactiques*, Riveneuve éditions, pp.151-176.

Lucy, John A. 1997. « Linguistic Relativity », *Annual Review of Anthropology*, vol.26, pp.291-312.

Michel, Marije et al. 2021. « Language Learning beyond English in the Netherlands : A fragile Future ? », *European Journal of Applied Linguistics*, no.9 (1), pp.159,182.

Myers-Scotton, Carol. 1992. « Comparing Codeswitching and Borrowing », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 13 (1-2), pp.19-39.

Pasqueron de Fommervault, Inès. 2019. *Pour une anthropologie du rire Les cadres de l'expérience du corps riant dans les villages la Kagera (Nord-Ouest de la Tanzanie)*. Thèse de doctorat : anthropologie : Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme : Aix-Marseille Université.

Pietikäinen, Kaisa S. 2018. « Misunderstandings and Ensuring Understanding in Private ELF Talk », *Applied Linguistics*, vol. 39, no. 2, pp.188-212.

Pury, Sybille (de). 2005 [1998]. *Comment on dit dans ta langue ? Pratiques ethnopsychiatriques*, Paris, éd. Les empêcheurs de penser en rond.

PVV, *Verkiezingsprogramma PVV 2023* (Programme du parti PVV), 2023. URL : <https://www.pvv.nl/nieuws/geert-wilders/11015-verkiezingsprogramma-pvv-2023.html>

Quay, Suzanne. 2008. « Dinner conversations with a trilingual two-year-old : Language socialization in a multilingual context », *First Language*, vol.28 (1), pp.5-33.

Rapley, Tim. 2018. *Doing Conversation, Discourse and Document Analysis*, London, Sage.

Rémon, Joséphine. 2013. « Humour et apprentissage des langues : une typologie de séquences pédagogiques », *Lidil*, no.48, pp.11-95.

Rey, Alain. 2024 [1992]. *Dictionnaire historique de la langue française*, éd. Le Robert.

Roberts, Celia ; Grandcolas, Bernadette ; Arditty, Jo. 1999. « Acquisition des langues ou socialisation dans et par le discours ? Pour une redéfinition du domaine de recherche sur l'acquisition des langues étrangères », *Langages*, vol.33, no.134, pp.101-115.

Rogers, Everett M. et Steinfatt, Thomas M. 1999. *Intercultural Communication*, Illinois, Waveland Press, Inc.

Romaine, Suzanne. 2000 [1994]. *Language in Society. An Introduction to Sociolinguistics*, New York, Oxford University-Press.

Santilli, Corentin. 2023. « La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales. Synthèse du livre de Philippe d'Iribarne », *leDoTank*, collection « Lu pour vous », no.28.

Sapir, Edward. 1921. *Language. An Introduction to the Study of Speech*, éd. Franklin Classics.

Schieffelin, Bambi B. ; Ochs, Elinor. 1986. « Language Socialization », *Annual Review of Anthropology*, no.15, pp.163-191.

Sourdout, Marc. 2007. « Les emprunts à l'arabe dans la langue des jeunes des cités : dynamique d'un métissage linguistique », in F.H. Baider (dir.) *Emprunts linguistiques, empreintes culturelles. Actes de la rencontre internationale de Nicosie du 4 décembre 2004*, Paris, L'Harmattan, pp.17-30.

Sprenger, Guido. 2016. « Structured and Unstructured Misunderstandings », *Civilisations*, vol. 65, no. 1/2, pp. 21-38.

Ooijevaar, Jeroen ; Verkooijen, Lona. 2015. *Expats, wanneer ben je het ? Een afbakening van in het buitenland geboren werknemers op basis van loon*, Den Haag, CBS.

Van Boeschoten, Riki. 2006. « Code-switching, Linguistic Jokes and Ethnic Identity: Reading Hidden Transcripts in a Cross-Cultural Context », *Journal of Modern Greek Studies*, 24, pp.347-377.

Vandeputte, Leslie. 2020. « Le multilinguisme à l'épreuve des idéologies et représentations des acteurs sociaux : la politique linguistique éducative du Vanuatu », *Journal de la Société des Océanistes*, no.151, pp.271-284.

White, Colin ; Boucke, Laurie. 2017 [1989]. *The UnDutchables. An Observation of the Netherlands : it's Culture and it's Inhabitants*, White Boucke Pub.

Wierzbicka, Anna. 1997. *Understanding Cultures Through Their Keywords. English, Russian, Polish, German, and Japanese.*, Oxford University Press.

Winkin, Yves. 2001 [1996]. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, éd. du Seuil.

Woolard, Kathryn A. 2004. « Code-switching », in Duranti, Alessandro (éd.) *A Companion to Linguistic Anthropology*, Blackwell Publishing Ltd, pp.73-94.

Sitographie

<https://www.cnrtl.fr/definition/ressenti>

<https://www.mnhm.fr/fr/depuis-quand-l-humain-est-il-capable-de-parler>

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philosophie/pourquoi-definit-on-l-humain-par-le-langage-6004106>

<https://www.rtbf.be/article/c-est-le-langage-qui-fait-de-nous-des-etres-humains-10759483>

<https://www.bbc.com/worklife/article/20170119-who-should-be-called-an-expat>

<https://www.eurofiscalis.com/lexiques/expatrie/>

<https://www.moneycorp.com/en-us/news-hub/expat-vs-immigrant-differences-similarities-2023/>

<https://npo.nl/start/serie/onze-boerderij/seizoen-5/onze-boerderij-in-europa/afspelen>

<https://www.rijksoverheid.nl/onderwerpen/vrijheid-van-onderwijs/openbaar-en-bijzonder-onderwijs>

<https://www.cnrtl.fr/definition/m%C3%A9talangage>

<https://onzetaal.nl/taalloket/samengesteld-werkwoord>

<https://taalunie.org/informatie/24/feiten-cijfers>

<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/QDL056>

<https://www.canonvannederland.nl/nl/gastarbeiders>

<https://injs-bordeaux.org/blog/le-malentendu/>

https://youtu.be/QDK5ajNDgZc?si=VIHEfG_c-Aq_nFyS

<https://ecampusontario.pressbooks.pub/essentialsoflinguistics2fr/chapter/7-4-le-lexique-mental-essentials-of-linguistics-2e-edition/>

Annexe

Liste de noms pseudonymisés²⁹ des enquêtés par ordre alphabétique

Agnès – immigrée française à La Haye depuis 10 ans, analyste de données dans une entreprise néerlandaise, maîtrise le néerlandais

Alex – gérant et cuisinier d'un traiteur français, vit aux Pays-Bas depuis 30 ans, est bilingue

Amélia – jeune adulte bulgare, rencontrée au Dutch Language Café, apprend le néerlandais et en connaît les bases

Amélie – vit aux Pays-Bas depuis 10 ans et est en couple avec un Néerlandais, parle un peu le néerlandais

Anaïs – fille d'Émilie et Raúl, a 4 ans et demie, est bilingue français-espagnol, sait répéter ce qui est dit en néerlandais, mais n'aime pas quand on lui parle néerlandais parce qu'elle ne le comprend pas

Anne-Lou – immigrée française depuis 3 ans, étudiante au conservatoire de La Haye, venue aux Pays-Bas pour vivre avec son copain néerlandais, est bilingue

Arie – compagnon de Bente

Arnaud – expatrié français vivant à La Haye depuis 1 an et demi, directeur des cours à l'Alliance française, parle quelques mots de néerlandais

Bente – ma grande cousine néerlandaise, administratrice de l'éducation

Bruno – immigré français à La Haye depuis 35 ans, retraité d'origine alsacienne, président du consistoire de l'église réformée wallonne de La Haye, est bilingue

²⁹ Pour des raisons de confidentialité, les noms utilisés dans ce mémoire sont des pseudonymes.

Charles – gérant d'une épicerie spécialisée française, est bilingue

Charline – immigrée française, mère de Max et Lola, est trilingue (français, anglais, espagnol)

Clara – étudiante allemande en études européennes à La Haye, rencontrée à Conscious Kitchen, ne parle pas néerlandais

Claire – jeune adulte française, parle couramment l'allemand et l'anglais, maîtrise le néerlandais

Coralie – immigrée française venue une première fois aux Pays-Bas pour ses études, puis revenue pour son travail, a eu trois enfants nés aux Pays-Bas et allant à l'école néerlandaise, est bilingue

Élise – expatriée française à La Haye depuis 3 ans, ne parle pas néerlandais

Émilie – expatriée française vivant à La Haye depuis 2 ans, apprend le néerlandais

Erik – Néerlandais, apprenant de français à l'Alliance française

Erin – expatriée française mariée à un allemand, bénévole de l'association Accueil La Haye, ne parle pas le néerlandais

Fabrice – immigré français, employé depuis 28 ans chez un traiteur français, est bilingue

Felix – immigré allemand travaillant à Lekkernassuh, apprend le néerlandais

Frank – immigré britanno-grec marié à une néerlandaise, comprend le néerlandais mais ne le parle pas

Geertje – ma tante néerlandaise qui habite à La Haye

Gregor – jeune adulte immigré russe, rencontré au Dutch Language Café, maîtrise le néerlandais

Igor – immigré polonais, travaille au marché de Lekkernassuh, parle quelques mots de néerlandais

Iseult et Marcus (et Tristan) – couple d'expatriés français et leur fils (24 ans), aux Pays-Bas depuis 33 ans, Iseult et Marcus maîtrisent les bases du néerlandais, Tristan se considère bilingue

Jade – étudiante française au conservatoire de La Haye, ne parle pas le néerlandais

Karen – collègue néerlandaise de Claire

Lola – sœur de Max, a 4 ans et demie, est quadrilingue (français, espagnol, anglais néerlandais)

Louna – stagiaire à l'Alliance française (pour 6 mois), loge chez une famille néerlandaise, ne parle pas néerlandais

Manon – Française travaillant à l'Alliance française, apprend le néerlandais et maîtrise les bases

Manu – immigré français à La Haye depuis 1 an, ne parle pas néerlandais

Marijn – mon amie néerlandaise, a fait une licence en LLCER français

Marie – franco-néerlandaise avec un père néerlandais et une mère française, habite aux Pays-Bas depuis qu'elle a 6 mois, étudiante en mathématiques, est bilingue néerlandais-français depuis qu'elle est née

Marie-Amélie – expatriée française à La Haye depuis 8 ans, comprend trois mots de néerlandais

Marie-Jo – expatriée franco-portugaise, apprenante de néerlandais à la bibliothèque de Scheveningen, connaît les bases du néerlandais

Marion – immigrée française depuis 6 ans, mariée à un allemand, sa fille va à l'école néerlandaise, apprend le néerlandais mais ne le maîtrise pas

Matilda – une copine anglophone de Max, bilingue néerlandais et anglais

Max – immigré français depuis 2 ans, a 8 ans, a une mère française, un père espagnol et est né en Australie, est quadrilingue (anglais, français, espagnol, néerlandais)

Maxime – immigré français vivant aux Pays-Bas depuis 15 ans, a deux enfants allant à l'école néerlandaise, est bilingue

Mélusine – immigrée polonaise, travaille au marché de Lekkernassuh, femme de Igor, ne parle pas néerlandais

Mireille – expatriée française depuis 6 mois, travaille en tant qu'indépendante, apprend le néerlandais et en maîtrise les bases

Patrick – jeune adulte immigré français, travaille dans une entreprise néerlandaise d'urbanisme, maîtrise le néerlandais

Paul – petit cousin néerlandais d'Émilie

Philippe – professeur à l'Alliance française, vit aux Pays-Bas depuis 12 ans, connaît les bases du néerlandais

Quentin – étudiant français à La Haye, ne parle pas un mot de néerlandais

Raúl – mari mexicain-américain d'Émilie, travaille à Oxfam, ne parle pas néerlandais

Rodrigo – immigré français, travaille dans une entreprise de livraison de repas, ne parle pas néerlandais

Sam – un garçon de 10 ans, né aux Pays-Bas de parents français, bilingue

Sandrine – expatriée française depuis 4 ans, propriétaire d'une boutique artistique, parle quelques mots de néerlandais

Toos – animatrice néerlandaise des cours conversationnels à la bibliothèque de Scheveningen

Valérie – expatriée à La Haye depuis 30 ans, maîtrise les bases du néerlandais

Vincent – mari de Valérie, connaît quelques mots de néerlandais

